



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

NYPL RESEARCH LIBRARIES



3 3433 08172410 0



400
1000

MERCURE DE FRANCE, DÉDIÉ AU ROI.

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES;

AVRIL, 1775.

PREMIER VOLUME.

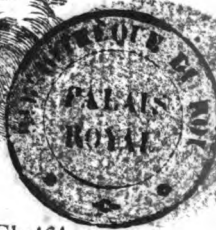
Mobilitate viget. VIRG.



A PARIS,

Chez LACOMBE, Libraire, rue Christine,
près la rue Dauphine.

Avec Approbation & Privilège du Roi.



Nouveautés chez le même Libraire:

- D**ICT. de *Diplomatique*, avec fig. in-8°. 12 l.
2 vol. br.
- L'**Agriculture réduite à ses vrais principes, in-12. br. 2 l.
- Théâtre de M. de St Foix**, nouvelle édition du Louvre, 3 vol. in-12. br. 6 l.
- Dict. héraldique** avec fig. in-8°. br. 3 l. 15 s.
- Théâtre de M. de Sivry**, 1 vol. in-8°. broch. 2 liv.
- Bibliothèque grammat.** 1 vol in-8°. br. 2 l. 10 s.
- Lettres nouvelles de Mde de Sévigné**, in-12. br. 2 l.
- Les Mêmes** in-12. petit format, 1 l. 16 s.
- Poème sur l'Inoculation**, in-8°. br. 3 l.
- Ille liv. en vers fr. des Odes d'Horace**, in-12. 2 l.
- Eloge de la Fontaine**, par M. de la Harpe in-8°. broché, 1 l. 4 s.
- Journal de Pierre le Grand**, in-8°. br. 5 l.
- Institutions militaires**, ou Traité élémentaire de Tactique, 3 vol. in-8°. br. 9 l.
- Eloge de Racine avec des notes**, par M. de la Harpe, in-8°. br. 1 l. 10 s.
- Fables orientales**, par M. Bret, vol. in-8°. broché, 3 liv.
- La Henriade de M. de Voltaire**, en vers latins & françois, 1772, in-8°. br. 2 l. 10 s.
- Traité du Rakitis**, ou l'art de redresser les enfans contrefaits, in-8°. br. avec fig. 4 l.
- Les Muses Grecques**, in-8°. br. 1 l. 16 s.
- Les Pythiques de Pindare**, in-8°. br. 5 liv.
- Monumens érigés en France à la gloire de Louis XV**, &c. in-fol. avec planches, rel. en carton, 24 l.
- Mémoires sur les objets les plus importants de l'Architecture**, in-4°. avec figures, rel. en carton, 12 l.
- Les Caractères modernes**, 2 vol. br. 3 l.



MERCURE DE FRANCE.

AVRIL, 1775.

PIÈCES FUGITIVES

EN VERS ET EN PROSE.

ÉPITRE A M. DE SAINT-LAMBERT.

Par un Russe.

Toi dont le pinceau vrai, gracieux & facile
A tous les agrémens du pinceau de Virgile ;
Toi qui fais dans Paris, émule de Tompson ,
Consacrer à Cérès les fleurs de l'Hélicon ;
Aimable Saint-Lambert , que ta Muse m'enchanté !

A iij

6 MERCURE DE FRANCE.

Elle est belle sans fard ; à sa voix consolante
Un sentiment nouveau pénètre dans mon cœur :
J'entrevois les verrus qui mènent au bonheur.
Mon âme en tressaillant rejette l'imposture ,
Et je me sens meilleur , plus près de la nature.

Ton Poème à la main , je parcours quelquefois ,
Mes plaines , mes côteaux , mes vallons & mes
bois ;

J'aperçois le flambeau , précédé par l'aurore ,
Sortir du sein des mers que son éclat colore ; *
Je jouis du midi , de la fin d'un beau jour ;
Chaque objet pour tes vers augmente mon amour.
Tu peins ce que je vois , & tu le peins en maître.
Le bourgeon entr'ouvert , la fleur qui vient de
naître ,

Cette source qui fuit , ces odorans berceaux ,
L'haleine des zéphyr , le doux chant des oiseaux ,
Mes troupeaux bondissans sur la verte prairie ,
Les épis vacillans dans la plaine jannie ,
Ces sites variés , ces groupes , ce lointain ,
Tout ce qui m'environne est tracé de ta main.

Cependant si le sort t'eût conduit sur ces rives ,
Où la Newa six mois tient les ondes captives ;

* La campagne de l'Auteur est sur les bords du
golfe de Finlande.

Où, d'un char paresseux, Phébus verse long-temps

Une clarté douteuse & des rayons mourans ;
 La Nature, sublime, étonnante, énergique,
 Eût sans doute occupé ton esprit poétique.
 Tu peignis les hivers ; mais ceux de nos climats
 Ont pour l'observateur de plus piquans appas ,
 Des traits plus ressentis , un plus grand caractère.
 Quand l'Epoux d'Orythie , exhalant sa colère,
 Par ses horribles cris trouble les élémens ,
 L'œil reste environné de spectacles frappans.
 Un Océan de neige inonde les campagnes ;
 On ne distingue plus les vallons des montagnes ;
 Les lacs sont disparus , & plus le ciel est pur ,
 Plus un froid pénétrant condense son azur.
 La fumée , en touchant l'invisible barrière,
 Retombe sur les toits & roule jusqu'à terre ;
 Tandis que le duvet argenté de nos champs
 Jette un éclat semblable aux feux des diamans.
 Les troupes des oiseaux , dans le vague planan-
 tes ,

S'abattent brusquement & tombent défaillantes.
 Sur l'agile coursier le poil est hérissé,
 Des horreurs du trépas chaque être est menacé.
 S'éloignant une fois de nos palais profanes,
 La terreur va sceller les portes des cabanes :
 Et Neptune lui-même , en ces lieux consterné ,
 Sous un albâtre épais languit emprisonné.

A iv

8 MERCURE DE FRANCE:

C'est dans cette saison , au milieu des nuits som-
bres ,

Qu'un météore ardent vient triompher des om-
bres ; *

Il ramene le jour. Ministre du sommeil ,
Morphée est plein d'effroi sur l'horizon vermeil ,
En voyant tout-à-coup les traits de la lumière
Interrompre ses loix , rétrécir sa carrière.
Une flamme légère en ses longs mouvemens ,
Eparpille dans l'air des faisceaux ondoyans ,
Et des cieus moins brunis les voûtes imposantes
Se revêtent souvent de colonnes brillantes.

Mais c'est peu ; contemplons ces momens désas-
treux ,

Ces orages d'hivers , ces ouragans affreux , **

* L'aurore boréale devient plus intéressante à mesure qu'on s'approche du Pôle. Ce phénomène ne paroît dans tout son éclat qu'entre le 60° & le 70° degré de latitude septentrionale. Ceux qui veulent s'en former une idée précise peuvent consulter le grand Dictionnaire Encyclopédique , article *Aurore boréale*.

** Cette espèce d'ouragan , nommé en Russie *métel* , est très-redoutée. Elle fait périr nombre de personnes en route. Ses effets sont incomparablement plus sensibles en Sibérie & dans ce

Quand l'Aquilon, doublant l'horreur & la froidure ,

Charge encor le tableau des maux de la nature.
 Il chasse des côteaux , dans le fond des vallons ;
 Ces humides tapis de neige & de glaçons.
 Et lance en même temps , sur les cimes pelées ,
 Les flocons entassés dans le creux des vallées.
 Ces tourbillons , ces corps l'un à l'autre opposés ;
 Ce choc des éléments l'un par l'autre brisés ,
 Troublant le Voyageur dans le champ qui vacille ,

L'enferment avec bruit dans un globe mobile.
 Il marche ; l'orbe cede. Où diriger ses pas !
 Près de lui , loin de lui se pressent les frimats ,
 Et le ciel & la terre , & les objets sensibles
 A ses yeux étonnés deviennent invisibles.

Mais il ne reste plus de traces de nos maux
 Quand le soleil vainqueur entre dans les Gêmeaux.
 Quels transports ravissans ! quel charme inexprimable !

Zéphyr, en devançant une Déesse aimable ,
 Par un souffle paisible & plein de volupté ,
 Epanche mollement la vie & la santé.
 Il se joue , & tout prend une face nouvelle ;

qu'on nomme les *steps* ou déserts , que dans les
 provinces intérieures de l'Empire.

A v

10 MERCURE DE FRANCE.

L'Idalie est aux lieux rajeunis par son aile.
Sous les astres de l'Ourse on trouve le Lignon.
La folie a banni l'ennui de ce canon.
Le sentiment s'éveille & s'enflamme sans cesse.
Echo prolonge au loin le cri de l'alégresse,
Ce cri délicieux, le signal du printemps;
Et l'enfant de Paphos est le Dieu de nos sens.
La loi qu'il nous impose est la seule adorée.
On s'abreuve à longs traits dans son urne sacrée.
Que la tendre Euphrosine & les touchantes Sœurs,
Inclinent pour Chloé plus que pour les grandeurs;
Une Dame titrée au fond de l'âme enrage
De céder d'agrémens aux Nymphes du village;
*C'est un affront, dit-on, fait à la qualité. **
Ah ! rien ne plaît au cœur sans la simplicité.
En vain à se parer Dorphise se tourmente,
L'art éblouit sans doute & la nature enchante.

Ce n'est point par degrés que Flore en nos climats
Assemble ses atours & reprend les appas.
A peine le Zéphyr caresse la prairie,
A peine ces climats sont rendus à la vie,
Que le front de Cybèle est nuancé d'émaux.
L'émeraude a percé l'écorce des rameaux,
Et déjà Philomèle au sein d'un verd bocage,
De ses accens perlés charme le voisinage.

* Vers de la Comédie de Nanine.

Des parfums du matin les aïrs sont imprégnés.
 Dans cet enchantement, dans ces temps fortunés,
 Le Laboureur confie au guéret qu'il sillone
 Des trésors qu'en deux mois il décuple & mois-
 sonne. *

Dans le cœur de l'été pénétrons sous le ciel,
 Où l'on voit dominer les remparts d'Arcangel;
 Minuit sonne, & le jour éclaire ces contrées. **

* On a cherché à exprimer deux vérités dans ce vers; l'une, qu'entre Molcou & Pétersbourg il ne s'écoule guères que deux mois depuis le temps qu'on sème les grains en Mars, jusqu'à celui où on fait la récolte. L'autre, que les semences rapportent dix grains pour un. C'est même quelque chose de commun en Ingrie, en Estonie & en Livonie.

** Ces vers sont imités d'un morceau de la Pétréade de feu M. Lomonosow où Pierre le Grand est représenté naviguant sur la Mer Blanche. En voici la traduction littérale. « L'astre du
 » jour atteint minuit & ne cache point sa face ar-
 » dente dans l'abyssme. Il paroît comme une mon-
 » tagne de flammes au-dessus des vagues, &
 » étend un éclat pourpré de derrière les glaçons.
 » Au milieu d'une nuit merveilleuse, éclairée de
 » tous les rayons du soleil, les sommets dorés

A vj

12 MERCURE DE FRANCE.

De l'Océan du Nord les vagues azurés,
Ecument de fatigue en rompant le rayon
D'un disque, qui se meut sans quitter l'horizon;
L'édifice pompeux, aux ailes blanchissantes,
Qui vole en effleurant les plaines mugissantes,
Par les nœuds du commerce arrêté sur ces bords,
Va transporter au loin nos utiles trésors; *
Sans avoir entrevu dans ses courses célèbres,
Ni les saphirs des nuits, ni l'astre des ténèbres.
Aux bornes de ces mers, quels colosses brillans
Semblent toucher les cieux de leurs fronts mena-
çans ?

Leur aspect fait frémir. Ces masses formidables
Sont l'onde transformée en rocs inaltérables.
Le fluide, durci par d'éternels hivers,
Plus haut que l'Apennin s'élève dans les airs.
Des monstres à ses pieds, méditant sa ruine,

« des flots vacillans éblouissent l'œil du Naviga-
teur ».

* Presque toutes les marchandises qui sortent de Russie sont des objets de première nécessité, comme le chanvre; le fer, le cuivre, les mâts, les bois de construction, la cire, le suif, &c. & les grains, branche nouvelle de commerce que le pays doit à l'auguste Catherine II. On croira difficilement à quel point ce dernier article augmente l'exportation qui se fait par Arcangel.

Ne peuvent ébranler sa profonde racine ;
Et lorsque le soleil tempere les ardeurs ,
Ces prismes merveilleux répètent les couleurs.
Hélas ! où m'emportai-je , & quel espoir m'abuse ?
Pour rendre ces objets il nous faudrait la Muse.
Elle seule pourrait , sur ces bords écartés ,
Définir noblement ces locales beautés.

O ! combien j'applaudis , alors que ton génie
Des habitans des champs m'offre la bonhomie ,
Leurs vertus sans apprêts , leurs fêtes sans lan-
gueur.

La chasteté , la foi , l'équité , la candeur ,
La franchise adorable & les amours sinceres
Semblent être en dépôt sous les toits solitaires :
Dans ces humbles hameaux que dédaignent les
Grands ,

On y trouve , au lieu d'or , de paisibles momens.
La médiocrité ne connaît point d'alarmes.
Après un long travail le repos a des charmes.
Le plaisir est plus pur quand il n'est point payé ,
Et qui n'est pas oisif n'est jamais ennuyé.
Je les vois quelquefois ces Bergers , ces Bergeres ,
Ces Villageois contents au seuil de leur chaumières :
Que je méprise alors nos lambris fastueux !
Le calme est dans mon cœur , la gaiété sous mes
yeux ;

Il ne manque plus rien au bonheur de ma vie.

Qu'on goûte à peu de frais au sein de la nature ;
 D'offrir à nos Crésus , aux cinq sens émouffés ,
 Tous les jeux des hameaux par des jeux remplacés ;
 D'honorer à leurs yeux le soc de Triptolème ;
 De peindre la vertu , base du bien suprême ;
 De rappeler enfin les humains étonnés ,
 Aux emplois innocens pour lesquels ils sont nés :
 Ce sont-là les travaux de ton génie aimable.

Poursuis , ô Saint-Lambert ! que ta main secon-
 rable

Présente de nouveau ces tableaux ravissans ,
 Qui satisfont l'esprit , le cœur , l'âme & les sens ;
 Ajoute à nos plaisirs en remontant ta lyre :
 Un C * * te censure & l'Europe t'admire.
 C'est ainsi qu'autrefois l'ingénieux Maron
 S'élevait par ses chants au sommet d'Hélicon ,
 De l'Empire Romain captivait le suffrage ,
 Tandis que Mévius lui prodiguait sa rage.
 Ton âme est au-dessus de ces faibles dégoûts ;
 Le talent fut créé pour faire des jaloux.
 Malheur à l'Ecrivain qui désarme la haine.
 Les arts sont devenus une indécente arène ,
 Où toujours les vaincus insultent aux vainqueurs ;
 Et combien de Lettrés sont des Gladiateurs ?
 Cent pédans belliqueux vous déclarent la guerre ; *
 Ils sont vos ennemis , dès que vous savez plaire.

* On distingue à Paris la haute & la basse Lit-

FABLE PRÉSENTÉE A LA REINE.

JUPITER ET LE PAPILLON.

UN Papillon de bonne race
Conçut un jour la noble audace
De tenter la route des cieux ;
Hélas ! disoit-il , quel espace
Entre les hommes & les Dieux !
Fort à propos un Aigle passe ,
C'étoit l'oiseau de Jupiter ;
Il le voit , le saisit , l'embrasse :
Voilà le Papillon dans l'air.
Il arrive ; tout l'Empirée

érature , comme on distingue à Vienne en Autriche la grande & la petite Noblesse. Parmi la populace des Ecrivains , il s'élève de temps en temps de ces hommes impudens qui disent au Public qu'il a tort d'estimer tels & tels Auteurs , dont le mérite prodigieux les humilie. Ces gens dégoutans , qui s'érigent en Apôtres du goût , sont encore plus ridicules qu'odieux , quoique leurs facéties soient ordinairement farcies d'atrocités. *Note de l'Auteur.*

Précisément célébroit dans ce jour
Une fête au ciel consacrée
Par le respect & par l'amour.

Plus on sent , moins on peut se taire ;
Le Papillon , pour son malheur ,
N'étoit pas brillant orateur ;
Il vouloit parler... Comment faire ?
Il prit ce qu'il dit dans son cœur ;
Et ce qu'il bagaya fut plain.

On applaudit à ses transports.
Avant que de quitter les vûtes éternelles ,
Je veux , dit Jupiter , qu'on lui dore les ailes
Pour récompenser ses efforts.
L'Olympe retentit à la voix de son Maître ,
Et le Papillon fut content ;
Il fut heureux : je pourrai l'être
Quand vous voudrez en dire autant.

Par M. l'Abbé de Morveau.



D I A L O G U E

*Entre THAMAS KOULI-KAN, Roi de
Perse; & LA PRINCESSE AL.....
veuve du Grand Prince de Persie...**

LA PRINCESSE AL...

ENFIN, me voilà délivrée du fardeau
de la vie, après l'avoir été auparavant
de celui des grandeurs.

TH. KOULI-KAN.

Je perdis la vie & mes grandeurs lorsque j'allois en jouir le plus tranquillement. J'avois payé ma fortune assez cher pour qu'elle dût être plus durable.

LA PRINCESSE AL...

Fûtes vous Monarque ou Empereur?

TH. KOULI-KAN.

Je portai le titre de Roi des Rois. Il

* Ce Dialogue est anecdotique, & l'anecdote est des plus modernes.

y avoit une distance infinie entre ce rang & celui où la fortune m'avoit fait naître. Je ne fus d'abord qu'un brigand obscur, & ensuite chef de brigands. Je me vis recherché par le Souverain qui auroit dû me punir. Je devins son appui; mais je ne tardai pas à devenir son oppresseur. J'attentai à ses jours; je fis périr l'enfant qui devoit lui succéder. Vous frémissez! j'en frémis moi même, dans ces lieux où le voile de l'ambition ne fascine plus mes regards, & me laisse envisager mes forfaits avec toute leur noirceur. Mais le Trône de Perse où je montai, la Turquie humiliée par mes armes, l'Inde soumise & dépouillée par mes mains; tout contribuoit à nourrir l'ivresse de mon âme & de mes desirs. Un crime couronné par tant de succès ne me parut plus un crime. Je ne parus plus occupé que du soin d'en jouir avec éclat. Je gouvernai en maître absolu, mais équitable; & si l'Asie me confond parmi les Usurpateurs, la Perse me comptera toujours au nombre de ses plus grands Rois.

LA PRINCESSE AL.,

Vous êtes donc le célèbre Thamas-Kouli-Kan?

T H. K O U L I - K A N.

Où, vous voyez en moi son ombre.
Je fus précipité du Trône comme j'y
étois monté; par un crime. Un de mes
neveux trempa ses mains dans mon sang;
moins pour punir en moi l'Usurpateur que
pour s'emparer du rang que j'avois usurpé.

L A P R I N C E S S E A L . . .

Il est triste pour l'humanité que l'envie
de gouverner les hommes rende quel-
ques-uns d'entre eux si criminels. J'étois
née pour contempler de près le rang su-
prême. Je fus portée, par une alliance ,
à côté du Trône de R. . . . ; j'épousai
l'héritier présomptif de cet Empire, &
j'attendois sans impatience que l'ordre
de la Nature lui fît remplacer P. . . . le
Grand. Je faisois même des vœux pour
que ce second fondateur de l'Empire des
R. . . . gouvernât long-temps le peuple
qu'il avoit formé. On accusa mon époux
de faire des vœux contraires, & même
d'y joindre des projets plus dangereux. Un
père qui règne est peu disposé à rejeter
une accusation. Bientôt le C. . . ne vit plus
dans son fils qu'un chef de révolte. Il le

A V R I L. 1775: 21

fit arrêter ; on le jugea coupable ; & cette tête , destinée à porter une couronne , tomba sous les coups d'un vil bourreau.

T H. K O U L I - K A N.

J'aurois pu, en pareil cas, épargner cette honte à mon fils ; mais je n'eusse pas épargné sa tête. . . Quel fut votre sort après celui de votre époux ?

L A P R I N C E S S E A L . .

On m'avoit reléguée dans une étroite prison ; j'y attendois la mort , & je la desirois. L'Officier chargé de veiller à ma garde , fut touché de ma situation & des autres malheurs qui pouvoient s'y joindre. J'étois jeune , j'étois belle , j'étois en péril & il étoit François. Il risqua de se perdre pour me sauver. Je ne me déterminai qu'avec peine à profiter d'un secours si dangereux pour lui ; mais il insista , il pressa ; nous devions fuir ensemble. . . Je crus devoir me fier au hasard dans une circonstance où le hasard seul pouvoit me servir,

T H. K O U L I - K A N.

Je parierois la vigne d'or du Grand-

22 MERCURE DE FRANCE.

Mogol, si j'en étois encore le maître ,
que ce François étoit jeune, bien fait ,
& tant soit peu étourdi. . . . Mais ne par-
lons que de votre fuite. Fut elle heureuse ?

LA PRINCESSE AL...

Plus que je n'osois l'espérer. Un dé-
guisement bien choisi nous fit échapper
à toutes les recherches. Mon libérateur
m'amena dans sa patrie. Il n'y jouissoit
pas d'une grande fortune , & il ne me
restitoit de toute la mienne qu'un titre
dont je n'osois plus me parer. Il m'im-
portoit d'ailleurs de me soustraire aux
regards de tous ceux qui pouvoient me
reconnoître. Nous prîmes le parti , mon
époux & moi. . . .

TH. KOULI-KAN.

Votre époux !

LA PRINCESSE AL...

Oui ; j'avois épousé mon libérateur.

TH. KOULI-KAN.

Vous voyez, Princesse, que je n'aurois
pas perdu ma vigne.

LA PRINCESSE AL...

J'eus à combattre un préjugé trop généralement reçu en Europe ; mais un sentiment plus vif me fournissoit des armes contre lui. Il est des cas où la reconnoissance paroît si légitime ! mon bienfaiteur n'exigeoit rien , & je l'en trouvois plus digne d'obtenir ce qu'il ne demandoit pas. Il avoit tout hasardé pour moi , & je n'avois d'autre récompense à lui donner que moi-même. C'étoit la seule chose que m'eût laissée la fortune. Mais celui à qui j'en voulois faire le sacrifice combattoit ses propres desirs & les miens : il songeoit moins à l'état où il me voyoit réduite , qu'au rang où il m'avoit vue élevée. Enfin un médiateur plus puissant nous mit d'accord ; ce fut l'Amour. Il ne connoît point les distinctions inventées par la politique. Il aime à les rapprocher ; il se joue des conventions humaines ; & lorsqu'il parle fortement , il est rare qu'on écoute un autre langage.

T H. K O U L I - K A N.

Votre Europe auroit grand besoin de

24 MERCURE DE FRANCE.

prendre quelque leçons de notre Asie. Elle y apprendroit à se familiariser avec ces mésalliances, qui ne sont point hors de l'ordre, puisqu'elles sont dans la nature.

LA PRINCESSE AL...

Sans doute ; mais presque tout est convention chez les humains. La beauté, certaines vertus, certains devoirs, certaines bienséances ne sont parmi eux que l'effet de cette convention. Elles diffèrent chez différens Peuples comme les productions des climats qu'ils habitent. Mais j'avois à craindre autre chose que le blâme ; il falloit me soustraire aux recherches d'un ennemi puissant. Il falloit, de plus, me soustraire, mon époux & moi, aux horreurs de l'indigence. Il obtint un emploi honorable dans les Troupes que la France envoyoit aux Indes. Je le suivis ; j'affrontai avec lui les dangers que l'on court sur ces mers immenses qui séparent l'Europe de l'Asie. Arrivés dans ces lieux, si nouveaux pour moi, mon époux eut d'autres périls à braver. Il y trouva la mort ; il périt dans un combat livré aux Anglois. Jugez de ma cruelle situation ! étrangère, ignorée, hors d'état de

de me faire connoître , intéressée même à ne pas être connue , j'éprouvai toutes les atteintes de l'infortune , sans entrevoir aucun remède à mes disgrâces. Le présent m'effrayoit , l'avenir n'offroit à mon esprit qu'un nouvel abysme. J'enviois le sort des humains les plus abjects , & j'aurois voulu pouvoir le partager. Il ne me restoit de toutes mes grandeurs que l'impuissance de pouvoir descendre aux derniers rangs.

T H. K O U L I - K A N.

J'avoue que ce récit m'intéresse. Quel parti prêtez-vous enfin ?

L A P R I N C E S S E A L...

Celui de m'exposer encore à l'inconstance des mers & des événemens. Mon sort me réduisoit à tout braver. Je revins en France. J'y subsistai d'une modique pension que me valut la mort de mon époux. J'y vécus perpétuellement inconnue. Un jour cependant que me je promenois dans le magnifique jardin des Rois de France *, j'y fis une rencontre qui

* Aux Tuileries.

penfa dévoiler mon *incognito*. Ce fut celle du célèbre *Maurice de Saxe*, ce Général qui fit tant de bruit dans le monde, quelque temps après que vous l'eûtes quitté. Il m'avoit vue à Moscou; il me reconnut à Paris. Je cherchai en vain à m'esquiver; il m'aborde & me témoigne son étonnement. Il faillit me débarrasser de ses questions: je lui assignai un autre jour & un autre lieu pour y répondre.

T H. K O U L I - K A N.

Il fut sans doute exact au rendez-vous

L A P R I N C E S S E A L. . .

Je l'ignore; le rendez vous n'étoit que simulé. Je ne voulois point de confidens d'une situation qui ne pouvoit plus changer. Il est vrai que mon ennemi n'existoit plus; mais le préjugé que j'avois bravé subsistoit toujours. Je ne me repentois, ni ne voulois m'accuser de rien. J'étois résolue de finir dans l'obscurité une carrière qui eût été plus heureuse, si je l'eusse commencée avec moins d'éclat.

T H. K O U L I - K A N.

Ne deviez vous pas craindre de nouvelles rencontres ?

L A P R I N C E S S E A L . . .

Je pris de nouvelles précautions pour m'y soustraire. Je me retirai dans un village voisin de la capitale *, & habitai par des humains qui ne soupçonnent point la grandeur où elle ne se montre pas. J'y vécus, oubliée de toute la terre, & oubliant moi-même qu'on pût y jouer un plus grand rôle. En un mot, je trouvai le repos dans ma retraite; &, dans une position telle que la mienne, c'étoit y trouver le bonheur.

T H. K O U L I - K A N.

Pardonnez ; je crois difficilement à ce bonheur si tardif. Il en est des grandeurs comme de certains climats, qu'on ne quitte pas impunément, lorsqu'on y est né, qu'on n'habite pas impunément si l'on naquit loin d'eux.

* Le village de Vitry.

LA PRINCESSE AL...

Le repos est pour l'âme ce que la bonté du climat est pour le corps. Je me rappelois mes grandeurs passées comme on se rappelle un songe pénible & douloureux. L'instant du réveil est toujours accompagné d'un sentiment de joie. Vous ne jouîtes point de cet instant; votre songe ne finit qu'avec vos jours.

TH. KOULI-KAN.

J'aurois voulu pouvoir le prolonger. Tout est songe dans la vie, & il vaut encore mieux rêver qu'on est le Maître d'un vaste Empire, que de se croire l'Esclave de quelque petit Despote.

LA PRINCESSE AL...

Au fond, je crois la chose assez égale; mais voyez à quoi tient le repos de la terre & le bonheur des individus qui l'habitent. L'Asie eût été bien moins troublée si vous n'eussiez jamais quitté votre village, & ma vie eût été bien plus heureuse si j'avois plutôt habité le mien.

Par M. de la Dixmerie.

*ÉPITRE à un de mes Amis, aussi constant
que malheureux dans ses amours.*

.
TE voilà, nouveau Céladon,
Toujours plus tendre & plus fidele :
Jamais les rives du Lignon
N'avoient vu de flamme si belle ;
Aussi que ne naissois-tu là ?
L'Amour t'eût donné la couronne.
Et de ces beaux sentimens-là
Aucun en France ne la donne.

Y songes-tu ? Né vif, charmant,
Le François ne doit l'art de plaire
Qu'à ce rayon de sentiment,
Cette érinçelle si légère
Qui brille & meurt au même instant.
Le cœur est une fleur naissante
Qu'entrouve une douce chaleur :
Quand elle devient trop ardente,
On voit soudain languir la fleur ;
Mais un léger ruisseau qui coule,
Bondit & gazouille à l'entour,
Vient tempérer les feux du jour.
L'inconstance est le flot qui roule

B iiij

Pour calmer les feux de l'Amour.

Pauline eut ton cœur ; à Julie

Cours à l'instant porter tes vœux.

Ah ! pour plaire à Nymphé jolie ,

C'est un titre bien précieux

Qu'une Beauté déjà trahie.

Te voilà donc tout réformé.

Moins raisonnable & bien plus sage ,

Moins aimant & bien plus aimé ;

Tu vas désormais faire rage.

Triste , languissant , abattu ,

Le respect rampe aux pieds des Belles.

L'Amant qui veut triompher d'elles

Doit croire moins à leur vertu.

Leur cœur , en cherchant à paroître

Ce qu'au fond il dément tout bas ,

Hairoit trop de nous voir être

Comme elles voudroient n'être pas.

Julie auroit la fantaisie

D'un cœur constant dans ses amours ;

Mais en est-il ? Promets toujours ,

Jure de l'aimer pour la vie.

A quoi t'engagent des sermens ?

Le vent les porte sur ses ailes.

Le Ciel punit-il les Amans

Pour n'avoir pas été fideles ?

A vingt Déeses tour-à-tour

(Prenons Jupiter pour modele)
Il fit mille sermens d'amour
Qu'il oublia le même jour
Aux genoux de quelque Mortelle.
Hercule, de grand sentiment,
Se piqua-t-il auprès d'Omphale ?
Iole encor l'ent pour Amant.
Phœbus garda-t-il son serment ?
Mars aimâ Vénus tendrement ;
Vénus eut plus d'une rivale.
On peut, en imitant les Dieux,
Ne pas rougir d'être coupable.
En amour, qui trompe le mieux,
Fut de tout temps le plus aimable.
Dès que l'a conquête ne tient
Qu'à quelque peu de perfidie,
De plein droit elle te revient ;
Et l'usage t'acquiert Julie.
Mais comment tromper les jaloux
Qui, nuit & jour, en sentinelle,
De douze clefs, de vingt verroux
Arment une porte cruelle ?
Sur les gonds, comment ébranler
Sa masse lourde & gémissante ?
L'Amour, que Julie y consente,
D'un seul doigt la fera rouler.
Argus, vos soins nous sont utiles ;
Nous nous plaignons à tort de vous :

B iv

Rendez les plaisirs difficiles ,
 Il n'en seront que bien plus doux
 Et les Nymphes bien plus dociles !
 Eh ! qui pourroit nous résister
 Quand l'Amour ouvre le passage ?
 Argus , frimats , nuit , vents , orage ,
 Que rien ne puisse l'arrêter.
 Vénus hait les cœurs sans courage ,
 Et ses faveurs sont le partage
 De ceux qui savent tout tenter.

*A Aix. Par M. d'Hermite de
 Maillanne.*

BOSI , Conte tiré d'un Auteur Turc.

BOSI , né avec le caractère le plus heureux , l'âme la plus sensible , les sentimens les plus distingués , sembloit n'avoir rien à désirer. Il comptoit pour Ayeux plusieurs Musulmans , qui , par leurs lumières , s'étoient illustrés à Stamboul. Ce qui sur-tout lui faisoit beaucoup d'honneur , c'étoit d'être d'une famille dont aucun des membres , depuis un temps immémorial , n'avoit eu la foiblesse de rire. Une aisance honnête le tenoit élevé au dessus des malheureux qui rampent

dans la poussière. Il vivoit retiré dans
 une terre éloignée du fracas de la ville
 & du siège du despotisme ; & , pour le
 récompenser de sa vertu , le divin Pro-
 phète versoit sur lui la rosée de ses fa-
 veurs. Le destin voulut l'éprouver par
 quelques tribulations. Un injuste voisin
 s'empara de ses biens , le maltraita & le
 chassa de sa maison. Pénétré de douleur ,
 il consulta des Sages qui lui donnèrent
 des avis dont l'exécution étoit impossible.
 Il consulta ses amis , qui ne purent que
 mêler leurs larmes aux siennes. Enfin il
 consulta ses parens. Ceux-ci lui avouèrent
 qu'un de leurs proches , nommé Mouf-
 souw , étoit parvenu au rang de Bacha à
 trois queues , en achetant , par des bas-
 tesses , l'amitié du petit Ali ; que ce petit
 Ali étoit un compagnon de débauches
 de l'Empereur Bajazet II , sur l'esprit du-
 quel il avoit un ascendant incroyable.
 On lui ajouta qu'il feroit bien de recou-
 rir à Moussouw pour obtenir une prompte
 justice. Boli refusa d'abord d'employer à
 une aussi belle œuvre un homme parvenu
 à un degré de fortune aussi éminent , par
 des-moyens aussi bas. « Jeune homme ,
 » lui dit un vieillard , le fumier fait pouf-
 » ser les roses , & souvent Dieu se sert

B v

34 MERCURE DE FRANCE.

» du vice pour faire triompher la vertu.
 » Hâte-toi d'aller trouver Moussouw, &
 » ne néglige rien pour obtenir la puni-
 » tion de ton voisin. Si tu lui pardones
 » pour toi-même (ce dont je suis persua-
 » dé) je te défends de lui pardonner pour
 » la société ». Bofi obéit. S'appuyant sur
 un gros bâton noueux, il se met en chemin
 & arrive à Stamboul. Il se présente chez
 Moussouw, s'annonce comme son pa-
 rent. On dit à Moussouw qu'un homme
 seul, venant à pied de fort loin, a l'au-
 dace de demander à lui parler en qualité
 de parent. « Mes parens, s'écria le Bacha
 » à trois queues, quand ils voyagent, ont
 » une nombreuse escorte; ils montent
 » des chevaux qui ont tous plus de 300
 » ans de noblesse, & leurs pieds, rougis
 » du sang du peuple, ne foulent que des
 » tapis de pourpre. Qu'on chasse donc cet
 » homme, je ne veux pas le voir ».

Bofi fut frappé de cette réponse com-
 me d'un coup de foudre : « O vieillard !
 » dit-il à l'instant, quel conseil m'as-tu
 » donné ! Si de pareils refus outragent
 » le dernier des hommes, lorsqu'ils pro-
 » viennent d'un étranger, combien ne
 » doivent-ils pas être sensibles pour une
 » âme noble qui les souffre d'un parent ? »

Bosi au desespoir, résolut d'obtenir justice de l'Empereur même. En effet il saisit l'instant où Bajazet va le matin à la Mosquée : il fend les rangs des Janissaires, il se jette aux genoux du Prince & lui expose en peu de mots ses sujets de plainte, tant contre son voisin que contre son parent. Bajazet étoit juste quand il étoit de sang-froid : Leve-toi, dit-il à Bosi, & va t'en chez toi. Bosi se lève, s'éloigne avec précipitation, arrive dans sa terre. Le premier objet qui se présente à ses yeux est son voisin pendu vis-à-vis sa porte. « Je trouve l'arrêt trop sévère, » s'écria le vertueux Musulman; il n'étoit pas mon parent, on pouvoit espérer de lui quelque retour ». En entrant dans sa maison il apperçoit Moussouw qui étoit aussi pendu : « Cette punition est juste, dit alors Bosi : car un tel parent ne pouvoit être qu'un monstre ».

Par M. de Lamoligniere.



B vj

*ÉPITRE à Mademoiselle de P***, en
lui envoyant un Recueil de vers.*

RECEVEZ P*** le galant bréviaire
Que les neuf Muses ont dicté ;
Vous y lirez maint cantique chanté
Par les Amours au Temple de Cythere.
Lorsqu'en le feuilletant j'y trouvois les portraits
De Zirphé, de Zélis ou d'une autre Bergere,
Je me disois : elle a bien plus d'attraits
La Beauté qui fait tant me plaire :
Aussi , pour mon malheur , elle est bien plus sé-
vere.
Ma constance , mes soins ne peuvent l'attendrir ;
Elle rit de mes pleurs , s'offense d'un soupir ;
Un seul de mes regards excite sa colere.

Amant délicat & discret ,
J'ai vu deux fois la tendre tourterelle
Céder aux doux transports de son oiseau fidele ,
Et repeupler cet antique bosquet ,
Où chaque jour , quand la triple Immortelle
Sous les loix du sommeil enchaîne les humains ,
Je vais gémir des rigueurs de ma Belle ;
Cet antique bosquet où mes tremblantes mains

Ont tracé si souvent le nom de la cruelle.

J'ai vu deux fois la saison des Amours
Ramener en ces lieux Zéphyr & les beaux jours ;
Deux fois j'ai vu tous les êtres sensibles
S'enflammer & s'unir sur ces rives paisibles,
Et , fortunés par lui , célébrer le printemps.
Tout s'est renouvelé sous l'empire de Flore :
Et moi seul , embrâsé du feu qui me dévore ,
Je suis resté toujours en proie à mes tourmens.

Dieu de Paphos , pour prix de ma constance ,
Adoucis s'il se peut sa fiere indifférence.

Sous le chevet de P***

Vas déposer ce volume chéri.

Des plus belles chansons fais lui noter la page :

D'Imbert ou de Dorat les chants harmonieux ,

L'attendriront peut-être en lisant cet ouvrage.

Saisis avec ardeur ce moment précieux.

Dis lui : « Si ton Berger ne sauroit faire entendre

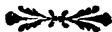
» Des accens aussi doux , aussi mélodieux ;

» S'il ne peut égaler ces Poëtes heureux ,

» Aucun d'eux n'eut un cœur plus sensible & plus

» tendre ».

Par M. de Belleric.



*ELÉGIE DE TIBULLE.**Divitias alius*

POUR l'avare mortel que l'or seul ait des charmes ,

Qu'il entasse à son gré ce métal précieux ;
Jamais il ne jouit , il vit dans les alarmes :

Le sommeil fuit loin de ses yeux.

Dans le sein du repos je puis couler ma vie ,
Et dans ma pauvreté goûter un sort heureux ;
Si de fruits chaque jour ma corbeille est remplie ;
Si Bacchus répond à mes vœux.

Je ne rougirai point de travailler ma vigne ,
D'apporter au bercail le chevreau délaissé.
Palès , de tes bienfaits si tu me trouves digne ,
Un lait pur te sera versé. •

Soit qu'un marbre pompeux nous offre ton image ,
Soit que par un tronc vil tes traits soient reproduits ,

O Déesse des champs ! je te ferai l'hommage
Des prémices de tous mes fruits.

Suspendons , ô Cérès ! aux parvis de ton Temple
Les épis des moissons , en couronne tressés ;

Et que dans mes vergers , Priape , on te contemple
Parmi les oiseaux dispersés.

Vous , jadis les gardiens d'un plus riche héritage ,
Mes Lares , agrétez ce modique présent :
Un agneau , de mes vœux sera l'unique gage ;
Tribut d'un mortel indigent.

Exaucez-nous au bruit des chants de la jeunesse !
Nos vases sont d'argile , ils sont purs ; l'âge d'or
Ignoroit , comme nous , l'éclat de la richesse :
Les dons du cœur sont un trésor.

Poursuivez les troupeaux qui vont courant la
plaine ,
Loups cruels ; épargnez mes agneaux peu nom-
breux.

Je ne regrette point un plus vaste domaine ,
Ni l'or des lambris somptueux.

Sous un rustique toit , dans mon unique couche ,
Que je repose en paix , pauvre sans embarras ;
Que j'entende gronder la tempête farouche ,
Serrant Délie entre mes bras !

Le calme est dans mon cœur , & l'Auster en furie
Fait tomber de la nue un déluge bruyant ;
Soyez riche , insensé qui perdez votre vie
A braver Neptune écumant.

Je fais vivre de peu : le temps m'a rendu sage.

40 MERCURE DE FRANCE.

Je passerai mes jours sur le bord des ruisseaux ,
A l'abri du soleil , sous un épais ombrage ,
Flatté du murmure des eaux.

Périssent les trésors que le Pactole donne ;
Plutôt que mon départ afflige la Beauté !
Sois vainqueur , Messala , suis le char de Bellone :
L'Amour seul me tient arrêté.

Que m'importe l'encens du stupide vulgaire ?
Délie , auprès de toi je trouve l'Univers ;
Près de toi je serai pasteur & solitaire ,
Et j'oublierai tous mes revers.

Sur le simple gazon mon sommeil est paisible ;
L'Amour préfère-t-il les superbes tapis ?
Délie est avec moi ! par un charme invincible
Ces asyles sont embellis.

Quel est le cœur de fer qui , délaissant les Grâces ,
Epris d'un fol espoir , cherche de vains lauriers ?
Et de Mars en fureur osant suivre les traces ,
S'élance à travers les guerriers ?

Délie , ô mes amours ! quand la Mort effrayante
Viendra près de mon lit pour frapper ton Amant ,
Puisse-je te presser de ma main défaillante ,
Et mourir en te regardant

Tes baisers & tes pleurs réveilleront ma cendre ;

Tu pleureras. Le Ciel, qui voulut te former,
N'a point couvert d'acier ton cœur fidele &
rendre ;
Délie est faite pour aimer.

Quand de jeunes Amans une foule éplorée
Gémira sur ma tombe en ce jour douloureux ;
Garde-toi de porter ta main désespérée
Sur ton front, sur tes beaux cheveux.

Mais, le Ciel le permet, embrassons-nous encore ;
Le voile de la mort trop tôt vient nous couvrir.
Au déclin de mes jours qui rejoindra l'aurore ?
Et pourrai-je aimer sans rougir ?

Livrons-nous à Vénus, profitons du bel âge ;
D'autres iront chercher de l'or & des exploits.
Charmé de tes attraits, content de mon partage,
Je vois à mes pieds tous les Rois.

Par M. Marteau.

LE SOCLE ET LA STATUE.

Fable.

OSES-TU t'égalér à moi,
Disoit au Socle une fiere Statue ?

42 **MERCURE DE FRANCE.**

Je porte mon front dans la nue,
Et je pose le pied sur toi;
Encore, trop heureux qu'un jour je ne t'écrase. —
Plus de douceur & moins d'empêse:
Il te sied bien de m'insulter,
Etre foible, injuste & superbe!
Si je cessois de te porter
Je te verrois bientôt sous l'herbe.

Par M. Feutry.

Q U A T R A I N

*Pour être mis au bas d'un Portrait de
M. l'Archevêque Duc de C***, Prince
du Saint-Empire.*

D'UN aimable Pasteur la douce piété,
La vertu, les talens, l'esprit & la bonté,
De nos derniers neveux ont mérité d'avance
L'amour, l'estime & la reconnoissance*.

* Plusieurs services rendus à la Province & aux
Eglises de la T**.

Par M. B. de R...

*EPITRE à une jeune femme qui exigeoit
qu'on n'eut pour elle que de l'amitié.*

DELPHIRE à ta morale austere
En vain je veux m'accoutumer.
Il est aussi par trop sévère
De me défendre de t'aimer.
Sans que la plus ardente flamme
T'inspire la moindre pitié,
Tu voudrois qu'on n'ouvrit son âme
Qu'au seul plaisir de l'amitié;
C'est pour une hexagénnaire
Qu'est fait un pareil sentiment:
D'une femme en âge de plaire,
L'Ami toujours devient l'Amant.
Ah ! crois que tout ce qui respire
Reconnoit les loix de l'Amour ;
Crois que toi-même à son empire
Tu te soumettras à ton tour.
Rien ne peut égaler ses charmes :
Unique source du bonheur ,
Au sein même de ses alarmes
Il est encor quelque douceur.
Redoutes pourtant sa colere ,
Crains les foudres qu'il peut lancer ;
En vain on ressemble à sa mere
Si l'on ne craint de l'offenser.
Protecteur des Amans fideles ,

44 MERCURE DE FRANCE.

Il est encor moins irrité
De l'inconstance dans les Belles
Que de l'insensibilité.
Renonces donc à ton système ,
Soit par crainte ou par sentiment :
Et crois que le bonheur suprême
Ne peut se trouver qu'en aimant.

Par M. le Seurre de Muffey.

LA PROSPÉRITÉ ET L'ADVERSITÉ.

Allégorie traduite de l'Anglois.

LA Providence envoya un jour deux de ses filles, la Prospérité & l'Adversité, chez un riche Marchand nommé Vélasco, qui demouroit à Tyr, capitale du Royaume de Phénicie.

Vélasco avoit deux fils, Félix & Uranio. Tous deux, destinés au commerce, avoient reçu une éducation proportionnée à la fortune de leur père, & avoient passé leur enfance dans l'amitié la plus intime; mais l'Amour, devant qui toutes les affections de l'âme disparaissent comme les traces d'un vaisseau sur l'Océan, trouva bientôt le moyen de les désunir. Ils furent tous deux au même instant enflammés par les charmes de *Prospérité*;

la Nymphé , semblable aux filles des hommes , flattoit en particulier leurs espérances , mais déclaroit en public qu'elle ne pouvoit prendre aucun engagement que sa sœur , de qui , disoit-elle , elle ne pouvoit être long temps séparée , ne fût mariée en même temps.

Vélasco s'aperçut bientôt de la passion de ses fils , & craignant tout de leur violence , il voulut en prévenir les suites ; il les contraignit , par son autorité , à souffrir que le sort décidât de leurs prétentions ; chacun d'eux s'engagea par un serment solennel à épouser la Nymphé qui lui tomberoit en partage. Les lots furent tirés. Prospérité devint la femme de Félix , & Adversité échut à Uranio.

Peu de temps après la célébration de ces deux mariages , Vélasco mourut , ayant légué à son fils aîné la maison où il demeuroit , avec la plus grande partie de ses biens.

Félix étoit si enchanté & si orgueilleux de la beauté de sa femme , que les plus riches habits & les perles du plus grand prix furent employées à en relever l'éclat. Il lui bâtit un palais magnifique sur les débris de la maison modeste de son père ; détourna à grands frais une rivière pour embellir son jardin , & en orna le rivage

46 MERCURE DE FRANCE.

de pavillons superbes. Il recevoit à sa table la Noblesse la plus distinguée, faisoit à ses convives la chère la plus délicate, réjouissoit leurs oreilles par une musique délicieuse, & leurs yeux par la plus grande magnificence. Bientôt il ne regarda plus ses parens les plus proches & ses amis les plus intimes que comme des étrangers; & son frère même, devenu pour lui un objet de mépris, reçut ordre de ne se plus présenter à sa porte.

Mais comme l'eau qui forme un grand canal se perd dans les vallées, si elle n'est pas contenue par une digue; de même la fortune la plus considérable est bientôt dissipée quand elle n'est pas conservée par une sage économie. En peu d'années les biens de Félix furent altérés par ses extravagances; ses marchandises lui manquèrent, faute de soins & d'exactitude, & ses meubles furent saisis par les mains impitoyables de ses créanciers. Il s'adressa dans sa détresse aux Nobles qu'il avoit fêtés & accablés de présens; mais il n'en put rien obtenir: quelques uns même ne se rappelèrent pas exactement ses traits; les amis, qu'il avoit négligés, le méprisèrent à leur tour, & sa femme elle-même insulta à sa misère, & le quitta, après lui avoir reproché ses prodiga-

lités. Cependant il en étoit si fortement épris qu'il la suivoit encore; mais Prosperité, voulant le fuir avec précipitation, laissa tomber son masque & lui découvrit un visage aussi difforme que, sous le masque, il l'avoit trouvé charmant.

On ne sait pas précisément ce qu'il devint ensuite. On croit qu'il erra dans l'Egypte, où il vécut misérablement des secours de quelques amis qui ne l'avoient pas entièrement abandonné, & qu'il mourut peu de temps après dans la pauvreté & dans l'exil.

Retournons maintenant à Uranio, que nous avons vu chassé par son frère. Adversité, quoiqu'elle ne fût qu'un objet de haine pour son cœur & un spectre hideux à ses yeux, suivoit par tout ses pas; pour aggraver son malheur, il reçut la nouvelle que son plus riche vaisseau avoit été pris par un Pirate; qu'un autre avoit fait naufrage sur les côtes de Lybie; & , pour comble d'infortune, que le Banquier sur lequel la plus grande partie de ses biens étoit placée, venoit de faire banqueroute & de se retirer en Sicile. Ramassant alors les foibles restes de sa fortune, il abandonna sa patrie, & , suivi par Adversité, à travers des routes dé-

48 MERCURE DE FRANCE.

sertes & des forêts inconnues, ils arrivèrent dans un petit village, situé au pied d'une haute montagne. Là ils fixèrent pour quelque temps leur habitation ; & Adversité, pour diminuer les maux qu'il avoit soufferts, adoucissant la sévérité de ses regards, lui donnoit les conseils les plus salutaires, guérissoit son cœur de l'amour immodéré des biens de la terre, lui apprenoit à révéler les Dieux & à placer tout son bonheur dans leur protection. Elle humanisoit son âme, le rendoit humble & modeste, compatissant aux maux de ses semblables, & l'engageoit à les secourir.

« Je suis, disoit-elle, envoyée par les
 » Dieux à ceux qu'ils chérissent : car je
 » les conduis non-seulement, par ma
 » sévère discipline, à la gloire éternelle ;
 » mais aussi je les dispose à recevoir ,
 » avec les plus grands transports, la joie
 » la plus légère. Ce fut moi qui élevai
 » les caractères de Caton, de Socrate &
 » de Timoléon à cette hauteur presque
 » divine, qui les rendit l'exemple des
 » siècles futurs. Prospérité, ma flatteuse
 » mais perfide sœur, ne réduit que trop
 » souvent ceux qu'elle a séduits à être
 » punis par ses cruels compagnons, le
 » Chagrin

» Chagrin & le Désespoir; tandis que
 » l'Adversité ne manque jamais de rendre
 » heureux & tranquilles ceux qui profi-
 » tent de ses instructions ».

Uranio écouroit ces mots avec atten-
 tion, & regardant le visage d'Adversité,
 il lui sembloit moins affreux. Peu à peu
 son aversion diminua : enfin il s'aban-
 donna entièrement à ses conseils. Elle
 lui répétoit fréquemment cette sage ma-
 xime d'un Philosophe : « Ceux qui man-
 » quent des plus petites choses ressem-
 » blent le plus à la Divinité, qui ne
 » manque de rien ». Elle l'exhortoit à
 regarder la foule considérable d'êtres qui
 végétoient au dessous de lui, au lieu de
 considérer le petit nombre de ceux qui
 vivoient dans la pompe & dans la splen-
 deur, & de demander aux Dieux, à la
 place des richesses & des grandeurs, un
 esprit sage & vertueux, & une âme fer-
 me & inaltérable.

Adversité voyant de jour en jour Ura-
 nio profiter de ses leçons, & le trouvant
 dans l'état de résignation où elle le desi-
 roit, lui adressa ce discours : « Ainsi que
 » l'or est raffiné par le feu, l'Adversité
 » est envoyée par la Providence pour
 » épurer la vertu des mortels; ma tâche

I. Vol.

C

90 MERCURE DE FRANCE.

« est remplie , je vous quitte & je vais
« rendre compte de ma commission.
« Votre frère , qui eut la Prospérité pour
« son lot , & dont le sort étoit envié de
« tout le monde , après avoir fait l'expé-
« rience de son choix , est enfin délivré
« par la mort , de l'existence la plus mal-
« heureuse. C'est un bonheur pour Ura-
« nio que l'Adversité ait été son partage ;
« s'il s'en souvient , comme il le doit ,
« sa vie sera honorable & sa mort heureuse
« & tranquille ».

Après avoir dit ces mots , elle disparut à ses yeux. Quoique ses traits en ce moment , au lieu d'inspirer l'horreur accoutumée , semblaient faire briller une sorte de beauté douce & languissante ; Uranio , qui n'avoit pu parvenir à l'aimer , ne regretta point son départ & ne désira point son retour : mais , quoiqu'il se réjouît de son absence , il conserva précieusement ses conseils au fond de son cœur , & devint heureux en les pratiquant.

Il se remit dans le commerce ; & ayant en peu d'années , par sa bonne conduite , amassé un bien suffisant pour satisfaire aux besoins de la vie , il se retira dans une petite ferme qu'il avoit

achetée, & se proposa d'y finir ses jours. Il y employoit le temps à cultiver ses terres & son jardin, à réprimer ses passions, & à mettre en pratique les leçons d'Adversité. Il passoit tous ses momens de loisir dans un petit hermitage qu'il avoit pratiqué au fond de son jardin sous un bosquet d'arbres touffus, entourés de lierre & de chevreuil, & où un ruisseau, qui tomboit d'un rocher voisin, formoit un bain délicieux. On lisoit ces mots gravés sur la porte :

« Sous ce toit couvert de mousse ha-
 » bitent la vérité, le contentement, la
 » liberté & la vertu. Dites-moi, vous
 » qui osez mépriser cette heureuse re-
 » traite, quels palais magnifiques vous
 » procurent des biens plus réels? »

Il parvint dans cet asyle jusqu'à un âge très-avancé, & mourut honoré & regretté de tous ceux qui le connoissoient.

Par M. Simoneau.



*VERS à Madame de Montanclos, Auteur
du Journal des Dames.*

L'AMOUR, fier de donner des loix
Aux mortels même les plus sages,
Calcule au bout de ses doigts
Et le nombre de ses exploits,
Et le produit de tant d'ouvrages;
Lorsque la Déesse aux cent voix,
Portant trompette en bandouillière,
En son vol, brillante & légère,
Fendit les airs rapidement,
Où coprez-vous, belle Déesse?
Dit l'Amour en la poursuivant;
Toujours quelqu'affaire vous presse,
Arrêtez du moins un moment.
La Déesse, non complaisante,
De ce discours fit peu de cas;
Dans sa course, l'indifférente,
Loin d'arrêter, doubla le pas.
Mais, à son gré, l'Amour dérouta
Celle qui pensoit l'éviter;
En le fuyant; sans s'en douter,
On le retrouve sur sa route.
Aussi le petit Dieu lutin,
Dont se croyoit bien éloignée

La dédaigneuse Renommée,
De nouveau barra son chemin.
Eh ! quelle est donc cette humeur noire
Alors que je vous fais ma cour ?
Reprit malignement l'Amour ;
Je suis presque tenté de croire
Que vous me trouvez dangereux.
Comme votre air est soucieux !
Auriez-vous donc à la Victoire
A reprocher des faits honteux ?
Est-ce que vous boudiez la Gloire ?
On fait plus d'ingrats que d'heureux :
Heureux par vous ! quel avantage !
En est-il à lui préférer ?
Et ne l'être pas , quel dommage !
On pourroit s'en désespérer.
Ce mielleux & doux langage
Parut sans doute un perfidage ;
Mais la Déesse s'arrêta :
Et redoutant qu'un ton sévère
Ne piquât l'enfant de Cythere,
Doucement elle riposta :
Non ; je ne veux mal à personne ;
Avec la Gloire en paix je vis ,
Et tout le bien dont je jouis
Vient des conseils qu'elle me donne.
Mais puisqu'au plus charmant des Dieux
J'ai le flatteur espoir de plaire ;

C iij

En lui dévoilant un mystère
 Dont il me semble curieux ;
 Sans différer je vais l'instruire ;
 S'il daigne à mon projet sourire ,
 Il me sera plus précieux.
 Il faut qu'aux Fastes du Génie
 Soit inscrit glorieusement
 Certain Journal intéressant
 Qu'en France aujourd'hui l'on publie
 L'Esprit, les Grâces, l'Harmonie ,
 La Décence & le Sentiment
 Ont prononcé ce jugement.
 Je vais au Temple de Mémoire
 Chercher la Muse de l'Histoire ,
 Puis l'une & l'autre , à qui mieux mieux ;
 Nous en exalterons la gloire ;
 Et tous ces hommes envieux ,
 Dont la brigue est infatigable ,
 Verront enfin qu'un sexe aimable
 Peut s'élever aussi haut qu'eux.
 Ah ! dit l'Amour , rien n'est si sage
 Que ce dont vous vous avisez :
 Celle que vous préconisez
 A droit de même à mon hommage ;
 Mais c'est peu de la protéger ;
 Vous êtes d'un si bon exemple ,
 Montrons ensemble jusqu'au Temple
 Je prétends aussi l'obliger :

Je veux, pour lui prouver mon zèle,
 Que Clio, quittant le burin,
 Arrache de sa propre main,
 L'une des plumes de mon aile ;
 Et que , sur un velin , traçant
 En caractère inaltérable,
 De cette femme inimitable
 Le nom , les grâces , le talent ,
 On lise : *Ces charmans ouvrages*
Ont acquis l'immortalité,
Et telle aussi fut sa beauté,
Qu'elle entraîna tous les suffrages.

Ainsi , Muse , Déesse , Amour
 Ont désiré , divine Hortense ,
 Vous éterniser sans retour ;
 Mais ce n'est pas leur complaisance
 Qui seule alluma leurs transports ;
 Croyez qu'à l'envi l'un de l'autre ,
 Ils ont fait bien autant d'efforts
 Pour leur honneur que pour le vôtre.

L'ANE , LE LION ET LE LOUP.

Fable imitée d'une Nouvelle. Italienne.

DANS l'Arcadie autrefois habitoit
 Martin Aliboron , fleur de la race Asine :

Civ.

36 MERCURE DE FRANCE.

Sur son dos un Meunier chaque jour infligeoit,
D'un gros bâton noueux mainte salve assailline.

Jamais fourrage ou d'avoine un seul grain,
N'adoucissoient son jeûne & son martyre :
Pour le grison , nulle fête au moulin ;
Paille & chardons , seuls mets du pauvre Sire ;
Excorioient sa gueule & lui laissoient la faim.

Las , excédé d'un si triste régime ,
Voulant à ses vieux jours assurer du repos ,
Martin rompt son licol , & , le bât sur le dos ,
D'un mont voisin escalade la cime ,
A l'instant qu'on alloit aggraver ses travaux.
Le fugitif ne voit pas sans envie ,
Des trésors de verdure étalés sous ses pas ;
Sur l'herbe , s'il osoit , il prendroit ses ébats.
Un clair ruisseau l'invite ; mais , hélas !
Goûte-t-on le plaisir où l'on craint pour la vie !

L'Aurore avoir quitté les bras du vieux Titon ;
L'Ane guette par-tout en battant la campagne ;
Il ne s'arrête point qu'il n'ait mis la montagne
Entre son dos & l'énorme bâton.

Anéanti par la marche accablante ,
Martin , d'une vallée enfiloit le sentier ,
Lorsqu'un Lion , à la gueule béante ,
Branlant sa fiere queue , arrête le coursier ,
Le misérable en fût mort d'épouvante ,

Si le Lion lui-même, effrayé du Roussin,
De sa lugubre voix, de ses amples oreilles,
Pour lui nouveautés sans pareilles,
Oubliant sa fureur, n'eût dit : Beau pèlerin,
De quel droit, par tes cris, troubles-tu mon em-
pire ?

Ignorez-tu que tout ce qui respire
Craint ma griffe & ma queue ; & que , Roi du val-
lon,

Lion je suis ? Et moi , dit l'Etalon ,
Archi-Lion je suis , & crains peu tes bravades ;
Vois sous ma queue un canon : & soudain
Au curieux il lâche vingt ruades ,
Et tout autant de pétarades.

Ami, dit le Monarque , alarmé du tocsin
Sonné par la maligne bête ,
Que l'adresse entre-nous , non le sang ou la mort ;
Décide à qui sera cette belle retraite.

Vois ce fossé : sautons à l'autre bord.
Le Lion s'y lança comme un trait d'arbalète.

A toi , l'ami , dit-il à Dom Baudet.
L'Ane fait trois élans & fond sur un piquet ;
Où , par son bât , il pendoit comme un lustre.
Pour le sauver , son rival généreux
Vole au piquet & dégage le rustre.

Quel fut le grand-merci ? L'Ane malencontreux
Dit au Lion : maudite soit la bête !

Que ne m'y laissois-tu ? Ton humeur indiscrette ;

C v

98 MERCURE DE FRANCE

Juré coquin , m'a sevré d'un plaisir . . .
 Pendu sur le fossé , j'essayois d'éclaircir
 Laquelle pele plus, ou la queue ou la tête.
 Le Lion lui seplique : excuse mon erreur ,
 Mon zele m'excitoit à te sauver la vie ;
 Encore un tour d'adresse , aussi digne d'envie ,
 Du beau valon te rendra le Seigneur.

Le couple s'achemine & se rend près d'un fleuve
 Impétueux , large & profond :
 Le Roi des bois s'écrie : alerte Archi-Lion ,
 Il nous faut faire , à la nage , une épreuve .
 Prends , dit Martin , sur-venez les devans ,
 Ten laisserai-je moins , pauvre sot , en arrière ?
 Le Lion , comme un Daim , coupe droit la rivière :
 Son émule , tranqu , n'osoit entrer dedans ,
 Tandis qu'à l'autre bord il séchoit sa crinière.

Le défilé trouvant par malheur engagé ,
 Le Baudet nage enfin , d'une allure assez vive :
 Il se croyoit déjà sur l'autre rive :
 Mais un tourbillon d'eau l'a bientôt submergé .
 Il n'offre plus qu'un pied , puis la croupe ou la tête.

Le Lion , d'une part , ayant peur du canon ,
 N'osoit aider la dangereuse bête ;
 Vaincu par la pitié , dans le fleuve il se jette .
 Et , par un pied , réchappe Aliboron .
 À peine celui-ci se voit sur le rivage ,

Q'apostrophant le sauveur de ses jours,
 Avec un ton de dépit & de rage :
 Scélérat , lui dit-il , faudra-t-il que toujours
 A mes côtés , pour ma perte tu veilles !
 Et secouant aussi-tôt ses oreilles ,
 Il tombe des goujons : vois , dit-il , malheureux !
 Par cet essai quelle eût été ma pêche ,
 Traître , à qui je devrois fendre la tête en deux !
 Maudit soit ton secours ! sans toi , bête revêche ,
 J'amenois sur le sable un poisson monstrueux ,

Le Lion part , tout confus , pour la chasse ;
 Il voit un Loup : compere , lui dit-il ,
 Si tu ne veux y laisser ta carcasse ,
 Evite un animal gris , terrible & subtil ;
 Armé d'un gros canon , il foudroie , il assomme .
 Tout ce qu'il voit errer sur ces côtes ;
 Il a voix de tonnerre & selle sur le dos ;
 Ce monstre , à longue oreille , Archi-Lion se nom-
 me.

Le Loup reconnut l'Ane à ces divers signaux.
 C'est , dit-il , Monseigneur , la bête la plus vile ;
 Je fais de ses pareils un morceau journalier ;
 Venez voir du marouffe augmenter mon charnier ;
 Le Sultan des forêts n'en est pas plus tranquille.
 La peur , de tous les maux , est le pire à guérir.
 Le Lion cede enfin : mais avant de partir ,
 Pour que la fuite au Loup soit empêchée ,
 Il veut que l'un à l'autre ait la queue attaché :

Cv]

Unis ainsi , dit-il , allons vaincre ou périr.

A l'aspect de Martin le cœur du Loup palpite ;

Il croit déjà fendre l'Ane en quartiers :

Mais son lâche adjudant, fuyant à l'opposite ,

L'entraîne & le déchire à travers les halliers.

Le Lion perd un œil que lui creve une ronce :

T'ai-je pas dit , bourreau , dit-il à son voisin ,

Qu'Archi-Lion est terrible & malin !

Le Loup mourant ne fait point de réponse.

Le monstre a de nous vu la fin ,

Lui disoit le Lion lui fermant la paupière ;

J'y laisse un œil , & toi carcasse entière.

Je quitte le vallon sans en être envieux :

Heureux , quoique blessé , de revoir ma tanière !

Je laisse Archi-Lion régner seul en ces lieux.

Ce conte apprend qu'aux champs comme à la
ville ,

Le sol est en ingrats , en faux braves fertile ;

Que le Loup devoit fuir les avis d'un Tyran :

On voit dans le Lion , bravé par un émele

Tel qu'un Baudet , insolent , ridicule ,

Que l'audace au mérite en impose souvent.

Par M. Flandy.



*A Madame LA RUETTE, sur son retour
au Théâtre Italien en Février 1775,
après le rétablissement de sa santé*

CHARMANTE Cantatrice, aimable la Ruette ;
Enfin te voilà donc rendue à nos desirs.
Viens, dédommage nous, songe que ta retraite,
Nécessaire à tes jours, nous coûta des plaisirs.
Jouis de tes succès ; que ton jeu noble & tendre
S'anime aux doux accens d'un organe enchanteur ;
Le Public satisfait, empressé de t'entendre,
T'accordera toujours le prix le plus flatteur.

LE mot de la première Enigme du
volume du Mercure du mois de Mars
1775 est *la Fumée* ; celui de la seconde
est un *If*, où se trouve *fi* ; celui de la
troisième est *Crible*. Le mot du premier
Logogryphe est *Fauteuil*, où l'on trouve
eu, fat, if, lit, ail, fil, faute, feu, eau,
ut, fa, la, filet, île, flûte, lia, autel ;
celui du second est *Château*, où se trou-
vent *chat & eau* ; celui du troisième est
Conscience, où l'on trouve *science* ; celui
du quatrième est *Canon*, où se trouve
anon.

É N I G M E.

Luxé fut mon père,
La mollesse ma mère ;
J'entends quant à l'invention,
Non quant à l'exécution ;
Car, pour que je m'explique,
Je tiens l'existence physique
De l'industrie ou, si l'on veut, de l'art,
Qui me finit toujours par m'enduire de fard.
Ma destination est de courir le monde
Sur terre & non sur l'onde.
Tantôt en l'air, mais plus souvent à bas,
De mon pied je ne fais jamais le moindre pas.
On a chez moi porte & fenêtres :
Je mets fort à l'aise mes Maîtres.
Je... Mais je dirois mon secret,
Chut. Gardons le tacet.

A Rennes. Par M. de L. G.

A U T R E.

O BON HENRI, de tes Sujets le père !
Oui, toi, dont la mémoire à jamais sera chère ;

Sache que tu revis
Dans la personne de Louis ;
Et que moi , qui toujours dans le champ de la
gloire
T'accompagnai , volant à la victoire ,
Chez le beau Sexe aussi
Je revis aujourd'hui ;
Avec la seule différence
Que de ton temps j'annonçois ta présence
Et ta bravoure à tes vaillans soldats ,
Dans la mêlée & le fort des combats ;
Au lieu qu'aujourd'hui chez les Belles ,
Dominant sur tous leurs atours ,
Par un emploi plus doux , je rallie autour d'elles
Les Ris , les Jeux & les Amours.

Par le même.

A U T R E.

Si je n'agis jamais que dans l'obscurité
En suis-je moins de grande utilité ?
Non certes ; & chacun l'éprouve fréquemment :
Mais , loin d'y trouver mon bien-être ,
Souvent ma tête on serre fortement ,
Et , par fois , on me fait l'indigne traitement
De me jeter par la fenêtre.

Par M. B. L. de Tours.

A U T R E.

A BIEN DES GENS, soit de jour ou de nuit,
 Mon voisinage en toute saison nuit;
 Cependant je ne sors jamais de ma demeure,
 Hors, quand le malheur veut, qu'à ma façon je
 meure.

Par le même.

L O G O G R Y P H E

EN plus d'un lieu, dans maint appartement;
 Chez les riches sur-tout, je fus toujours d'usage.
 De mon tout les deux tiers n'ornent point un vi-
 sage,
 Et la moitié sous terre a son département.

Par le même.

A U T R E.

MASCULIN, je tiens dans le Ciel
 Une place honorable;
 Féminin, je suis sur l'autel

Objet très-respectable.

Du même genre enfin très-commune je suis :

On me trouve par-tout pays.

D'autres, du même nom, sont rares, curieuses,

Et d'autres précieuses.

D'autres prennent naissance où l'on ne voudroit
point,

Et font souffrir au dernier point.

Il en est une autre attirante ;

Une qui ne sert que d'attente ;

Mais je finis par celle enfin

Qu'on cherchera toujours en vain.

A Rennes. Par M. L. G.

A U T R E.

J'AI deux moitiés. On voit dans la première
Un mois charmant & gracieux.

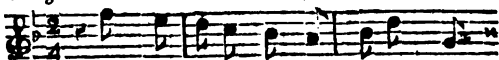
Dans la seconde, une écorce grossière,

Reste léger qui voiloit à tes yeux

L'aliment le plus sain & le plus précieux

Par M. Vincent, Curé de Quincy.

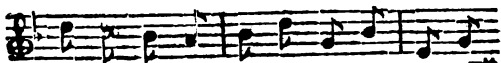


*AIR de la Fausse Magie *.**Allegretto.*

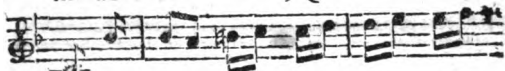
C'EST un état bien pé- nible Que



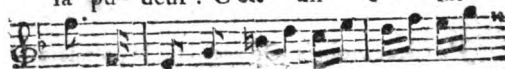
ce- lui d'un jeune cœur, D'un cœur



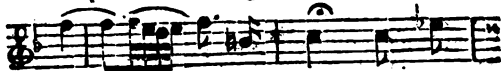
timide & sen- sible, Que fait tai- re



la pu- deur : C'est un é- tat



bien pé- nible Que ce- lui d'un

*Adagio.**come prima.*

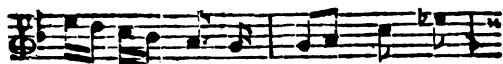
jeu-

ne cœur, D'un cœur

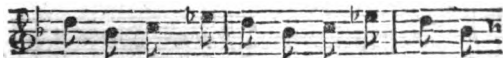


timide & sen- sible, Que fait

** Musique de M. Grétry.*



tai- re la pu- deur : C'est un



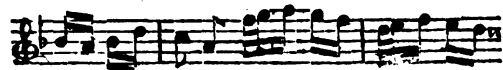
é- tat bien pé- nible Que ce- lui d'un



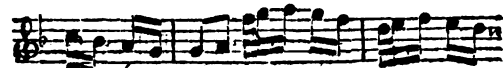
jeune cœur, Que fait tai- re



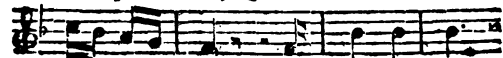
la pu- deur, Que fait tai-re,



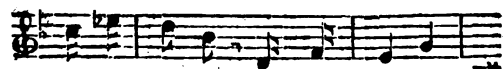
Que fait taire, Que fait tai- re



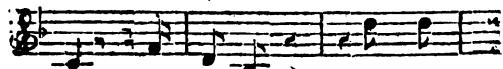
la pu- deur, Que fait tai- re



la pu- deur. L'A-mour lui fait

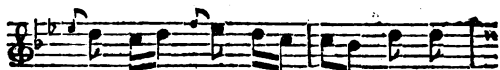


vi- o- lence, Le de- voir lui

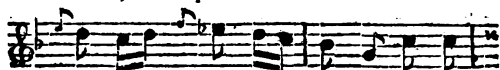


dit, & lence; Comment

68 MERCURE DE FRANCE.



faire, à qui cé- der? On ne



fait au- quel en- tendre; On est



crain- tive, on est tendre; Comment

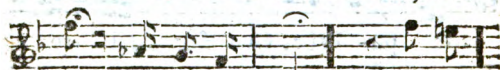


faire? à qui cé- der? Et com-

Adagio.



ment se dé- ci- der? Comment, com-



ment se dé- ci- der? C'est un.



NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Du Miroir ardent d'Archimède ; par M. L. Dutens. Brochure in 8° : prix 1 liv. 4 sols. A Paris, chez Debure, fils aîné, Libraire, quai des Augustins.

LE génie fécond d'Archimède s'est manifesté d'une manière éclatante, non-seulement dans les écrits qui nous ont été conservés de lui, mais aussi dans les descriptions que les Auteurs, qui sont venus peu de temps après lui, nous ont faites de ses découvertes dans les mathématiques & la mécanique. Quelques-unes des inventions de ce grand homme ont paru même tellement au-dessus des efforts de l'esprit humain, que de célèbres Philosophes ont trouvé plus facile de les révoquer en doute, que d'imaginer comme elles avoient été mises en exécution ; & plusieurs d'eux ont été jusqu'à prétendre en démontrer l'impossibilité. M. Dutens ne s'arrête ici que sur les miroirs ardents que les anciens Historiens nous rapportent avoir été employés par Archimède pour brûler la flotte des Romains. Kepler,

70 MERCURE DE FRANCE.

Naudé, Fontenelle, Descartes même, ont traité ce fait de pure fable, quoique Diodore de Sicile, Lucien, Dion, Zonare, Galien, Eustathe, Anthemius, Tzetzés & plusieurs autres en eussent fait mention. On voit ici, ajoute M. Dutens, un exemple bien frappant du défaut de raisonnement appelé énumération imparfaite : on ne considère pas assez tous les moyens par lesquels une chose peut être ; & l'on conclut témérairement qu'elle n'est pas, parce qu'elle n'est point d'une certaine manière, quoiqu'elle pût être d'une autre. Descartes & Kepler prétendoient que pour avoir des miroirs ardents dont le foyer pût atteindre la flotte des Romains, il eût été nécessaire d'avoir des miroirs ou convexes ou concaves, d'une telle grandeur, que l'exécution en auroit été absolument impraticable. Mais ils ne considéroient pas qu'Archimède avoit pu se servir d'un autre moyen ; savoir, de celui de plusieurs *miroirs plans*, réunis & dirigés vers un même foyer, dont la longueur n'étoit point par conséquent limitée. M. Dutens fait voir par les détails que les anciens Ecrivains nous ont transmis là-dessus, que c'étoit en effet sur ce dernier principe qu'Archimède avoit

construit son miroir. Diodore de Sicile ,
 Dion Cassius & plusieurs autres Histo-
 riens , qui pouvoient avoir écrit d'après
 les mémoires des Contemporains d'Ar-
 chimède , se contentent de raconter le
 fait de l'embrâsement de la flotte des Ro-
 mains par ce grand homme , sans entrer
 dans aucun détail. Tzetzès , qui vivoit au
 douzième siècle , non-seulement rapporte
 le fait , mais il explique la construction
 du miroir. Il dit clairement que « lorsque
 » les vaisseaux de Marcellus se trouvè-
 » rent à la portée d'un trait d'arbalète ,
 » Archimède fit apporter le miroir qu'il
 » avoit fait , composé de petits miroirs
 » quadrangulaires , lequel il plaça dans
 » une distance proportionnée , & qu'il fit
 » mouvoir en tous sens , à l'aide de leurs
 » charnières & de certaines lames ; & que
 » recevant sur ces miroirs les rayons du
 » soleil , & les dirigeant ensuite vers les
 » vaisseaux des Romains , il réduisit en
 » cendres toute la flotte , quoiqu'elle fût
 » éloignée de la portée d'un trait ».

Les Savans verront encore avec plaisir
 la description qu'Anthemius , de Tralles
 en Lydie , nous donne d'un miroir qu'il
 avoit fait à l'imitation de celui d'Archi-
 mède. Anthemius vivoit du temps de

72 MERCURE DE FRANCE.

l'Empereur Justinien , avoit cultivé avec succès les mathématiques, la sculpture & l'architecture. Le manuscrit grec où ce Savant parle de son miroir ardent , se trouve à la Bibliothèque du Roi ; & M. Dutens nous donne une traduction fidèle du passage qui a rapport à ce miroir. Anthemius commence par se proposer la question : « Comment dans un lieu donné , qui seroit à la distance d'un trait d'arbalète , on pourroit produire un embrâsement par le moyen des rayons du soleil ? » Il pose pour principe : « qu'un tel embrâsement ne pourroit être causé que par la réflexion des rayons du soleil , qui se feroit dans une direction inclinée & opposée à cet astre ». Il ajoute que « la distance requise étant fort considérable , il paroîtroit d'abord impossible que les rayons pussent produire un embrâsement ; mais que cependant personne ne pouvant contester à Archimède la gloire d'avoir brûlé la flotte des Romains par la réflexion des rayons du soleil , ce dont on convenoit unanimement , il jugeoit raisonnable de croire ce problème possible sur le principe qu'il avoit avancé ». Il approfondit ensuite la question , & établit
premièrement

premièrement quelques propositions né-
 cessaires pour la bien comprendre. « Il
 » propose de trouver avec un miroir plan ,
 » une position quelconque qui réfléchisse
 » les rayons du soleil à un point don-
 » né; il fait voir que l'angle de réflexion
 » est égal à celui d'incidence; &, après
 » avoir démontré que dans cette position
 » d'un point donné, relativement au so-
 » leil, les rayons lui peuvent être réflé-
 » chis par un miroir plan, il soutient que
 » l'embrâsement requis peut être produit
 » par l'assemblage de ces rayons du so-
 » leil, dirigés à un même foyer, parce
 » qu'alors, de la chaleur réunie & con-
 » centrée de ces différens rayons sur un
 » même point, il en devra résulter un
 » embrâsement; & de même que quand
 » un corps est échauffé par le feu, il com-
 » munique sa chaleur à l'air qui l'envi-
 » ronne, ainsi tous les rayons du soleil
 » étant rassemblés vers un même point,
 » doivent contribuer réciproquement à
 » augmenter la puissance de la chaleur;
 » d'où il est nécessaire, continue-t-il,
 » de conclure qu'avec plusieurs miroirs
 » plans, on peut réfléchir vers un foyer
 » donné & à la distance d'un trait d'ar-
 » balète, une telle quantité de rayons du

I. Vol.

D

74 MERCURE DE FRANCE.

» soleil, que leur réunion, à un même
 » point, y produise un embrâsement ». Quant à la manière de faire cette expérience, il dit : « qu'elle peut se faire par
 » le moyen de plusieurs hommes dont
 » chacun tiendrait un miroir dans la position ci-dessus indiquée ». Mais afin d'éviter l'embarras d'une telle méthode, il imagine un autre moyen, qui est de « prendre un cadre, auquel on accom-
 » mode vingt-quatre miroirs plans, qui
 » puissent se mouvoir dans les directions
 » prescrites, par des plaques ou des bandes quelconques, qui les joindroient
 » ensemble, ou, encore mieux, par
 » des charnières; & présentant cette machine aux rayons du soleil, faire en-
 » sorte (après avoir fixé le miroir du
 » milieu) d'ajuster adroitement & promptement les autres miroirs qui l'entou-
 » rent, en les inclinant sur celui du milieu, de manière que les rayons du soleil, partant de ces différents miroirs,
 » seront réfléchis au même foyer que celui du miroir principal; & qu'ainsi,
 » répétant la même chose, en plaçant
 » d'autres miroirs, composés d'après le même principe & dirigés vers le même
 » lieu que le premier, la réflexion des

» rayons du soleil se faisant toute entière
 » vers un même point, il en résultera
 » infailliblement l'embrâsement requis
 » dans un point donné ». Il ajoute encore
 que « certe expérience réussira d'autant
 » mieux, que l'on préparera une plus
 » grande quantité de ces miroirs compo-
 » sés, de sorte que si l'on en assemble
 » plusieurs en même temps, on produira
 » des effets plus ou moins considérables ». Enfin Anthemius conclut sa dissertation en disant « qu'il étoit bon de remarquer
 » que tous les Auteurs qui avoient parlé
 » des miroirs du divin Archimède n'a-
 » voient pas fait mention d'un miroir
 » seulement, mais de plusieurs ». Une explication aussi claire de la construction du miroir ardent d'Archimède, ne peut plus laisser aucun doute sur un fait aussi long-temps disputé ; & l'on ne peut assez s'étonner avec M. Dutens, que les deux derniers siècles (que l'on peut regarder comme les plus éclairés que l'histoire nous présente) se soient obstinés à traiter de pure fable une vérité annoncée avec tant de persévérance.

M. Dutens, déjà bien connu dans la République des Lettres par des *Recherches sur l'origine des découvertes attribuées*

Dij

76 MERCURE DE FRANCE.

aux Modernes, publiées à Paris en 1766, en deux vol. in-8°. & dont on prépare une nouvelle édition avec des additions, termine l'écrit que nous annonçons par une réflexion importante sur le peu d'attention que l'on donne en ce siècle à l'étude des Anciens. On prend souvent, nous dit-il, pour de nouvelles découvertes plusieurs choses qui leur ont été réellement connues, ou sur lesquelles ils ont du moins répandu le plus grand jour. Souvent aussi on leur refuse d'avoir eu des connoissances que leur attribue l'histoire, parce qu'elles ne se trouvent pas assez clairement énoncées dans leurs Ouvrages. Cependant il est facile de se convaincre que les grandes vérités des systèmes reçus avec tant d'applaudissemens depuis deux siècles, avoient déjà été connus & enseignés par Pythagore, Platon, Aristote, Archimède, Euclide, Plutarque, &c.; & nous devons penser qu'ils savoient démontrer ces mêmes vérités, quoique les raisonnemens sur lesquels une partie de leurs démonstrations étoient fondées, ne soient point parvenus jusqu'à nous. Car si dans les écrits qui sont échappés aux injures du temps, on trouve une foule de preuves de la pro-

fondeur de leurs méditations , & de la justesse de leur dialectique pour exposer leurs découvertes , il est très-juste de croire qu'ils ont employé les mêmes soins & la même force de raisonnement pour appuyer les autres vérités que nous trouvons simplement énoncées dans ceux de leurs écrits que nous connoissons. Cette conjecture est d'autant plus naturelle , que parmi les titres qui nous ont été conservés de ces Ouvrages qui ont péri , on en trouve plusieurs qui traitoient de ces mêmes sujets ; qui ne sont qu'énoncés dans leurs autres écrits ; d'où il est naturel de penser que l'on y eût trouvé les démonstrations qui nous manquent de ces vérités. Ils jugeoient sans doute inutile de les répéter après en avoir parlé en plusieurs autres livres , auxquels ils réfèrent fort souvent , & dont Diogène Laerce , Suidas & d'autres Anciens nous ont conservé les titres , qui suffisent seuls pour nous donner une idée de la grandeur de notre perte.

La Pologne telle qu'elle a été , telle qu'elle est , telle qu'elle sera ; 3 parties in-12. brochées 2 liv. 8 s. A Poitiers, chez Chevrier, Libraire ; & à Paris, chez Valade , rue St Jacques , & Bastien ,
D iij

78 MERCURE DE FRANCE.

rue du Petit Lion, Fauxbourg Saint
Germain.

L'Auteur a cherché à se rendre favorable le jugement des Lecteurs, par une préface où il rend compte de son Ouvrage. « C'est, dit-il, au milieu des tem-
» pêtes qui agitent maintenant la Polo-
» gne, que je fais paroître cet Ouvrage.
» On n'est jamais plus attentif à l'orage
» que lorsqu'il gronde.

» On me jugera très-impartial si
» l'on est désintéressé; mais sans dou-
» te je serai lu par des hommes de
» parti. Il y a présentement trop de fac-
» tions en Pologne pour plaire à tous les
» Polonois.

» Le tableau que j'offre au Public n'est
» qu'en miniature. La plupart des hom-
» mes, distraits par leurs plaisirs ou par
» leurs occupations, n'aiment les histo-
» res qu'en abrégé; d'ailleurs on se répète
» lorsqu'on veut tout dire, & l'on est
» presque toujours languissant.

» L'événement qui fait le sujet de cet
» écrit, mérite l'attention de tous les es-
» prits : il nous instruit de tout ce que
» peut la force, & des dangers auxquels
» un Gouvernement foible est toujours
» exposé.

» Je n'attends d'autre succès de cet
 » Ouvrage que le plaisir de rendre hom-
 » mage à la vérité, & de mettre sous les
 » yeux des Lecteurs des faits dont tous
 » les siècles parleront, & dont ils seront
 » étonnés.

» L'histoire de notre temps doit nous
 » intéresser beaucoup plus que celle des
 » Grecs & des Romains; on n'est jamais
 » plus affecté d'une Tragédie que lors-
 » qu'on est au parterre. La Pologne est
 » maintenant un vaste Théâtre où l'on
 » voit la scène la plus touchante; & il
 » n'y a point d'Européen qui ne doive se
 » regarder comme en étant le spectateur.
 » Les Royaumes, à raison de la politi-
 » que & du commerce, sont devenus,
 » depuis long-temps, une seule & même
 » famille.

» L'homme juste est citoyen du mon-
 » de, il n'arrive point de révolution dans
 » l'étendue des Empires qu'il n'y prenne
 » part.

» J'ai souvent interrogé un Auteur
 » moderne qui m'a beaucoup servi, &
 » j'ai placé dans ce petit Ouvrage tout
 » ce que la Pologne, dans son principe,
 » dans sa splendeur, dans son déclin,
 » offre de plus frappant; on n'y décou-
 » vrira rien qui puisse blesser personne.

Div

80 MERCURE DE FRANCE.

» La prudence doit toujours être compa-
» gne de la vérité ».

L'Ecrivain ne s'est point écarté de ce principe. La première partie de son Ouvrage nous présente un tableau vrai de la Pologne, considérée depuis son origine jusqu'au temps présent. Les traits rapprochés dans ce tableau, nous peignent les mœurs & le caractère des Polonois. Ils nous donnent une connoissance suffisante de leurs loix, de leur constitution & de l'esprit de leur Gouvernement. Si la population est une des règles les plus certaines pour juger de la bonté relative des Gouvernemens, le Lecteur gémissa plus d'une fois sur celui de la Pologne. Il verra avec douleur un Etat long de quatre cents lieues & large de deux cents, n'avoir que six millions d'habitans, & ne pouvoir conséquemment cultiver que les deux tiers de son terrain, perte d'autant plus déplorable, que le sol de la Pologne est excellent. Les villes ainsi que les villages appartiennent aux Grands en propriété; ils les engagent, ils les vendent; de sorte qu'il se rient des Seigneuries de Paroisses dont les principaux droits consistent à recevoir avant tous les habitans de l'eau bénite & de l'encens. Le Comte Branicki, Grand-Général de la Couron-

ne, mort depuis peu, voyant le feu qui consumoit sa ville de Bialestok, ordonna qu'on la laissât brûler, & prit un crayon pour en dessiner une autre.

L'Ecrivain termine par cette réflexion la seconde partie de cet Ouvrage, où il nous décrit les troubles actuels qui déchirent la Pologne. « Tout Philosophe, » dit-il, qui pèse attentivement ce que » nous venons d'exposer, & ce qui se » passa presque sous nos yeux, a bien des » sujets de méditer, soit sur l'instabilité » des choses humaines, soit sur la ma- » nière dont les Empires diminuent ou » s'aggrandissent. Il voit d'un côté tom- » ber une République immense qui, de- » puis un temps immémorial, gouvernoit » en quelque sorte ses Rois; & de l'au- » tre, s'élever, sur ses débris, des voi- » sins puissans, qui métamorphosent des » Seigneurs dans des vassaux, & des serfs » dans des hommes libres: car voilà » l'étrange révolution qui occupe main- » tenant tous les esprits ».

L'Auteur, dans la troisième partie de cet écrit, après avoir analysé les forces de la Pologne, & après avoir examiné le génie & la position des Puissances qui environnent cet Etat infortuné, tire des inductions propres à faire croire que la

D v

82 MERCURE DE FRANCE.

République de Pologne n'attendra pas en vain l'heureux moment qui lui rendra son patrimoine & sa liberté. « Si la » Pologne, dit-il, a des chaînes, & si » les Puissances qui s'emparent de cet » Etat se maintiennent dans leur possession, l'équilibre n'a plus lieu, & le » commerce est gêné. Aussi plusieurs Politiques assurent-ils que la France, » l'Espagne, le Portugal, la Suède, le » Dannemarck, l'Angleterre, la Hollande, la Sardaigne même, & bien entendu la Turquie, formeront une alliance pour s'opposer à une pareille » entreprise, & que ces différens Royaumes, selon leurs intérêts, ne peuvent » absolument s'en dispenser » Sans doute, si cela étoit, la Pologne seroit bientôt dégagée ; mais elle n'a pas besoin de tous ces secours, suivant la remarque de l'Ecrivain politique, pour recouvrer ses terres & sa liberté. Qu'on examine en effet les Puissances qui s'en emparent ; qu'on suppose en même temps les dépenses énormes qu'il faudra faire de toutes manières, pour élever des forts & pour répandre dans ce vaste Royaume, qui n'est nullement peuplé, des hommes & des soldats. Outre que ce ne peut être

qu'en s'appauvrissant elles-mêmes que les Puissances co-partageantes peupleront la Pologne & la fortifieront, elles ont toujours à redouter des Nationaux qui tiennent à leur liberté plus qu'à leur vie, & qui, dans la moindre querelle avec les Russes & les Autrichiens, renaîtront de leurs propres cendres, pour se retrouver comme ils étoient. On les y excitera quand même ils n'y penseroient pas alors, & lorsqu'une guerre violente s'allumera sur les bords du Rhin, de l'Escaut ou du Pô, sera-t-il possible que la Prusse & l'Autriche se répandent de toutes parts? & sur-tout si la Turquie, qui aime toujours la Pologne, & qui est intéressée à la protéger, se met de la partie. D'ailleurs les trois Puissances co-partageantes ne seront pas toujours unies. Si c'est la Russie qui entre en guerre avec les Prussiens & les Autrichiens, elle s'unira dès-lors à l'Empire Ottoman pour les déloger de la Pologne; & l'on peut présumer qu'elle y réussira. Le Lecteur ajoutera à ces réflexions que les trois Puissances qui partagent aujourd'hui la Pologne, doivent leurs succès à la supériorité de leur génie & à leur héroïsme, & qu'ils pourront avoir des successeurs foi-

Dvj

84 MERCURE DE FRANCE.

bles. Il faut des siècles pour produire des Héros. Frédéric le Grand peut s'appeler un Atlas qui porte la Monarchie sur ses épaules. Quelques talens qu'ait celui qui doit le remplacer, il est presque impossible qu'il le rende trait pour trait. Les événemens dès-lors n'auront pas le même cours. Ce ne seront plus les mêmes vues, les mêmes projets, les mêmes desirs, les mêmes inclinations. Tous les Souverains n'aiment pas la guerre, & l'on profite souvent de cette disposition pour les dépouiller, d'où l'Auteur de cet écrit ose assurer que la Pologne, à quelque chose près, reviendra quelque jour ce qu'elle étoit. « Cette prédiction, continue-t-il, n'est point pour flatter les » Polonois, quoique je leur sois sincèrement attaché, ni pour les engager » à supporter leur joug impatiemment, » d'autant mieux que les Puissances copartageantes traitent tous leurs Sujets » avec bonté, & qu'ils peuvent s'attendre, pour le moins, à un pareil traitement.

» Quiconque a lu l'histoire de la Pologne n'a pas manqué d'observer que ce » vaste Royaume eut plus d'une fois à » faire à des ennemis qui le partagèrent

» en quelque sorte; & qu'en 1655, sous le
 » règne de Casimir, il eût les plus cruel-
 » les révolutions. Charles Gustave, deve-
 » nu Roi de Suède par l'abdication de
 » Christine (cette Reine qui préféra la phi-
 » losophie au plaisir de régner), se rendit
 » maître en peu de temps d'une partie de la
 » Mazovie & d'une grande partie de la Po-
 » logne, sans compter la Lithuanie qui
 » se soumit au Vainqueur. Les Historiens
 » ajoutent qu'alors les Polonois sem-
 » bloient être frappés de la foudre, &
 » qu'il ne leur restoit qu'un courage inu-
 » tile, mêlé de désespoir. Cependant
 » ces orages se dissipèrent, & le mo-
 » ment vint où la Pologne reprit ce
 » qu'elle avoit perdu, malgré les efforts
 » de Ragotski, Prince de Transylvanie,
 » qui s'étoit uni à Gustave, dans le des-
 » sein même de ravir la couronne à
 » Casimir ». L'histoire ancienne & mo-
 » derne peut fournir plusieurs autres exem-
 » ples pareils, qui confirmeront la réflexion
 » que fait ici l'Auteur, qu'il est des crises
 » dans les révolutions comme dans les ma-
 » ladies; l'état des choses change, & sou-
 » vent, au moment le moins attendu, un
 » Empire qu'on croyoit démembré éprouve
 » une secousse & reparoit tel qu'il étoit.

Temple de Mémoire ou vision d'un Solitaire. A Paris, chez Ruault, Libraire, rue de la Harpe.

Thalie conduit le Solitaire dans le Temple de Mémoire, & lui montre tous les hommes qui ont mérité d'y avoir une place distinguée. Cet édifice, d'une architecture noble & majestueuse, & tout environné de lumière, n'étoit point assez vaste pour contenir ceux qui se sont immortalisés par leurs talens & par leurs actions sublimes. Voici comme l'homme aux visions nous dépeint Thalie.

Une Nymphé au souris malin ,
 Avec un masque dans la main ,
 Tout-à-coup sortit d'un nuage ;
 Ses yeux respiroient l'enjouement ,
 L'esprit, la fine raillerie.
 Une légère draperie ,
 Qui couvroit son buste charmant ,
 En dessinoit correctement
 Les contours & la symmétrie.
 Ses pieds mignons étoient chauffés
 De brodequins ou de sandales ,
 Dont les cordons, entrelasés,
 Brilloient de rubis enchassés ,

Et de perles orientales.
Pour la fraîcheur du coloris ,
C'étoit une rose nouvelle
Qu'on voit éclore entre des lis :
Enfin , à mes sens interdits ,
Tout annonçoit une immortelle.

Où n'iroit-on pas avec un si charmant guide ? Et comment s'égarer avec une Nymphe qui ne fait d'autre usage de ses talens que celui d'inspirer le goût de la vraie gloire , & d'apprécier avec impartialité le mérite des hommes qui se sont rendus dignes de l'immortalité ? « La vie » des hommes , dit cette aimable Déesse , » est si bornée , qu'il leur est bien permis » de chercher du moins à perpétuer le » souvenir de leur existence ; j'entends » par tout ce qui mérite l'estime & l'admiration de leurs semblables. C'est une » seconde vie qui tourne au profit de » ceux qui restent ; parce qu'elle entretient le goût des choses honnêtes & utiles par les exemples qu'elle laisse à imiter. D'ailleurs , la vertu & le savoir sont si mal récompensés sur la terre , qu'ils tomberoient dans le découragement s'ils n'étoient soutenus par cette idée de gloire & de renommée qu'ils se

» promettent des siècles à venir ». Et rien n'est plus propre à exciter une noble émulation & à perpétuer le louable desir d'imiter les grands hommes, que la manière avec laquelle Thalie les offre à nos yeux.

On est seulement fâché de voir que l'enceinte du Temple soit si étroite, & que les noms des Monarques, des Capitaines, des Magistrats, ne soient pas toujours accompagnés des éloges qu'ils ont si justement mérités.

Paradoxes par un Citoyen. Lettres de Brutus sur les chars anciens & modernes. Chez Saillant & Nyon, Libraires, rue St Jean de Beauvais.

L'Auteur de cet Ouvrage a déjà donné au Public la Philosophie de la Nature, qui a réuni presque tous les suffrages. A la vérité il fut mal accueilli par un Journaliste; qu'importe d'être flétri par un Satirique, dit notre Philosophe; si l'Ouvrage est bon, l'opprobre rejaillit tout entier sur le Faiseur de satire. S'il est mauvais, l'Ouvrage & la satire sont oubliés au même instant. D'après cette idée des critiques qu'on croit être injustes, les

Auteurs des bons Ouvrages devroient jouir d'une parfaite tranquillité. On a souvent remarqué que lorsqu'un Ouvrage est critiqué, ce n'est pas l'Auteur de l'Ouvrage qui subit la plus délicate épreuve. Le Public, intelligent, se réserve le droit de juger le Censeur; & si la critique est injuste & fautive, le mépris dont elle est payée se mesure à l'idée de supériorité que tout Censeur fait présumer avoir voulu donner de soi. On ne doit pas se dissimuler les difficultés de la critique. Rien de plus rare, après les bons livres, que les bons Juges de livres; pour les juger, disoit Malherbe, il faut science & conscience. Cette réunion n'est pas si commune qu'on pourroit le penser.

Convaincu, par principe & par sentiment, qu'il falloit une base à la morale universelle, l'Auteur des nouveaux paradoxes a épuisé toutes les différentes preuves de l'existence de Dieu, de la nécessité de la morale & de notre immortalité. Les raisonnemens qu'il a employés ne mènent point au dogme triste & froid de l'indifférence. L'indifférence, comme l'observe très bien notre Philosophe, est le principe de l'homme qui n'en a point; c'est le plus grand mal que

90 MERCURE DE FRANCE.

le pyrrhonisme ait pu faire à la terre : l'indifférence dans les arts conduit à la barbarie ; dans la vie sociale , elle produit des êtres vils & sans caractères ; dans la la Religion , elle fait des Athées. La saine philosophie , dont cet Ecrivain prend la défense , s'éloigne également de tous ces excès si propres à avilir l'homme & à nuire à la société. Les Philosophes , dignes de porter ce nom glorieux , unissent la vertu au génie , & n'admettent d'autres principes que ceux qui peuvent rendre l'homme heureux ici bas & dans l'économie future. C'est se couvrir d'opprobre que de calomnier ceux qu'on doit regarder plutôt comme les bienfaiteurs de l'humanité. C'est le comble de l'injustice que de les confondre avec ces Auteurs qui voudroient renverser les règles immuables des mœurs , & qui n'admettant point la distinction du bien & du mal , ne reconnoissent point le Législateur suprême , qui doit récompenser l'un & punir l'autre. Aurant l'Auteur des Paradoxes montre de zèle pour la saine philosophie , autant il manifeste son indignation contre ceux qui osent méconnoître l'origine & la destination de l'homme , & qui ne lui offrent que la perspective

du néant pour le consoler dans les traverses & dans les maux auxquels il est exposé dans le cours de la vie.

L'accusation de plagiat, qu'on n'emploie que pour dégrader la personne du Philosophe, & pour éloigner le vulgaire de la lecture de l'Ecrivain qu'on calommie, n'est le plus souvent que la ressource de l'envie & de la médiocrité. L'Auteur des Paradoxes justifie plusieurs Ecrivains célèbres qu'on a cherché à flétrir par cette odieuse imputation; & l'apologie qu'il fait de ces Ecrivains le conduit à traiter la fameuse question de la presse. Il est plus aisé de prouver que les loix peuvent & doivent fixer des limites à la liberté d'écrire, que de les déterminer avec cette sagesse impartiale qui discute également les inconvéniens & les avantages. On regarde comme un principe incontestable qu'une faculté si naturelle & si utile ne doit & ne peut être gênée qu'autant que le bien de l'Etat, cette loi suprême, l'exige. Il n'est pas cependant aussi facile qu'on se l'imagine de démêler les circonstances où l'intérêt public l'ordonne. La vérité n'a point à craindre les attaques de l'erreur. Multiplier les combats, c'est multiplier ses triomphes. C'est

souvent du choc des opinions que naît cette lumière bienfaisante qui éclaire tous les esprits, & qui termine enfin toutes ces vaines & ridicules disputes, souvent si contraires à l'ordre public & à la tranquillité des Citoyens.

On trouve à la suite de ces dissertations une nouvelle édition des Lettres de Brutus sur les chars anciens & modernes, où l'Auteur emploie toute son érudition contre ce genre de luxe qui a tant de fois produit des malheurs & des désordres dans la société. M. de Voltaire, en recevant la première édition de cet Ouvrage, a écrit cette Lettre de remerciement à l'Auteur. « Monsieur, il y a deux ans » que je ne sors point de chambre, & que » la vieillesse & les maladies qui accablent » mon corps très-foible, me retiennent » presque toujours dans mon lit. Je ne pren- » drai point contre vous le parti de ceux » qui vont en carrosse : tout ce que je puis » vous dire, c'est qu'un homme qui écrit » aussi bien que vous, mérite au moins » un carrosse à six chevaux ; vous voulez » qu'on soit porté par des hommes, » j'irai bientôt ainsi dans ma Paroisse, » supposé qu'on veuille bien m'y rece- » voir. En attendant, j'ai l'honneur d'être

» avec la plus profonde estime & la plus
 » vive reconnoissance ».

Discours sur l'Éducation, prononcés au Collège Royal de Rouen, suivis de notes tirées des meilleurs Auteurs anciens & modernes; auxquels on a joint des réflexions sur l'amitié. Par M. Auger, Prêtre, Professeur d'Eloquence au Collège de Rouen, de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres & Arts de la même ville. A Paris, chez Durand, Libraire, rue Galande.

Cet Ouvrage ne peut être que fort utile aux pères & aux mères qui sont jaloux de bien élever leurs enfans. La saine morale qu'il respire, & les notes excellentes qui sont tirées de Platon, Plutarque, Montaigne, Locke, Fénelon, Rollin, M. Rousseau, rendent ces Discours très-intéressans. Ce Professeur, que le zèle seul du bien public anime, se fait un devoir & un plaisir d'avouer que l'Emile de M. Rousseau est un riche trésor où l'on trouve sur l'éducation une foule de vérités neuves & lumineuses, les réflexions les plus justes & les plus sensées, la morale la plus pure & la plus

sévère. Ce Philosophe , également profond & éloquent , s'est déclaré pour l'éducation Lacédémonienne , qui s'occupoit sur-tout à fortifier le corps & à perfectionner les organes ; il a soutenu que jusqu'à un âge assez avancé on ne doit former l'esprit & le cœur que par occasion & par forme de conversation. Il veut qu'on n'exerce le jugement de son Elève que de vive voir , & qu'on laisse sa mémoire oisive ; éloignant de lui toute espèce de livres , il ne l'applique jamais à l'étude. Quant à la Religion , l'Auteur d'Emile veut qu'on lui en parle tard , & qu'on préfère la Religion purement naturelle. La juste admiration que notre Professeur a conçue pour M. Rousseau , ne l'empêche pas de modifier & de corriger ce nouveau système d'éducation. Il convient qu'on doit ménager les forces d'un jeune Elève en ne l'appliquant pas trop tôt à l'étude : il ne regarde pas comme une chose moins essentielle d'exercer de bonne heure sa mémoire sur des objets agréables & utiles , comme fables , histoires , &c. parce que c'est dans la première jeunesse que la mémoire est bonne & qu'on peut la plier à faire d'heureux efforts. Il ne suffit pas de prendre garde

d'y introduire des idées fausses, mais on doit encore la remplir d'excellens matériaux, que le jugement trouvera & mettra en œuvre quand il sera formé. Le Professeur respecte trop la Religion pour ne pas regarder comme le devoir le plus essentiel de faire connoître au plutôt à son Elève l'Être dont il tient l'existence, & de lui bien inculquer que tout vient de Dieu par son amour, & que tout doit lui être rapporté par le nôtre. Ne doit-on pas prévoir que ce jeune homme en entrant dans le monde, sera environné des ténèbres les plus épaisses & des maximes les plus fausses, & qu'il ne manquera pas de marcher dans ces sentiers ténébreux, si l'on ne lui a pas appris à se servir du flambeau céleste que Dieu nous met en main pour nous éclairer & nous empêcher de nous égarer. Les Livres Saints qui renferment les vérités révélées, nous sont représentés comme un cabinet précieux dont Dieu nous donne l'usage, & dans lequel il a mis en réserve toutes sortes de remèdes propres à guérir nos maladies spirituelles. Le jeune Elève, sentant ses propres défauts, pourra trouver dans ce trésor de la parole de Dieu, l'espèce particulière de remède qui con-

vient à son mal. Comme Dieu a donné à la terre la vertu de porter toutes sortes d'herbes , de plantes & de suc destinés à guérir les plaies du corps ; il a de même rempli les Livres Saints de préceptes salutaires pour remédier aux maladies de notre âme. Qu'on se rappelle le bel éloge que M. Rousseau fait de ces Livres , & l'on sera surpris qu'il n'insiste pas sur la nécessité de les mettre entre les mains des jeunes gens , en les dirigeant dans cette lecture.

Le Professeur d'Eloquence observe judicieusement qu'un des plus précieux avantages de l'éducation , doit être de faire contracter l'habitude de travailler seul & de lutter seul contre les difficultés sans le secours d'autrui. C'est sans doute une excellente méthode d'instruire les enfans en les amusant , en conversant avec eux , en leur faisant faire de vive voix des réflexions qui soient à la portée de leur âge , sur tout ce qu'ils lisent , voyent ou entendent , en arrachant pour eux & avec eux les épines de la science. Mais l'expérience nous apprend que nous ne savons bien que ce que nous avons appris avec quelque peine , ce dont nous nous sommes efforcés de trouver seuls ,
de

de résoudre seuls les difficultés. En effet, on doit craindre qu'un enfant qu'on n'a instruit que par la conversation, ne s'ennuie & ne se morfonde dès qu'il sera livré au silence & à la solitude du cabinet.

Quant à l'inconvénient de commencer tard à étudier, on ne peut se refuser à cette vérité d'expérience, qu'il y a un temps après lequel on cesse d'apprendre; ou l'on n'apprend que difficilement. Le jugement a beau être formé, si le cerveau, siège de la mémoire, n'est rempli ni de mots ni de faits, sur quoi opérera-t-il? Comment manifestera-t-il aux autres ses opérations, si l'on ne l'a pas accoutumé de bonne heure à recevoir mille impressions différentes, à se plier & se replier de mille manières diverses, lorsqu'il étoit comme une cire molle? Si on a attendu que les fibres se soient durcies, rien n'y pourra plus entrer, ou n'y entrera qu'avec peine. Rien ne seroit plus essentiel au Professeur que de remplir la mémoire de son Elève d'une infinité de mots, de faits & d'idées qu'il retrouve au besoin, & de rendre plus facile, par l'habitude, l'application de l'esprit.

On trouve dans ces Discours l'éloge

I. Vol.

E

93 MERCURE DE FRANCE.

du Souverain en qui la sagesse a devancé les années, & qui est convaincu que pour affermir son pouvoir, il doit le fonder sur les Loix & sur l'amour de ses Sujets, & que les Loix sont l'ornement & le soutien de la puissance souveraine. En effet l'intérêt invariable du Trône est si visiblement attaché à l'empire des Loix, qu'il est rare de voir les Princes se porter d'eux-mêmes à les détruire. Cette corruption vient toujours des Sujets, dont les uns veulent se soustraire aux Loix, & les autres aspirent à dominer sur elles. Mais pour faire honorer ces Loix, sur lesquelles repose la gloire du Souverain & le bonheur des Peuples, il faut honorer leurs Ministres, & sur-tout ces Compagnies utiles, & dépositaires des Loix & des formes, que l'Auteur compare à de fortes chaînes, toutes attachées au Trône, qui unissent étroitement toutes les parties d'un vaste Empire; qui lient à la personne sacrée du Souverain tous les Membres du Corps politique, par des nœuds indissolubles.

L'Auteur a joint aux deux Discours sur l'Education, relativement au corps, à l'esprit & au cœur, l'extrait d'un plan d'éducation par Platon, celui de l'éduca-

tion des anciens Perſes , & celui de l'inſtitution Lacédémonienne ; & l'Ouvrage eſt terminé par des réflexions judicieuſes ſur la véritable amitié.

Traité complet d'Anatomie , ou deſcription de toutes les parties du corps humain ; par M. Sabathier , Membre du Collège de Chirurgie de Paris , Cenſeur & Profefſeur Royal , de l'Académie Royale des Sciences & de celle de Chirurgie , Chirurgien - Major & Conſultant de l'Hôtel Royal des Invalides , &c. 2-vol. in-8°. chez Didot le jeune , Libraire , quai des Auguſtins.

Cet Ouvrage eſt vraiment élémentaire ; c'eſt un des meilleurs dans ſon genre qui ait paru ; l'Auteur a puisé dans ſes propres obſervations & dans ſes diſſections , la doctrine qu'il y expoſe ; il a conſulté en outre , pour ſa rédaction , les Mémoires de l'Académie Royale des Sciences , & il ne ſe trouve preſque aucun Auteur célèbre qu'il n'ait mis , en quelque ſorte , à contribution ; les Morgagni , les Haller , les Monro , les Meckel , les Hunter , les Zinn , les Senac , les Winſlow , les Lieutaud , les Heiſter , ſont au-

E ij

tant de célèbres Anatomistes dont il a emprunté les lumières. Il se fait un honneur d'être un des disciples de M. Verdier ; & s'il n'avoit été obligé de céder aux sollicitations réitérées de ses amis , il auroit continué de faire paroître cet Ouvrage sous le nom de son Maître , quoiqu'il puisse le réclamer comme le fruit de ses travaux , puisqu'il en a retranché le peu qui s'y trouvoit de M. Verdier , & que d'ailleurs il a fait des additions très considérables.

Cet Ouvrage est divisé en sept parties, en osteologie , myologie , splanchnologie , angiologie , névrologie , adenologie , & en histoire des régemens. La première , outre la description des os , contient celle du périoste , des cartilages , des ligamens , des glandes synoviales , de la moelle & de leurs vaisseaux. La seconde traite des muscles. Ces organes répandus dans la machine animale , opèrent le plus grand nombre , ou plutôt , presque tous les mouvemens qui s'y exécutent. La splanchnologie , qui fait la troisième partie de cet Ouvrage , est une des plus intéressantes ; aussi l'Auteur l'a-t-il traitée avec beaucoup d'étendue ; elle commence par ce qui concerne la tête , &

continue par l'histoire de la poitrine & du bas ventre. L'angeiologie a pour objet la connoissance des vaisseaux sanguins & lymphatiques ; M. Sabathier a tiré , pour la rédaction de cette partie , les plus grands secours des *Fasciculi anatomici* de M. de Haller. La névrologie qui vient ensuite , contient quelques notions sur les nerfs en général. L'adenologie , sur la description des nerfs ; ce n'est , pour ainsi dire , qu'une récapitulation des glandes , dont l'Auteur a déjà parlé dans la splachnologie. Enfin l'histoire des réguemens comprend celle du tissu cellulaire , qui est moins une des enveloppes sous lesquelles toutes les parties sont enfermées , qu'un des principes constitutifs de la machine animale.

Telle est la disposition de cet Ouvrage ; outre ce qui concerne la forme , les dimensions , la structure & les rapports de tout ce qui entre dans la composition du corps humain , l'Auteur a eu soin d'y insérer encore un assez grand nombre de remarques historiques , critiques , physiologiques & pathologiques.

On trouve aussi chez le même Libraire qui débite cet Ouvrage , & chez l'Au-

E iiij

102 **MERCURE DE FRANCE:**

teur, rue Saint Jacques, un autre qui a pour titre : *Apparatus ad nosologiam seu synopsis nosologiæ methodicæ*, *Auct. Gul. Cullen*; editio nova aucta. *Amstelodami* 1775, in-8°. prix 6 livres broché.

Discours prononcés en différentes solennités de piété; par M. l'Abbé le Cousturier, Chanoine de Saint Quentin, Prédicateur du Roi. A Paris, chez Moutard, Libraire, rue du Harpoix, 1774. Nouvelle édition; 1 v. de 492 pages.

Ces Discours ont déjà mérité l'approbation du Public; celle dont l'Académie Françoisè a honoré deux Panégyriques de Saint Louis, prononcés devant elle par le même Orateur, est la plus honorable pour M. l'Abbé C. L'Académie déterminâ, par les applaudissemens réitérés qui interrompirent l'Orateur, sollicita en sa faveur les grâces de la Cour. Le changement de Ministère fut un obstacle, & l'Orateur applaudi fut oublié. La vérité & la bonté sont les deux grands traits sous lesquels M. l'Abbé le Cousturier, représente tout le règne de Saint Louis.

« Quand la vérité éclaire les Rois, dit-il,
 « que leur règne est puissant ! Elle les
 « instruit dans l'art de gouverner, elle
 « soutient leur Trône, elle met la Justice
 « à côté de la Victoire, le courage à côté
 « des malheurs ; ils veillent à la fois aux
 « intérêts du ciel & au bonheur de la
 « terre. Quand la bonté inspire les Rois,
 « que leur empire est doux ! L'autorité,
 « quelquefois terrible, n'est plus que
 « bienfaisante ; ils aiment leurs Peuples,
 « ils en sont aimés, ils les rendent heu-
 « reux : il font plus, ils les rendent di-
 « gnes de l'être. Heureux le Prince qui
 « peut mériter un tel éloge ! heureux le
 « Peuple qui peut mériter un tel Prince !
 « la gloire de l'un, le bonheur de l'autre
 « sont inséparables & sont également as-
 « surés ».

« Voulez vous, Messieurs, dit l'Ora-
 « teur, un triomphe de la vérité dans un
 « autre genre ? Le schisme, ce monstre
 « qui ébranle les Trônes au nom de la
 « Religion, éclate entre Rome & l'Em-
 « pire ; au milieu des nuages qui s'élè-
 « vent dans l'Europe, Louis, les yeux
 « fixés sur le centre de lumière & de vé-
 « rité, voit en gémissant le glaive des
 « Pontifes & le glaive des Césars tour-

» nés l'un contre l'autre ; il reconnoît
 » avec douleur le déchaînement des pas-
 » sions humaines ; les mots sacrés ne lui
 » en imposent pas. Il fait que souvent ,
 » selon le langage de ses passions, ven-
 » ger Dieu, c'est se venger soi-même. Il
 » respecte les titres , dévoile les prétex-
 » tes, démêle les intérêts, gémit des ex-
 » cès & juge les hommes.

» La Justice est la compagne de la
 » vérité. Elle se soutenoit sous le règne
 » de Louis, mais foible, chancelante,
 » accablée sous un fardeau de loix, &
 » ces loix confondues ensemble, défigu-
 » rées par la barbarie de leur première
 » origine, amas informe, dont l'obscu-
 » rité divisoit les Citoyens au lieu de les
 » unir, dont l'incertitude multiplioit les
 » jugemens, n'arrêtoit pas les coupables,
 » dont la chaîne, loin d'envelopper le
 » corps social, se brisoit à chaque inf-
 » tant & laissoit un vuide. Au
 » milieu de tant de maux , la Justice
 » éplorée, cherche l'appui de la Vérité,
 » &c. »

1 Ce Discours ne perd rien à la lecture
 de la sensation qu'il a faite lorsqu'il fut
 prononcé. La manière d'écrire de M.
 l'Abbé C. à quelque chose de touchant,

d'insinuant, de rapide qui entraîne, & subjugué l'Auditeur; on lui a déjà rendu la justice de dire qu'il possédoit & imitoit l'art d'écrire de Bossuet, si négligé de nos jours.

Entre plusieurs Discours qui remplissent ce volume, & qu'il faut lire de suite dans le volume même, M. l'Abbé C. varie ses portraits selon les personnes qu'il a à peindre. Voici celui d'une Abbesse Religieuse « que paroît offrir ou
 » que doit offrir à une jeune personne
 » qui suit la voix qui l'entraîne au pied
 » de l'autel, cet asyle religieux, où elle
 » ensevelit les plus brillans de ses jours!
 » Une solitude qui la sépare du monde,
 » des affaires, des intérêts, des espérances,
 » des plaisirs du monde, de tout ce
 » qui peut lui plaire, la distraire, la
 » flatter dans le monde; une carrière
 » plus ou moins longue à terminer,
 » mais toujours renfermée dans un espace
 » bien étroit & que parcourent les
 » yeux. Une perspective sombre de de-
 » voirs obscurs, de fonctions pénibles,
 » austères, rigoureuses; de ménagemens
 » nécessaires, de sacrifices fréquens, de
 » liaisons forcées, de bienséances & de
 » charité, mais bornées aux objets, aux

E v

» personnes qui entourent ; une succe-
 » sion incertaine , plus ou moins rapide ,
 » de celles qui précèdent & de celles qui
 » suivront , mais toujours dans le même
 » lieu ; un concours de caractères , d'es-
 » prits différens que la piété a rassemblés
 » & soumis à l'empire de la même loi ;
 » un oubli de soi-même pour ne plus
 » vivre , pour ne plus voir que par l'œil
 » de la foi , & ne reconnoître dans celle
 » qui commande que la voix & l'auto-
 » rité du Législateur suprême ». Ce ta-
 » bleau est peint d'après l'expérience & pré-
 » senté par la vérité.

Voici le portrait d'un Pasteur réduit
 aux soins méritoires de la campagne.
 » Un Prêtre de la loi nouvelle * héritier
 » du zèle & des vertus des Prêtres de
 » l'ancienne loi ; un homme occupé du
 » ministère évangélique , le plus pénible ,
 » le plus obscur , & par-là peut-être le
 » plus méritoire ; un homme calomnié
 » d'abord , épreuve bien rigoureuse pour
 » un cœur sensible , qui ne peut se justi-
 » fier que par sa douleur ; l'innocence
 » connoît-elle d'autres armes ? Un Pas-

* Le B. P. Fourrier , Curé de Mataincourt.

» teur d'un pauvre troupeau, plus pauvre
 » lui-même encore par choix & par de-
 » voir, & par-là plus véritable Pasteur; un
 » homme connu de Dieu seul & de son
 » Peuple; un homme nourri à l'ombre
 » d'un autel obscur, bien éloigné d'en
 » dérober l'encens ou de lui préférer les
 » vapeurs de la mollesse, ou les fumées
 » de la vanité ». Cet exemple est trop
 beau pour n'être pas trop rare.

Le Discours sur la *Révélation*, dit
 l'Editeur, devoit être prononcé dans
 une assemblée de personnes instruites &
 éclairées; ce sujet n'avoit été traité jus-
 qu'ici que dans des écrits polémiques,
 retouchés par des mains savantes, mais
 moins propres à faire naître dans l'âme
 ces émotions salutaires qui caractérisent
 l'art oratoire. Ces Discours en général
 sont dans le ton d'une éloquence vraie,
 pathétique, touchante & éclairée. Les
 notes qui les accompagnent méritent
 d'être lues.

L'Homme sensible; traduit de l'Anglois,
 par M. de Saint-Ange. A Paris, chez
 Pissot, Libraire, quai des Augustins,
 près la rue Gît-le-cœur. Prix 30 sols
 broché.

E v j

Homo sum , humani nihil à me alienum puto. Ce vers de Térence , dont voici la traduction littérale : *Je suis homme : rien de ce qui est de l'homme ne m'est étranger ,* donne une idée juste & précise du fond de cet Ouvrage ; c'est un récit très simple d'incidens plus simples encore : mais ce récit , où l'instruction se trouve toujours mêlée , devient souvent piquant par sa simplicité même. Le Lecteur attentif sera étonné d'y trouver autant , & même plus , de ce qu'on appelle finesse d'esprit , que dans ces écrits dont le bel-esprit paroît être le caractère dominant ; souvent aussi on remarquera dans le style autant d'élégance que de naturel. « L'Auteur Anglois , M. *Brook* , dit le Traducteur , » paroît avoir adopté la manière & le » style du *Voyage sentimental*. On pour- » roit , à beaucoup d'égards , rapprocher » ces deux Ouvrages ; même sagacité » d'esprit , même sensibilité d'âme y rendent les détails tour-à-tour piquans & » intéressans. Mais en dépouillant la partialité ordinaire à un Traducteur , on » se hasarde à croire que le parallèle seroit à l'avantage de M. *Brook*.

» On a reproché , avec raison , au » voyage de *Stern* un défaut de liaison

» trop sensible ; on ne remarque aucun
 » dessein dans la distribution de ses cha-
 » pitres ; ce sont des fragmens sans suite ,
 » qui souvent finissent tout-à-coup , au
 » moment où l'intérêt alloit commencer.
 » On ne peut faire les mêmes reproches à
 » notre Auteur. Quoique son Livre soit
 » un assemblage d'épisodes détachées , il
 » y a observé cette gradation progressive
 » d'intérêt que les Italiens appellent en
 » musique le *Crescendo*. Il met dans la
 » main des Lecteurs un fil qui les con-
 » duit à travers les scènes différentes ,
 » dont le tissu compose son espèce de
 » Roman ; ce fil est le développement
 » successif du caractère de l'homme sen-
 » sible ».

Nous allons en transcrire plusieurs pas-
 sages ; l'Ouvrage commence ainsi :

» Il y a une sorte de rouille originelle à
 » l'esprit de l'homme. Chacun de nous la
 » contracte en naissant. Dans certains pays
 » néanmoins, en France par exemple, les
 » idées des habitans sont d'une si prodi-
 » gieuse & si habituelle légèreté, que lors
 » même qu'elles sont en petit nombre ,
 » elles doivent nécessairement se frotter
 » sans cesse ; de manière que cette rouille
 » de l'esprit s'efface bientôt. Le contraire

110 MERCURE DE FRANCE.

» arrive en Angleterre. Un Anglois meurt
» souvent avant de s'en être débarrassé...

» *Il y a un moyen sûr de perdre cette*
» *rouille*, dit le frère du Baronnet, qui
» étoit un exemple frappant d'un excel-
» lent métal horriblement rouillé, *c'est*
» *de voyager*. A ces mots j'approchai ma
» chaise de la sienne. Qu'on me permette
» de peindre cet honnête vieillard; ce
» n'est qu'une phrase en passant, pour rap-
» peler son image dans ma mémoire.

» Son attitude la plus habituelle étoit
» d'être assis, le coude appuyé sur le
» genou, & les doigts appliqués sur la
» joue. Sa main cachoit à moitié son vi-
» sage. Cependant il avoit dû passer au-
» trefois pour être très-beau; ses traits
» étoient mâles & frappans; ses sourcils,
» les plus larges que je me rappelle avoir
» vus, lui donnoient un certain air de
» dignité. Sa personne étoit grande &
» bien faite; mais son indolence naturelle
» lui avoit fait prendre un embonpoint
» considérable.

» Il parloit peu, & seulement à quel-
» ques amis particuliers; mais il ne di-
» soit rien qui ne méritât d'être écouté
» avec respect. Simple & intègre dans
» toutes les actions, il étoit tout de feu

» quand il s'agissoit des intérêts de la
» vertu & de l'amitié.

» Aujourd'hui il est oublié : il est ab-
» sent. La dernière fois que j'allai à Sil-
» ton-Halle, je vis son fauteuil au coin
» de la cheminée : on y avoit ajouté un
» coussin, & il étoit occupé par l'épa-
» gneul de ma jeune maîtresse. Je m'en
» approchai sans être apperçu, & dans
» mon dépit secret, je lui pinçai l'oreil-
» le; il fit un cri & se refugia auprès de
» sa maîtresse. Elle ne devina pas l'au-
» teur de cette méchanceté; mais elle
» déplora l'infortune du pauvre animal
» dans les termes les plus pathétiques;
» elle le caressa, le prit sur ses genoux,
» & le couvrit avec un mouchoir de la
» plus fine baptiste.

» Moi, je me plaçai dans le siège
» de mon vieil ami : j'entendis autour
» de moi les ris & la gaité bruyante de
» la compagnie; alors, pauvre Ben-
» Eilton, je te donnai une larme. Accep-
» te la : elle coule à l'honneur de ton
» souvenir, &c. »

La lecture de ce morceau a dû faire
plaisir. Le contraste des soins recherchés
pour l'épagneul & de l'oubli du vieil-
lard, de la gaité d'une frivole assemblée

& de la sensibilité recueillie d'un homme sensé , présente une peinture de mœurs piquante à la fois & attendrissante. Presque tout le Roman est composé d'une foule de scènes non moins intéressantes. On en pourra juger par les citations que l'on va lire. Harley , ou l'homme sensible , fait un voyage à Londres pour y solliciter une affaire. Son séjour en cette ville donne lieu à plusieurs incidens d'un genre varié ; il en est reparti dans une voiture publique.

« Lorsque le coche fut arrivé à l'en-
 » droit de sa destination , Harley se mit
 » à examiner comment il continueroit sa
 » route. Le Maître de l'Hôtellerie l'abor-
 » da avec civilité & lui proposa le choix
 » d'un cheval ou d'une chaise de poste.
 » Mais Harley faisoit rarement les choses
 » de la manière qu'on appelle communé-
 » ment la plus naturelle. Il remercia l'Hôte
 » & s'achemina à pied , après avoir don-
 » né les ordres nécessaires pour son por-
 » te-manteau. C'étoit une façon de voya-
 » ger qui lui étoit ordinaire. Par-là ,
 » sans autre embarras que celui de sa per-
 » sonne , il étoit libre de choisir ses auber-
 » ges & d'entrer dans la première cabane
 » où il seroit attiré par une physionomie

» intéressante. Enfin, lorsque sa sensibi-
 » lité pour ses semblables n'absorboit pas
 » toutes ses affections, il pouvoit les
 » étendre sur des êtres d'une espèce infé-
 » rieure ; il pouvoit, tantôt sur le pen-
 » chant d'une colline, tantôt sur le bord
 » d'un ruisseau, se laisser aller au som-
 » meil ou à ses rêveries.

» Le jour étoit sur son déclin, & le
 » soir des plus sereins, lorsqu'il entra
 » dans un chemin creux qui alloit en
 » tournant entre deux hauteurs qui l'en-
 » vironnoient. Ce chemin étoit couvert
 » d'une pelouse entre coupée par diffé-
 » rents petits sentiers, selon les diverses
 » traces que les voyageurs avoient re-
 » nues. Il paroissoit alors peu fréquenté,
 » & quelques uns des endroits battus
 » commençoient à se recouvrir de ver-
 » dure. Ce site agréable l'engagea à s'ar-
 » rêter pour en contempler les beautés.
 » Comme il portoit ses yeux de côté &
 » d'autre, ses regards, jusqu'alors pensifs
 » & rêveurs, furent frappés d'un objet
 » qui réveilla son attention.

» Un homme âgé, dont l'habit paroîs-
 » soit avoir été celui d'un soldat, dor-
 » moit profondément sur le gazon ; il

114 MERCURE DE FRANCE.

„ avoit à sa droite un havre sac posé sur
 „ une pierre, & à sa gauche un sabre
 „ garni de cuivre, placé en travers sur
 „ son bâton. Harley le considéra attenti-
 „ vement; c'étoit une figure dans le gen-
 „ re des dessins de *Salvator*. Les alentours
 „ avoient je ne fais quoi d'agreste & de
 „ sauvage, qui cadroit avec le fond du
 „ tableau. Les hauteurs étoient couron-
 „ nées, des deux côtés, d'arbrustes incul-
 „ tes qui croissoient irrégulièrement; sur
 „ l'une de ces éminences on voyoit, à
 „ quelque distance, un poteau destiné à
 „ indiquer la différente direction du che-
 „ min, qui se partageoit en deux en cet
 „ endroit; un roc, semé de quelques
 „ fleurs champêtres, formoit un avance-
 „ ment au-dessus de la tête du soldat en-
 „ dormi. Elle étoit ombragée par la seule
 „ branche encore verte & touffue d'un
 „ vieux tronc entaciné sur le sommet du
 „ roc. Le visage du voyageur avoit les traits
 „ mâles d'une belle physionomie, altérée
 „ par les années; son front n'étoit pas
 „ entièrement chauve, mais on auroit
 „ pu compter ses cheveux; leur blancheur
 „ faisoit, avec le brun foncé de son cou,
 „ un contraste vénérable qui faisoit de res-
 „ pect l'âme de Harley. Tu es vieux,

» dit-il en lui même; & l'âge qui t'a ôté
 » les forces, ne t'a pas donné le repos.
 » Hélas! peut-être ces cheveux blanchis
 » au service de ton pays n'ont pu y trou-
 » ver un abri. Le soldat se réveilla; il
 » parut confus en voyant Harley; mais
 » Harley connoissoit trop bien ce genre
 » d'embarras pour ne pas l'épargner à un
 » autre : il se détourna & reprit son che-
 » min. Le vieux soldat rajusta son havre-
 » sac & suivit un des sentiers battus, de
 » l'autre côté de la route.

» Lorsque Harley eut entendu derrière
 » lui le bruit des pas du vieux voyageur,
 » il ne put s'empêcher de lui jeter des
 » regards à la dérobée. Ses reins paroif-
 » soient courbés sous le poids de son ha-
 » vre sac. Il étoit estropié d'une jambe
 » qui le faisoit boiter, & perclus d'un
 » bras qui pendoit en écharpe sur sa poi-
 » trine. Ses regards avoient l'expression
 » d'un homme aguerri contre les souf-
 » frances, qui avoit appris à envisager ses
 » malheurs avec des yeux secs ».

Les deux voyageurs lient conversation
 ensemble; ils alloient tous deux au mê-
 me endroit.

« Nous pouvons, dit Harley, nous
 » abréger mutuellement la route en la

» faisant ensemble. Il paroît que vous
 » avez servi votre Patrie , & que vous
 » avez beaucoup souffert en la servant.
 » Sachez que je ne connois point de gen-
 » re de mérite plus glorieux & plus res-
 » pectable ; mais au nom de votre âge ,
 » permettez-moi , avant tout , de vous
 » soulager de ce havre-sac.

» Le vieux soldat le regarda avec une
 » larme à l'œil : Jeune homme , lui dit-
 » il , vous êtes trop bon ; puisse le ciel
 » vous bénir à la prière d'un vieillard qui
 » ne peut vous donner que des bénédic-
 » tions : mais mon havre-sac est si fami-
 » lier avec mes épaules , que j'en mar-
 » cherois moins bien s'il me manquoit ;
 » cette charge seroit pour vous d'autant
 » plus embarrassante que vous n'y êtes
 » pas accoutumé. — Au contraire , reprit
 » Harley avec feu , j'en serois plus léger.
 » Je ne porterai jamais un fardeau plus
 » honorable ».

Harley est reconnu du vieillard , qui
 lui raconte ses malheurs. Il est chassé de
 sa première ferme par l'injustice & la
 dureté d'un Intendant. L'animosité d'un
 Juge de paix cause une seconde fois le
 désastre de sa famille.

« Un Officier arriva dans le Comté

» avec un ordre du Roi pour faire des
 » levées de soldats. Le Juge de paix se
 » concerta avec lui pour enlever un cer-
 » tain nombre d'hommes dont il vouloit
 » purger le pays ; le nom de mon fils
 » fut inscrit sur la liste.

» C'étoit une veille de Noël, jour de
 » la naissance du petit garçon de mon fils,
 » ainsi que de celle du Sauveur. La nuit
 » étoit d'un froid saisissant. Il faisoit un
 » ouragan horrible, accompagné de grêle
 » & de neige ; nous nous étions retirés
 » dans la chambre du fond, où nous
 » avions allumé un grand feu. J'étois
 » assis devant la cheminée dans un fau-
 » teuil d'ozier, remerciant Dieu de
 » m'avoir laissé un abri pour ma famille
 » & pour moi. Les enfans de mon fils
 » s'amusoient à sauter autour de mes
 » genoux. Je me sentoie ragaillardie à la
 » vue de leurs petites gambades : j'avois
 » mis sur la table une bouteille de notre
 » meilleure bière, & nous avions pres-
 » que oublié nos malheurs passés.

» Tous les ans, la nuit de Noël, nous
 » étions dans l'usage de nous amuser au
 » jeu de *Colin-Maillard* ; conformément
 » à cette coutume, nous avions tiré au
 » sort, moi, mon fils, sa femme, la

118 MERCURE DE FRANCE.

» fille d'un Fermier voisin , qui étoit
» venue nous rendre visite , les deux pe-
» tits enfans & la bonne vieille qui nous
» servoit , & qui avoit passé toute sa vie
» avec moi. Le sort étoit tombé sur
» mon fils ; c'étoit à lui d'avoir les yeux
» bandés.

» Le jeu commençoit à s'animer. Mon
» fils avoit passé à tâtons dans la première
» chambre , en poursuivant quelqu'un
» qu'il croyoit s'y être réfugié. Nous
» nous tenions sans bruit chacun à notre
» place , & son erreur nous divertissoit.
» Il y avoit quelque temps qu'il y rodoit
» en aveugle , lorsqu'il sentit par derrière
» quelqu'un qui le frappoit à l'épaule ; il
» se retourna & le saisit en disant : Vous
» êtes pris ; — & vous aussi lui répondit-
» on , & dans peu l'on vous fera jouer à
» un autre jeu que celui-ci.

» Harley interrompit ce récit par une
» exclamation de fureur ; l'indignation
» se peignit sur son visage. Sa main , par
» un mouvement machinal , se jeta sur
» le sabre d'Edouard & le tira à moitié
» du fourreau. Le bonhomme l'y replaça
» tranquillement & continua sa narra-
» tion.

» Ces paroles prononcées par une voix

» étrangère , nous attirèrent dans la cham-
 » bre qui fut bientôt remplie d'une trou-
 » pe de vanriens en habit de soldat. Ma
 » belle-fille tomba évanouie à leur vue ;
 » la vieille servante & moi nous nous
 » empressâmes de la secourir , tandis que
 » mon pauvre fils , resté immobile &
 » comme pétrifié , portoit tour-à-tour ses
 » regards sur ses enfans & sur sa femme,
 » Nos soins la rappelèrent à la vie. Nous
 » voulions qu'elle se retirât jusqu'au dé-
 » nouement de cette malheureuse aven-
 » ture ; mais elle courut précipitamment
 » dans les bras de son mari , qu'elle serra
 » dans les siens , dans une attitude qui
 » exprimoit à la fois sa douleur & son
 » effroi ,

» Un des hommes de la troupe , que
 » nous prîmes à son uniforme pour un
 » sergent d'infanterie , s'approcha de moi
 » & me dit que mon fils... pouvoit se
 » racheter en donnant un autre homme
 » & en payant une certaine somme d'ar-
 » gent pour sa liberté. Nous fûmes assez
 » heureux pour ramasser la somme entre
 » nous , grâce à la générosité de la bonne
 » vieille , qui apporta dans une petite
 » bourse de soie verte tout le produit de
 » ses économies depuis qu'elle étoit à mon

» service. Mais il falloit un homme pour
 » remplacer mon fils. Sa femme fixa sur
 » ses enfans des yeux pleins de tendresse
 » & de désespoir.

» Pauvres enfans, s'écria-t-elle, on
 » veut vous arracher votre père : qui
 » veut-on qui prenne soin de vous? Fau-
 » dra-t-il que votre mère vous voye mou-
 » rir de faim, ou qu'elle aille mendier
 » pour elle & pour vous le soutien d'une
 » vie misérable? Je la priai de se tran-
 » quilliser, mais je n'avois point de vé-
 » ritable caution à lui donner. Après un
 » moment de réflexion je pris le Sergent
 » à part, & l'interrogeai pour savoir si
 » mon âge ne m'empêchoit point d'en-
 » trer au service à la place de mon fils.
 » Votre âge, me répondit-il, devrait
 » vous en empêcher; mais avec de l'ar-
 » gent tout s'accommode. Je lui mis dans
 » la main la somme que nous avions
 » recueillie; je courus ensuite embrasser
 » mon fils : Jacques, lui dis-je à basse
 » voix, vous êtes libre; vivez pour vo-
 » tre femme & pour ces jeunes enfans.
 » Il me reste peu de vie à perdre : si je
 » restois, je ne serois qu'un malheureux
 » de plus à charge à d'autres malheureux.
 » Non, s'écria mon fils, je ne suis pas
 » aussi

„ aussi lâche que vous paroissez le croire.
 „ Non ; le ciel n'ordonne point que mon
 „ père expose sa tête , déjà blanchie par
 „ l'âge , tandis que son fils meneroit une
 „ vie douce & paisible. Je suis jeune &
 „ capable d'endurer la fatigue ; Dieu au-
 „ ra pitié de nous ; il fera , en mon ab-
 „ sence , le consolateur de ma femme &
 „ le père de mes enfans. — Jacques , lui
 „ répondis je , je veux que cette dispute
 „ finisse. Vous m'avez toujours obéi jus-
 „ qu'à ce moment : vous ne le choisirez
 „ pas pour contrevenir à mes volontés.
 „ Je vous lègue , comme père , le soin
 „ de ma famille ; je m'en repose sur
 „ vous comme ami. Notre séparation ,
 „ M. Harley , fut un déchirement de
 „ part & d'autre qui ne peut se décrire ;
 „ c'étoit pour la première fois que nous
 „ allions nous quitter. Les soldats avoient
 „ peine à se défendre les larmes , &c. »

Nous sommes fâchés que les bornes
 ordinaires d'un extrait nous aient forcés
 de mutiler ce chapitre. Mais nous croyons
 que les Lecteurs sensibles , & même les
 gens de goût nous sauront gré de trans-
 crire encore le morceau qui suit.

„ Ils n'étoient plus qu'à très-peu de
 „ distance du village où ils alloient ,

I. Vol.

E

„ lorsque Harley s'arrêta tout-à-coup &
 „ regarda avec étonnement les décom-
 „ bres d'une maison située sur un des
 „ côtés de la route : O ciel ! s'écria-t-il ,
 „ ô demeure de mon enfance ! dans quel
 „ état t'apperçois-je aujourd'hui ? Pour-
 „ quoi te vois-je ainsi déserte & renver-
 „ sée de fond en comble ? Où est allée la
 „ troupe enfantine de tes habitans ? Pour-
 „ quoi n'entends-je plus bourdonner leur
 „ essaim folâtre ? Edouard, regardez, re-
 „ gardez ici ; voyez le théâtre de mes
 „ premiers amusemens & de mes pre-
 „ mières liaisons, détruit & devenu un
 „ amas de ruines. C'est-là l'école où j'étois
 „ en pension dans le temps que vous de-
 „ meuriez à *South-Hill*. A peine y a-t-il
 „ un an qu'elle étoit encore debout, &
 „ que ses bancs étoient remplis d'une
 „ foule d'enfans. Vis-à-vis c'étoit une pe-
 „ louse où ils avoient coutume de pren-
 „ dre innocemment leurs ébats. Voyez
 „ comme la charrue sacrilège en a pro-
 „ fané la verdure. J'aurois donné cent
 „ fois la valeur de ce terrain pour le pré-
 „ server de ce ravage.

„ Mon bon M. Harley , répondit
 „ Edouard, peut-être cette demeure a-t-
 „ elle été abandonnée par choix ; peut-être

„ en a-t-on préféré une autre plus com-
 „ mode & mieux située. — Cela ne peut
 „ être, reprit Harley, cela ne peut
 „ être. Eh! quoi! cette plaine ne sera
 „ donc plus émaillée de fleurs champê-
 „ tres; elle ne sera plus foulée par les
 „ pieds délicats d'un peuple de jeunes
 „ innocens. Je ne verrai plus ce vieux
 „ tronc paré des guirlandes que leurs
 „ petites mains entrelaçoient en s'amu-
 „ sant. Ces deux longues pierres qu'on
 „ apperçoit à côté; renversées par terre,
 „ servoient de piliers à une petite hutte
 „ que j'avois aidé moi-même à bâtir. Com-
 „ bien de fois m'y suis-je assis sur un siège
 „ de verdure? Combien de fois y ai-je
 „ fait, avec mes camarades, un régal de
 „ pommes? Plus heureux alors, oui,
 „ mon cher Edouard, infiniment plus
 „ heureux que je ne puis jamais l'être! »

*Remède nouveau contre les maladies véné-
 riennes, tiré du règne végétal; ou essai
 sur la vertu anti-vénérienne des alkalis
 volatils; par M. Peyrilhe, du Collège
 de Chirurgie de Paris, Docteur en
 Médecine, de l'Académie des Scien-
 ces, Inscriptions & Belles-Lettres de
 Toulouse, & de celle des Sciences de
 Montpellier. A Paris, chez Didot le*

F ij

jeune, Libraire, quai des Augustins.
Prix 2 liv, br.

Dans l'introduction de cet Ouvrage, on voit quelles sont les raisons qui ont déterminé M. P. à faire la recherche d'un anti-vénérien nouveau. La principale est l'erreur où l'on est qu'en possédant le mercure, l'art de guérir ne peut espérer un meilleur remède. Les grands Maîtres avoient pourtant recommandé, mais sans fruit, de se défendre de cette erreur,

Cet essai est accompagné de notes séparées, qui sont comme un traité à part, aussi étendu que l'Ouvrage même. Ce sont des réflexions judicieuses sur les cas que M. P. auroit trouvé bon de discuter dans le cours de son essai, s'il n'eût pas trop détourné le Lecteur, en lui expliquant tout ce qui pouvoit l'instruire.

On sent que cet Ouvrage est de nature à ne pouvoir qu'être annoncé dans ce Journal; mais il fait d'ailleurs honneur à son Auteur comme ami de l'humanité, comme savant praticien & comme bon écrivain.

*Traité élémentaire de Géométrie & de la
manière d'appliquer l'Algèbre à la Géo-*

A V R I L. 1775. 125

métrie ; par M. l'Abbé Bossut, Examineur des Ingénieurs, Membre de l'Académie Royale des Sciences de Paris, de l'Institut de Bologne & de la Société Royale de Lyon. 1 vol. in 8°. A Paris, chez Jombert fils aîné, rue Dauphine.

Ce Traité est la troisième partie du Cours de Mathématiques que l'Auteur donne au Public, à l'usage des Ingénieurs. Il est écrit, comme tous ceux qui l'ont précédé, avec clarté, précision & élégance; & quoiqu'il ne semble promettre que des connoissances élémentaires, on y trouvera beaucoup de choses nouvelles & piquantes, sur-tout dans le traité des solides & dans l'application de l'Algèbre à la Géométrie. Nous insérerons dans le prochain Mercure le Discours préliminaire que M. l'Abbé Bossut a mis à la tête de cet Ouvrage.

Lettre & réflexions sur la fureur du jeu, auxquelles on a joint une autre Lettre morale; par M. Dufaulx, ancien Commissaire de la Gendarmerie, de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles Lettres & de celle de Nancy.

F iij

Simplexne furor ? Juvénal.

Vol. in-8°. prix 1 liv. 16 s. broché.

A Paris, chez Lacombe, Libraire,
rue Christine, près la rue Dauphine.

Le savant Traducteur de Juvénal emprunte ici sa véhémence éloquente pour détourner les jeunes gens de la fureur du jeu. Sa Lettre cependant est moins une satire de cette passion qu'un tableau vif, animé, mais vrai & effrayant des malheurs dans lesquels cette passion nous précipite, & des tourmens quelle nous fait éprouver. La Lettre est adressée à un jeune homme qui avoit essuyé une perte considérable au jeu. « Vous gémissiez, mon ami, lui » dit-il, & moi je m'applaudis de la perte » que vous venez de faire : mes conseils, » vous le savez, n'ont pu vous en garantir ; peut être que la leçon du malheur » sera plus efficace. Il est temps de vous » corriger ; mais ne différez point. Quand » il s'agit de la fureur du jeu, l'expérience » ce arrive presque toujours trop tard ».

M. Dufaulx, après avoir fait considérer à son ami le danger qu'il a couru, espère qu'il pourra se défendre facilement de la passion du jeu, parce qu'il

Simplexne furor ? Juvénal.

Vol. in-8°. prix 1 liv. 16 s. broché.

A Paris, chez Lacombe, Libraire,
rue Chrifline, près la rue Dauphine.

Le savant Traducteur de Juvénal emprunte ici sa véhémence éloquente pour détourner les jeunes gens de la fureur du jeu. Sa Lettre cependant est moins une satire de cette passion qu'un tableau vif, animé, mais vrai & effrayant des malheurs dans lesquels cette passion nous précipite, & des tourmens quelle nous fait éprouver. La Lettre est adressée à un jeune homme qui avoit essuyé une perte considérable au jeu. « Vous gémissiez, mon ami, lui » dit-il, & moi je m'applaudis de la perte » que vous venez de faire : mes conseils, » vous le savez, n'ont pu vous en garantir ; peut être que la leçon du malheur » sera plus efficace. Il est temps de vous » corriger ; mais ne différez point. Quand » il s'agit de la fureur du jeu, l'expérience arrive presque toujours trop tard ».

M. Dufaulx, après avoir fait considérer à son ami le danger qu'il a couru, espère qu'il pourra se défendre facilement de la passion du jeu, parce qu'il

n'est pas un homme de bien.

& qu'il n'est pas un homme de bien.

les autres, les autres, les autres.

que c'est un homme de bien.

homme de bien, homme de bien.

infâme, infâme, infâme.

faux, faux, faux.

garçon, garçon, garçon.

fait, fait, fait.

quel, quel, quel.

être, être, être.

faux, faux, faux.

homme, homme, homme.

garçon, garçon, garçon.

le, le, le.

le, le, le.

le, le, le.

le, le, le.

le, le, le.

le, le, le.

le, le, le.

le, le, le.

le, le, le.

le, le, le.

le, le, le.

le, le, le.

le, le, le.

le, le, le.

le, le, le.

le, le, le.

le, le, le.

ment dans
finirent tous
e pitié.

M. Dufaulx,
es, où le plai-
cupidité; j'ai
anois au seul
, muette &

oit son arrêt.

r, je souffrois.

endus à la roue

et en sens con-

algré mon in-

es mépris, de

able sort. J'ai

u lever du so-

es drames ter-

érité. Que l'art

x & reflux de

ces surprises,

ses & tous ces

e & de la crain-

chacun des vi-

n'est rien, en

isses secrètes.

deux joueurs

e, l'un par un

par des impréca-

ici choqué du

F

Simplexne furor ? Juvénal.

Vol. in-8°. prix 1 liv. 16 s. broché.
A Paris, chez Lacombe, Libraire,
rue Christine, près la rue Dauphine.

Le savant Traducteur de Juvénal emprunte ici sa véhémence éloquence pour détourner les jeunes gens de la fureur du jeu. Sa Lettre cependant est moins une satire de cette passion qu'un tableau vif, animé, mais vrai & effrayant des malheurs dans lesquels cette passion nous précipite, & des tourmens quelle nous fait éprouver. La Lettre est adressée à un jeune homme qui avoit essuyé une perte considérable au jeu. « Vous gémissiez, mon ami, lui » dit-il, & moi je m'applaudis de la perte » que vous venez de faire : mes conseils, » vous le savez, n'ont pu vous en garantir ; peut être que la leçon du malheur » fera plus efficace. Il est temps de vous » corriger ; mais ne différez point. Quand » il s'agit de la fureur du jeu, l'expérience arrive presque toujours trop tard ».

M. Dufaulx, après avoir fait considérer à son ami le danger qu'il a couru, espère qu'il pourra se défendre facilement de la passion du jeu, parce qu'il

n'est pas encore ce qu'on appelle un joueur,
 & qu'il n'a pas eu le temps d'en contracter
 les mœurs. « Savez-vous, lui dit-il, ce
 » que c'est qu'un joueur? J'en atteste tout
 » honnête homme, ce titre seul est une
 » insulte; vous en auriez horreur, si vous
 » saviez, comme moi, ce qu'il exprime
 » d'abject & d'inhumain. Quiconque ne
 » sait pas résister à ce funeste penchant,
 » quels que soient ses motifs, ne sauroit
 » être qu'un sot, un fourbe ou bien un
 » furieux; je ne sache point de termes
 » moyens. Oui; je le soutiens, il est de la
 » plus absurde inconséquence de risquer
 » le nécessaire pour obtenir le superflu;
 » de se permettre, comme un passe-temps
 » légitime, d'immoler celui que, bien-
 » tôt après, on ne sauroit s'empêcher de
 » plaindre, & quelquefois de secourir;
 » en un mot, de faire le métier de
 » brigand avec le cœur d'un honnête
 » homme.

» Détestons, vous & moi, les usages
 » & les maximes qui, dans la société,
 » n'ont d'autre fondement, d'autre sanc-
 » tion, que le vœu d'acquérir des richesses,
 » au préjudice réciproque des mem-
 » bres qui la composent. Il n'y a, mon
 » ami, de salaires légitimes que pour

Fiv

» les talens utiles ; & dussé - je vous pa-
 » roître trop dur , je soutiendrai toujours
 » que les profits des joueurs ne sont au
 » fond que des rapines ».

Les fausses bien-séances d'un luxe scandaleux & des conventions destructives , semblent aujourd'hui concourir à allumer la passion du jeu. Donner une fête , c'est donner à jouer ; c'est , après bien des tourmens , livrer des victimes au désespoir. M. Dufaulx auroit pu citer ici une foule d'exemples tragiques , qui montrent jusqu'où peut aller le désespoir des joueurs. Mais il se contente de rapporter ce trait de désespoir d'une nouvelle espèce. Un Joueur , phlegmatique en apparence , après avoir perdu tranquillement , & même avec sérénité , la plus forte partie de sa fortune , joua son reste d'un seul coup , & le perdit sans murmurer. On le regarde avec surprise ; sa figure ne change point : on s'apperçoit seulement qu'elle devient fixe & immobile ; l'étonnement redouble. Bientôt deux ruisseaux de larmes coulent rapidement le long de ses joues , & toujours sans que son visage en soit altéré. D'abord on se mit à rire ; mais , ajoute M. Dufaulx , je ne sais quelles idées *cette statue*

pleurante réveilla insensiblement dans l'âme des spectateurs : ils finirent tous par être saisis de terreur & de pitié.

« J'ai voulu, continue M. Dufaulx ,
 » revoir ces tristes assemblées, où le plaisir
 » sert de prétexte à la cupidité ; j'ai
 » voulu les étudier. Je frissonnois au seul
 » aspect de la foule pâle, muette &
 » tremblante, qui attendoit son arrêt.
 » Quoique simple spectateur, je souffrois.
 » Tous ces insensés, suspendus à la roue
 » de fortune, qui les agitoit en sens con-
 » traire, me forçoient, malgré mon in-
 » dignation, ou plutôt mes mépris, de
 » compâtrer à leur misérable sort. J'ai
 » souvent attendu jusqu'au lever du so-
 » leil le dénouement de ces drames ter-
 » ribles & trop pleins de vérité. Que l'art
 » est loin d'imiter ce flux & reflux de
 » mouvemens opposés, ces surprises,
 » ces secousses, ces tranfes & tous ces
 » caractères de l'espérance & de la crainte,
 » variés à l'infini sur chacun des vi-
 » sages! Tout cela n'est rien, en
 » comparaison des angoisses secrètes.
 » Ecoutez & frémissez : deux joueurs
 » manifestotent leur rage, l'un par un
 » morne silence, l'autre par des imprécations
 » redoublées ; celui ci choqué du

F v

130 MERCURE DE FRANCE.

» sang froid apparent de son voisin , lui
 » reproche d'endurer sans se plaindre des
 » revers , coup sur coup multipliés : —
 » Tiens , répond l'autre , regarde. Il s'é-
 » toit déchiré la poitrine , & lui en mon-
 » troit des lambeaux sanglans ».

Et l'âme... que devient-elle , lors-
 qu'ainsi battue de toutes parts , & dé-
 pourvue de motifs honnêtes , elle n'obéit
 plus qu'à des impulsions soudaines ? M.
 Duſault dit avoir vu un jeune homme
 de qualité , plein d'honneur & de bra-
 voure , dont la tête fut tellement boule-
 versée par un coup fatal & ruineux , qu'il
 se leva brusquement , regarda d'un air
 furieux & égaré son camarade qui venoit
 de le gagner : « Que m'importe ? lui dit-
 » il ; je ne dois rien ». Puis tout-à-coup
 fondant sur lui , le ferrant entre ses bras ,
 & l'arrosant de ses larmes : « Ah ! mon
 » ami , tu me connois , ne crains rien ; si
 » j'avois joué mon sang contre toi , tu
 » fais bien que je le verserois tout à
 » l'heure à tes pieds ».

Mais le moment peut-être le plus ter-
 rible & le plus difficile à peindre est ce-
 lui où le joueur triomphant se lève & se
 retire. « Ce départ est un coup de foudre
 » pour celui qu'il abandonne. Après un

» combat singulier, la haine expire en-
 » tre les deux rivaux, & le vainqueur
 » attendri tend la main au vaincu. Après
 » cet odieux conflit, l'imprudent qui s'est
 » compromis, sans égards à ses moyens,
 » a beau chercher sur le front de son
 » Adversaire le moindre sentiment de
 » compassion ou de générosité, il n'y lit
 » que ces mots : Point de grâce, point
 » de délai; il faut payer. — Quand? —
 » Demain. — Hé! le puis-je? — L'hor-
 » rible situation! C'est là que commence
 » un nouveau genre de supplice. Tant
 » qu'il est en action, le joueur espère un
 » heureux retour; il joue du moins, il
 » lutte & s'étourdit : mais rendu à lui-
 » même, les furies le saisissent, l'hon-
 » neur réclame sa parole, il ne lui laisse
 » que le terme rigoureux prescrit par
 » l'usage, plus impérieux que les loix &
 » la raison. Dès-lors, éperdu, confus,
 » il ne sait à qui recourir : ses amis les
 » plus intimes lui deviennent suspects;
 » il se croit seul dans l'Univers : que dis-
 » je? Il y voit son créancier ».

Ceux qui sont dominés par la passion
 du jeu n'accuseront pas M. D. d'avoir
 chargé ce tableau. « Ah! si mon oreiller,
 » s'écrioit un joueur de profession, pou-

132 MERCURE DE FRANCE.

« voit révéler ce que j'ai souffert pendant
 « les nuits » ! Les joueurs comme le remar-
 que l'Auteur , ne s'abstiennent guère du
 jeu qu'autant qu'ils sont dénués d'argent
 & de ressources. Cette inaction forcée
 est pour eux un supplice dont les tour-
 mens , comme il arrive dans certaines
 maladies aiguës , sont redoublés pendant
 les nuits. Une Demoiselle avancée en
 âge (l'exemple n'est pas fameux) qui ne
 vivoit que de pain & de laitage , pour
 épargner un très-mince revenu qu'elle
 perdoit assiduellement , ne faisoit pas de
 difficulté d'avouer qu'elle avoit plus d'une
 fois usé , déchiré les draps de son lit avec
 les ongles de ses pieds , & percé son ma-
 telas.

Considérons avec M. D. quelles sont
 les occupations des joueurs , & quelle
 est leur existence. Cherchons une heure
 de calme & de sérénité dans le cours de
 leur vie ; cherchons-y la moindre ten-
 dance au bien public : nous n'y trouve-
 rons que du vertige , & trop souvent
 l'oubli des devoirs les plus sacrés. Brû-
 lant de courir de nouveaux hazards ,
 dont ils ne savent pas se défier , ils re-
 gardent comme perdu tout le temps qui
 s'écoule jusqu'à ce qu'ils recommencent.

Qui le croiroit , sans l'avoir éprouvé , c'est à regret qu'ils voient laire le soleil ; s'ils le pouvoient , ils hâteroiént sa course. Aussi faut-il les voir entre eux , & lorsqu'ils sont libres de toutes bienséances. Quand *la partie est belle* , quand une fois le desir du gain & le regret de la perte sont bien exaltés , les heures & les journées s'écoulent sans qu'ils s'en aperçoivent. On a vu , le croira-t-on , des joueurs rester trois , quatre & quelquefois cinq jours de suite assis à la même table de jeu ; on les a vus dans ce long supplice , dont quelques-uns sont morts , ne prendre que furtivement , de la main des valets , de quoi se substantier , & ne vaquer qu'en murmurant aux besoins naturels. N'est-il pas permis de s'écrier avec Juvénal , *simplexne furor ?* N'est-ce là que de la fureur ?

Ces traits & d'autres rapportés dans cette même Lettre , sont bien capables d'effrayer tout joueur de profession. Si cependant les catastrophes enfantées par le jeu & déposées dans la plupart des Greffes criminels , ne peuvent éteindre dans un joueur le desir de courir de nouveaux hasards , pour avoir de nouvelles sommes à dissiper ; qu'il calcule du moins

avec un peu de sang froid ; & il verra que son argent se trouve nécessairement absorbé par les *cartes* & par d'autres frais de convention. En effet , tous ces repaires , tous ces cloaques , renommés par un faste imposteur , & qu'il préfère aux honnêtes maisons , ne subsistent & ne payent des tributs secrets qu'à l'aide des largesses usitées , que font alternativement les joueurs , quand la fortune leur rit ; de sorte qu'à la longue , c'est le *tapis* & la prodigalité qui dévorent tout. Mais ils ne sont occupés que du moment présent ; l'avenir n'existe point pour les joueurs.

Comme c'est principalement en faveur des jeunes gens que M. D. a fait imprimer sa Lettre & ses réflexions sur la fureur du jeu ; il a cru devoir avertir les parens qui envoient leurs enfans dans les villes capitales , & sur-tout à Paris , de prendre toutes sortes de précautions contre les intrigans qui ont le département de la jeunesse. Voici la marche ordinaire de ces hommes dangereux : quand ils n'ont point de titres , ils s'en fabriquent ; & peu de gens les leur contestent , parce qu'on trouve ces Messieurs utiles aux plaisirs de la société , dont ils sont

les frais aux dépens des dupes qu'ils mettent dans le monde. Le revenu de ces Chevaliers d'industrie est ordinairement fondé sur l'inexpérience de ceux qui les regardent comme des modèles & des oracles. D'abord ils se les attachent par des appas de toute espèce. Après les avoir promenés d'erreurs en erreurs, après leur avoir suggéré une foule de besoins & de vices, qu'ils ne sont plus en état de satisfaire, ils leur enseignent, s'ils sont majeurs, la ressource *infaillible* du jeu ; c'est-là, dès l'origine, le terme fatal où ils vouloient les mener. Alors le protecteur livre ses petits amis à des exécuteurs subalternes, qui les ruinent au profit commun des confédérés.

M. Dufault a joint à cette Lettre & à ces réflexions sur le jeu, deux scènes d'une Comédie qui y avoit rapport, & dont l'objet étoit de faire voir le danger des liaisons.

Les Lecteurs d'un caractère doux & paisible, à qui la manie turbulente que M. D. a tâché de peindre est étrangère, liront sans doute avec plus d'intérêt la Lettre morale du même Auteur sur la mort d'un honnête homme, d'un homme qui fut autant qu'il étoit en lui le conso-

136 MERCURE DE FRANCE.

lateur & le soutien de ses semblables , & n'eut jamais à rougir des excès qu'il avoit blâmés. De tous les vices à la mode , l'adultère étoit sans exception celui qui lui inspiroit le plus d'horreur , & dont il faisoit le mieux sentir les affreuses conséquences. Il avoit le courage de s'en expliquer hautement : car cet homme à grand caractère n'avoit plus d'égards , & ne craignoit plus le ridicule quand il plaidoit la cause des mœurs « N'espérons » pas , disoit-il , qu'elles se rétablissent ja- » mais , tant qu'il sera du bon ton de » railler le lien conjugal ; tant que les » Poètes & les romanciers diront impu- » nément comme Ovide :

Rusticus est nimium , quem lædit adultera conjux ,

Et notos mores non satis urbis habet.

L'honnête homme dont il est parlé dans cette Lettre avoit écrit rapidement des conseils à un jeune homme mécontent de son début dans le monde ; & ces conseils sont ici publiés par M. D. Ce petit écrit , dicté par un cœur honnête & sensible , & épris du beau moral , est le plus bel éloge que M. D. pouvoit faire de son ami. Tout ceci est accompagné de

notes & de citations qui occupent agréablement le Lecteur, & font disparaître la sécheresse ordinaire à ces sortes d'écrits.

Œuvres complètes d'Alexis Piron, proposées par souscription. A Paris, chez Michel Lambert, Imprimeur Libraire, rue de la Harpe, près St Côme.

On n'a pu répondre plutôt à l'empressement du Public au sujet de l'édition des *Œuvres complètes de feu Alexis Piron*. Cette édition, actuellement sous presse, sera composée de sept volumes in-8°. & paroîtra, sans aucun retard, au mois de Novembre prochain.

Elle contiendra toutes les Pièces qu'il a données, soit aux Théâtres François & Italien, soit à l'Opéra-Comique. Celles qui regardent ce Spectacle forain, en assez grand nombre, n'ont point encore été imprimées. L'Auteur les avoit rassemblées avec soin, dans le dessein de les joindre à la collection générale de ses Œuvres. On s'est d'autant plus volontiers conformé à ses intentions, que rien n'est plus gai, plus plaisant & plus spirituel que ces Opéra Comiques, dont l'ingénieux & malin vaudeville est si propre

138 MERCURE DE FRANCE.

à dérider le front le plus grave & le plus sévère. On doit regretter que ce genre de spectacle, qui avoit atteint à sa perfection sous le fertile & riant pinceau du célèbre M. Favart, soit entièrement perdu pour nous.

Les Contes, les Epigrammes & les Chançons de Piron, genres dans lesquels il excelloit, ne feront pas le moindre ornement de cette édition.

Elle sera précieuse encore par une infinité d'autres Pièces fugitives, qui verront le jour pour la première fois. Il est inutile de faire ici l'éloge des différens Ouvrages qui composent cette collection. Il suffit de dire qu'on y reconnoîtra partout le génie de l'illustre Auteur de *la Métromanie*, dont on trouvera la vie à la tête du premier volume, par l'Homme de Lettres, à l'amitié duquel il a confié, en mourant, le soin de sa mémoire.

CONDITIONS.

On souscrita à Paris, chez Michel Lambert, Imprimeur-Libraire, rue de la Harpe, près St Côme.

Cette édition, ornée du Portrait de l'Auteur, contiendra sept volumes in-8°.

A V R I L. 1775. 139

en très-beaux caractères, & sur papier fin d'Angoulême. Elle sera du prix de quarante-deux livres en feuilles pour les Souscripteurs.

On payera en souscrivant . . . 24 l.

En retirant l'exemplaire complet au mois de Novembre de la présente année 18

42 l.

Il y en a vingt cinq exemplaires en très-beau papier d'Hollande, dont le prix sera de 84 liv. On payera 48 liv. en souscrivant, & 36 l. en retirant l'exemplaire complet.

Vers à ma Patrie; 8 pages in-8°. A Paris, chez Lacombe, Libraire, rue Christine.

Ces vers renferment l'expression des sentimens d'un bon Citoyen, qui célèbre le bonheur de sa Patrie.

La France a retenti des accens du bonheur;
J'entends chanter Louis, la Justice & l'Honneur:
Tout paroît respirer une nouvelle vie;
Il est permis enfin de croire à la Patrie.

146 MERCURE DE FRANCE.

D'être bon Citoyen ainsi que bon Sujet ,
Et d'adorer son Roi dans le bien qu'il nous fait.
O France ! ô mon Pays , idole de mon âme !
Un nouveau jour m'éclaire , un nouveau jour
m'enflamme ;

Par l'espérance animé , je ressens dans mon cœur
L'orgueil du nom François & cette noble ardeur
Qui plaît par son audace & tient lieu de génie.
C'est célébrer son Roi que chanter sa Patrie.

A N N O N C E S.

Code Ecclésiastique , ou questions importantes & observations sur l'Edit du mois d'Avril 1695 , concernant *la Jurisdiction Ecclésiastique* ; sur l'Arrêt du Parlement du 26 Février 1768 , concernant les Bulles & autres expéditions de Cour de Rome ; sur l'Edit de Mars 1768 , concernant les Ordres Religieux ; sur l'Edit de Mai 1768 , concernant les portions congrues ; & sur plusieurs articles de l'Ordonnance du mois d'Avril 1768 , concernant les procédures. Par M. J. B. Coudart de Clozol , Avocat au Parlement. 2 vol. in-8°. prix 8 l. br. & 10 l. rel. A Paris , chez Grangé , Libraire Imprimeur , au

Cabinet Littéraire, pont Notre-Dame,
près la Pompe.

La vie du Pape Clément XIV (Ganganelli); in 12. br. 3 l. A Paris, chez la veuve Desaint, Libraire, rue du Foin Saint Jacques.

Architecture pratique, qui comprend la construction générale & particulière des bâtimens, le détail, les toisé & devis de chaque partie, savoir maçonnerie, charpenterie, couverture, menuiserie, ferrurerie, vitrerie, plomberie, peinture d'impression, dorure, sculpture, marbrerie, miroiterie, poëlerie, &c. avec une explication & une conférence des trente-six articles de la coutume de Paris sur les titres des Sentences & rapports qui concernent les bâtimens & l'Ordonnance de 1673. Par M. Bullet, Architecte du Roi, & de l'Académie Royale d'Architecture; revue, corrigée avec soin, considérablement augmentée, sur-tout des détails essentiels à l'usage actuel du toisé des bâtimens, aux us & coutumes de Paris & aux réglemens des mémoires, & à laquelle on a joint un tarif & des comptes faits de toutes sortes d'ouvra-

142 MERCURE DE FRANCE.

ges en bâtiment, & un autre tarif pour connoître le poids du pied de fer suivant les différentes grosseurs. Par M*** Architecte, ancien Inspecteur-Toiseur de bâtimens; Ouvrage très-utile aux Architectes & Entrepreneurs, à tous Propriétaires de maisons & à ceux qui veulent bâtir. Nouvelle édition revue & augmentée; in-8°. avec fig. A Paris, chez Delalain, rue de la Comédie Française.

La Consolation du Chrétien, ou motifs de confiance en Dieu dans les diverses circonstances de la vie; par M. l'Abbé Roisard; 2 vol. in-12. rel. 5 l. A Paris, chez Humblot, Libr. rue St Jacques, entre la rue du Plâtre & celle des Noyers, près St Yves, 1775.

Le Dentiste observateur, ou recueil abrégé d'observations tant sur les maladies qui attaquent les gencives & les dents, que sur les moyens de les guérir; dans lequel on trouve un précis de la structure, de la formation & de la connexion des dents, avec une réfutation de l'efficacité prétendue des essences & élixirs; & de la description d'un nouveau pélican, imaginé pour l'ex-

traction des dents doubles. Par Honoré Gaillard Courtois, Expert Dentiste à Paris; vol. in-12. avec fig. prix 2 l. 8 s. br. de l'Imprimerie de Michel Lambert; se trouve chez Lacombe, Libr. rue Christine, près la rue Dauphine.

*Détail des succès de l'établissement que la ville de Paris a fait en faveur des personnes noyées & qui a été adopté dans diverses Provinces de France; troisième partie, 1774. On y a joint plusieurs exemples des moyens éprouvés pour rappeler à la vie les personnes que des vapeurs mofétiques & d'autres accidens de différente nature, ont frappées d'une mort apparente, & le procès-verbal de la mort des sieur & dame le Maire, suffoqués par la vapeur du charbon allumé. Par M. Pia. *Ampliat etatem suam vir bonus, quando longævitati consortium prodest.* A Paris, rue St Jacques, près St Yves, au Coq & Livre d'or, chez Lottin l'aîné, Imprimeur de la Ville; & Eugène Onfroy, Libraire.*

Lettre apologétique sur les corvées, analysée & réfutée, par M. l'Abbé Bau-

144 MERCURE DE FRANCE.

deau ; in-12. de 75 pages. Prix 12 sols.
A Paris, chez Lacombe , Libr. rue
Christine.

*Lettres & Mémoires à un Magistrat du Par-
lement de Paris, sur l'Arrêt du 13 Sep-
tembre 1774, concernant la liberté du
commerce des grains; in-12. de 146
pages, prix 24 s. à la même adresse.*

*DISCOURS: Quelles sont les causes gé-
nérales des progrès de l'industrie & du
commerce, & quelle a été leur influence
sur l'esprit & les mœurs des Nations,
prononcé à l'Hôtel-de-Ville de Lyon
le 21 Décembre 1774, par M. Ber-
gasse, Avocat. A Lyon, de l'Impri-
merie d'Aimé de la Roche; & à Paris,
chez Humblot, Libraire, rue Saint
Jacques.*

*Etablissement d'Hôpitaux pour les En-
fans-Trouvés, en Bretagne; in-4°. de
28 pages. Ce Mémoire est vendu au
profit des Hôpitaux. A Paris, chez les
Libraires du quai de Gêvres*

*Choix de tableaux tirés de diverses gale-
ries Angloises, par M. Berquin; in-8°. de*

de 300 pages. A Paris, chez la veuve Duchesne & le Jay, Libraires, rue St Jacques; Saillant & Nyon, rue Saint Jean de Beauvais; Delalain & Monory, rue de la Comédie Française; & Ruault, rue de la Harpe.

Pygmalion, scène lyrique de M. J. J. Rousseau, mise en vers par M. Berquin; & *Idylle* par M. Berquin, in-8°. orné de figures & lettres gravées. Prix 2 liv. 8 s. chez Costard, rue St Jean-de Beauvais.

Itinéraire des routes les plus fréquentées, ou Journal d'un voyage aux Villes principales de l'Europe, où l'on a marqué en heures & minutes le temps employé à aller d'une poste à l'autre, les distances en milles Anglois, mesurées par un *odomètre* appliqué à la voiture; le produit des contrées, la population des Villes, les choses remarquables à voir dans les Villes & sur les routes, les auberges, &c. &c. On y a joint le rapport des monnoies & celui des mesures itinéraires & linéales, ainsi que le prix des chevaux de poste des différens pays; par M. I. Vol. G

146 MERCURE DE FRANCE.

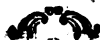
Dutens; vol. in-8°. prix br. 1 l. 16 s.

A Paris, chez Pissot, Libr. quai des Augustins.

Recueil d'observations sur les différentes méthodes proposées pour guérir la maladie épidémique qui attaque les bêtes à cornes; sur les moyens de la reconnoître par-tout où elle pourra se manifester, & sur la manière de désinfecter les étables; par M. Félix Vicq d'Azyr, Médecin envoyé par les ordres du Roi dans les Provinces où règne la contagion; in-4°. A Paris de l'Imprimerie Royale.

Instructions sur la manière de désinfecter les Villages; par M. Vicq d'Azyr; in-4°. A Paris, de l'Imprim. Royale.

C'est d'après ces Instructions que l'on procède à l'exécution de l'Arrêt du Conseil d'Etat du 30 Janvier dernier, qui ordonne de tuer les bêtes malades.



ACADÉMIES.

I.

D I J O N.

Séance publique de l'Académie des Sciences, Arts & Belles-Lettres de Dijon, tenue le 14 Août 1774.

M. MARET, Secrétaire perpétuel, a ouvert la séance par un Eloge précis de Louis XV.

L'Académie doit à cet auguste Monarque la liberté de s'assembler; il lui a permis de consacrer aux Muses l'Hôtel qu'elle occupe, & d'accepter la donation du Jardin des plantes qui lui a été faite par M. Legouz.

Ces bienfaits, en excitant sa reconnaissance, autorisoient à donner de la publicité aux expressions de sa sensibilité.

M. Maret s'est borné à montrer dans Louis XV le Protecteur éclairé des Lettres, des Sciences & des Arts; il a rap-

G ij

148 MERCURE DE FRANCE.

pelé que si la protection accordée par Louis XIII & par Louis XIV aux Gens de Lettres, aux Savans & aux Artistes, a hâté les progrès des connoissances & fait prendre à la France une face bien différente de celle qu'elle avoit avant les règnes de ces Monarques; il falloit, pour rendre la révolution complète, que le flambeau des sciences, allumé dans la Capitale du Royaume, pût porter sa lumière jusqu'aux extrémités des Provinces les plus reculées; que les Lettres, en adoucissant les mœurs de tous les François, fissent sentir universellement le prix d'une société paisible; & que les Sciences & les Arts, vivifiant toutes les parties de la France, multipliant les occasions de travail & les commodités de la vie, attachassent les Sujets à leur Roi par les liens de l'amour & de la reconnaissance.

Une énumération rapide des établissemens faits ou autorisés par Louis XV en faveur des Lettres, des Sciences & des Arts, & un tableau des avantages qu'ont procurés ces établissemens, servent à M. Maret pour prouver que Louis XV s'est acquis des droits puissans à la reconnaissance de ses Sujets, & qu'il a assuré à la

France un bonheur dont les vertus éclatantes de son Successeur garantissent la durée.

Après avoir payé ce tribut à la mémoire de ce Monarque, M. Maret a lu l'éloge de M. Legouz de Gerland, ancien Grand-Bailli du Dijonois & Académicien Honoraire, mort le 17 Mars dernier.

Un précis des Ouvrages donnés au Public par M. Legouz ou qui se sont trouvés dans ses portes-feuilles, fait d'abord voir qu'avec le desir de tout apprendre, cet Académicien avoit les talens nécessaires pour réussir dans tous les genres : mais que l'histoire naturelle, celle du cœur de l'homme & celle de l'antiquité avoient été les principaux objets de ses études.

Le portrait de la belle âme de cet Académicien montre ensuite à quels titres il s'étoit concilié tous les cœurs ; & l'exposition des bienfaits dont il a comblé l'Académie, des projets qu'il avoit formés pour l'avantage de sa Patrie, met dans le plus beau jour le patriotisme dont il étoit animé, & prouve qu'aux qualités qui rendent les particuliers aimables, il réunissoit celles qui font les excellens Citoyens.

150 MERCURE DE FRANCE.

Cette lecture a été suivie de celle des
frances faites par M. Baillot, Suppléant
au Collège, sur la mort de M. Legouz.
Les regrets que cette mort a fait naître
dans les cœurs de tous les Citoyens, &
les motifs de ses regrets, y sont rendus
avec une énergie & une harmonie qui
font également honneur à l'esprit & au
cœur du jeune Poète. Comme l'Acadé-
mie a arrêté qu'elles seroient imprimées
à la suite de l'éloge de l'Académicien
qui en est l'objet *, on n'en citera qu'une
qui caractérise M. Legouz d'une manière
bien heureuse.

Ainsi, d'un feu sacré, brûlant pour sa Patrie,
Sans cesse autour de lui Legouz porte la vue;

Des Arts il est l'appui :

A leurs s'avans travaux se consacrant lui-même,
Son cœur puise sa joie & son bonheur suprême
Dans le bonheur d'autrui.

M. de Morveau a lu la première sec-
tion d'un Mémoire sur la manière d'es-

* Ces deux Ouvrages ont été imprimés à Dijon
chez Causse, & se vendent à Paris chez le Jay,
Libraire, rue Saint Jacques; on a placé le por-
trait de M. Legouz à la tête de son Eloge.

ſayer les mines de fer, & ſur les avantages que l'on peut retirer de ces eſſais pour perfectionner l'hiſtoire naturelle de ce minéral, aſſurer la théorie de ſa réduction, & ſur-tout pour diriger les opérations journalières des travaux en grand, avec une obſervation ſur la cryſtalliſation régulière du fer fondu.

Le deſir de faire connoître une manière facile & peu diſpendieufe d'eſſayer les mines de fer, ſecret que M. Bouchu avoit promis de communiquer à l'Académie, que ſa famille, contre le vœu de ce Savant, a cru devoir ſe réſerver, & que M. de Morveau a découvert, a engagé cet Académicien à compoſer cet Ouvrage.

Il ſ'eſt principalement propoſé d'y indiquer la méthode qu'il a ſuivie, de manière que ceux qui ſont le moins verſés dans la métallurgie puiſſent eſſayer très-prompement & à peu de frais toutes ſortes de mines de fer, comparer celles qui ſont à leur portée, en faire un choix avantageux, diriger en conſéquence leurs travaux, & en retirer enfin tout le fruit qu'ils peuvent ſ'en procurer, en les mettant à même de juger d'avance, & avec certitude, de la qualité de leurs mines, ce qu'ils n'apprennent ordinairement que

152 MERCURE DE FRANCE.

très-imparfaitement & par des tâtonnemens dispendieux.

M. Mailli, Professeur au Collège, a lu des fragmens d'une introduction à l'esprit des Croisades.

Jugement des Pièces envoyées au concours pour le prix de 1774.

L'Académie avoit proposé pour le prix de 1771 de *déterminer l'action des acides sur les huiles, le mécanisme de leur combinaison & la nature des différens composés savoneux qui en résultent.*

Elle n'eut pas la satisfaction de trouver parmi les Mémoires qui lui furent envoyés, un Ouvrage digne de la couronne qu'elle avoit promise, & crut engager les Auteurs à faire des efforts plus heureux, en différant jusqu'à cette année la distribution du même prix, & annonçant que ce prix seroit double.

Les espérances de l'Académie ont été trompées, & loin d'avoir à s'applaudir du parti qu'elle avoit pris, cette Compagnie n'a reçu qu'une seule pièce, encore fort au-dessous de celle dont elle avoit cru devoir faire l'éloge en 1771. Celle-ci ne contient que des expériences trop

peu nombreuses & trop peu variées pour donner des résultats satisfaisans ; on n'y trouve ni explication du mécanisme de la combinaison des acides avec les huiles, ni tentatives faites pour produire des composés savoneux nouveaux , ni énumération des substances végétales qui sont dans l'état savoneux , ni exposition des usages auxquels on peut les employer dans les Arts ; en un mot , rien de ce qu'attendoit l'Académie , & sur quoi elle s'étoit expliquée de la manière la plus précise & la plus claire.

L'imperfection de cet Ouvrage l'a forcée à réserver encore le prix qu'elle espéroit adjuger , & peu s'en est fallu que le mauvais succès de ce second concours ne l'ait engagée à renoncer à l'espérance de recevoir quelque jour une réponse satisfaisante à la question qu'elle avoit faite aux Physiciens Chimistes ; mais l'importance du sujet l'a déterminée à le proposer une troisième fois pour l'année 1777. Le prix sera triple & composé de trois médailles , chacune de 300 liv. Elle se réserve la faculté de partager ce prix , si plusieurs des Mémoires qui lui seront envoyés méritent cette distinction ; & elle annonce dès-à-présent que si ce troi-

G v

154. MERCURE DE FRANCE.

sième concours ne remplit pas ses vues, elle abandonnera ce sujet, & emploiera la valeur de ce prix à diriger l'émulation des Physiciens sur quelques autres objets, dans le choix desquels cette Compagnie se décidera, pour ce qui pourra le plus contribuer à l'utilité publique, suivant le vœu de M. le Marquis du Terrail, fondateur du prix.

II.

L I M O G E S.

La Société Royale d'Agriculture de Limoges ayant promis, suivant le programme qu'elle fit répandre l'année dernière, une médaille d'or de 300 liv. au meilleur Mémoire sur *la comparaison de l'emploi du bœuf ou du cheval dans la culture des terres*;

A, dans son assemblée du 18 Février dernier, décerné le prix au Mémoire n°. 3, ayant pour devise : *Exercete, viri, tan-ros; serite hordea campis*, dont l'Auteur est M. Silvain, natif de la Ville de St Yrier, Diocèse & Election de Limoges.

Elle a accordé un accessit à deux autres Mémoires, l'un n°. 5, ayant pour

A V R I L. 1775. 155

devise : *Argumentum experientia probatum*, dont l'Auteur est M. de Braumanson , ancien Officier , à St Remi en Provence.

L'autre , n^o. 9 , ayant pour devise : *Depresso incipiat jam tum mihi taurus aratro*, dont l'Auteur est M. de Ville-dieu de Torcy , Seigneur de Torcy , demeurant à Dijon.

S P E C T A C L E S.

CONCERT SPIRITUEL.

LE Samedi 25 Mars on a donné au Château des Tuileries un très-beau Concert , composé d'une symphonie à grand orchestre de Toeschy. Madame Larrivé a chanté avec goût un motet à voix seule. MM. Stamitz & Guénin , excellens violons , ont exécuté , avec applaudissement , une symphonie concertante de M. Cambiny. Ensuite on a fait entendre le *Dixit Dominus*, superbe motet à grand chœur de Duranti. MM. Kllyn , Reyffer, Païsa , Tiersmith , Richard & Petit , ont exécuté avec beaucoup de précision

Gvj

& d'intelligence, avec des instrumens à vent, plusieurs morceaux d'harmonie. On a été charmé d'un air italien chanté avec expression par Mlle Duchâteau. M. de la Mothe, premier violon de l'Empereur, virtuose très-jeune & très-distingué, a parfaitement exécuté un concerto de violon de sa composition. Ce Concert a fini par *Samson*, Oratoire à grand chœur, qui fait honneur à M. de Mereaux.

O P É R A.

L'ACADÉMIE royale de Musique continue avec succès les représentations d'*Iphigénie en Aulide*. Mlle Rosalie joue & chante avec autant d'énergie que de sensibilité le rôle d'*Iphigénie*, & y est fort applaudie. On doit beaucoup d'éloges au zèle de cette jeune Actrice, qui a un très-bel organe, beaucoup d'intelligence, d'âme & de sentiment, & qui se rend d'autant plus utile à ce Théâtre, qu'elle aime son talent & qu'elle tend à le perfectionner, en suivant les avis des Maîtres de l'art.

La Reine, Madame, & les Princes

frères du Roi, ont honoré ce spectacle de leur présence. Il seroit difficile de peindre l'hommage éclatant & les acclamations de l'assemblée à leur présence.

L'Archiduc Maximilien, pendant son séjour à Paris, & Monseigneur le Comte d'Artois, le jour de son entrée dans cette Capitale, ont assisté à ce spectacle, où ils ont été reçus avec les plus vives démonstrations de joie.

Tous les Jeudis sont remplis par les *Fragmens*, composés de l'Acte Turc, d'Hilas & Eglé, ballet héroïque, & de l'Acte de la Provençale.

Le Mercredi 22 Mars on a donné une représentation d'*Orphée* & *Euridice* au profit des Acteurs. Le Public s'est porté en foule à cette représentation & aux suivantes, & a prodigué les plus grands applaudissemens à la musique & à sa parfaite exécution.

D É B U T.

Mlle Asselin, nièce, très-jeune Danseuse, de la plus grande espérance, a débuté & a été très-applaudie dans le genre noble & dans celui des Pâtres avec M. Vestris fils. Elle est élève de Mlle Allard, & semble être son émule. On ne

peut réunir plus de talent avec plus de jeunesse que ces deux charmans Danseurs, qui paroissent avoir atteint la perfection de leur art dans l'âge où l'on commençoit à peine autrefois à en apprendre les élémens.

On dispose les répétitions de *Céphale & Procris*, Tragédie lyrique en trois actes, dont les paroles sont de M. Marmontel, & la musique de M. Grétri; Opéra qui doit être joué à l'ouverture du Théâtre après Pâques.

*Sur la réception de LA REINE à l'Opéra
d'Iphigénie.*

J'AI vu d'une auguste Princesse
L'embaras, le trouble enchanteur ;
J'ai senti l'aimable ivresse,
L'enthousiasme de son cœur.
J'ai vu de précieuses larmes
Couler de ses yeux attendris ;
Eh ! comment résister aux charmes
Des vœux touchans de tout Paris ?
Partageant son heureux délire :

A mon tour essuyant mes pleurs ,
 Tout bas je me suis mis à dire :
 Voilà , voilà de vrais honneurs ;
 La pompe des Rois nous étonne ,
 Et sur-tout lorsque la beauté
 Réunit l'éclat qu'elle donne
 A l'éclat de la Majesté.
 Mais ces transports de l'âlegresse ,
 L'accord charmant de mille mains ,
 Ces voix qu'élève la tendresse ,
 Sont-ce là des suffrages vains ?
 O Rois ! voilà votre richesse ,
 C'est le faste des Souverains.

Respectables Epoux , que le François adore ,
 Goûtez , goûtez long-temps un si parfait bon-
 heur.

Oui , quel que soit pour vous l'excès de la gran-
 deur ,
 Un hommage aussi pur est bien plus doux encore *.

* Cette pièce est de M. Thierry fils , Colonel
 de Dragons , premier Valet-de-Chambre du Roi.
 La Reine l'a reçue avec beaucoup de bonté , & a
 voulu qu'elle fût envoyée à la Cour de Vicence.

COMÉDIE FRANÇOISE.

LE *Barbier de Séville*, dont nous n'avons pu donner qu'une esquisse légère en attendant l'impression, attire toujours, par sa gaîté, beaucoup de monde à la Comédie Française. Les ris des spectateurs sont les meilleurs applaudissemens qui puissent être donnés à cette Comédie, dont le principal but est rempli, puisqu'elle amuse. Il faut aussi y distinguer des situations d'un excellent comique, telle que la scène de la Pupille surprise par son Tuteur jaloux, & trouvant le moyen de lui donner le change & de laisser prendre, pendant un feint évanouissement, une autre lettre que celle qu'il vouloit voir.

On a joué le Mercredi 15 Mars *Tancrède*, Tragédie de M. de Voltaire; ce beau spectacle, parfaitement rendu par MM. Lekain, Brisard, & par Madame Vestris, a été honoré de la présence de Monseigneur le Comte d'Artois, qui a reçu avec sensibilité les témoignages redoublés du respect & de la joie de l'assemblée la plus brillante & la plus nombreuse.

•

D É B U T S.

M. Beaugrand fils, après avoir joué dans différentes Villes de Province, a débuté le Jeudi 16 Mars sur le Théâtre de la Capitale, dans le rôle du Chevalier de la Comédie du *Distrait*, & dans celui de *Lindor d'Heureusement*. Ce jeune Acteur, avec l'habitude du Théâtre & de l'intelligence, n'a point cru devoir continuer son début.

Mlle Pitrot, très-jeune Actrice, de la figure la plus agréable & la plus intéressante, a débuté le 19 Mars dans le rôle de *Junie* de la Tragédie de *Britannicus*, & a joué le lendemain la *Pupille* dans la Pièce de ce nom. Une très-grande timidité ne lui a guères permis de développer son organe, & de se livrer à sa sensibilité; mais il faut encourager un talent si utile & d'ailleurs si bien accompagné par les grâces.

COMÉDIE ITALIENNE.

LES Comédiens Italiens ordinaires du Roi ont donné le Lundi 20 Mars, la

première représentation des *Femmes vengées*, Opéra-Comique en un acte, en vers, par M. Sedaine, la musique de M. Philidor.

A C T E U R S.

M. Riff, Peintre.	M. Clairval.
Mde Riff.	Mde Moulinghen.
Le <i>Président</i> .	M. Laruelle.
La <i>Présidente</i> .	Mlle Colombe.
M. Lek.	M. Nainville.
Mde Lek.	Mde Gault.

Ce Drame offre une singularité théâtrale, c'est la représentation de trois scènes à la fois dans trois lieux différens, en observant l'unité d'action. Mde Riff se dispose à venger deux femmes ses amies de la perfidie de leurs maris, qui lui font l'amour. Elle avertit Mde Lek & la Présidente, qui croient leurs maris absens. Elle leur confie le projet qu'elle a concerté avec son mari, auquel ces femmes souscrivent de bon cœur pour punir leurs infidèles. Ce projet est de recevoir les deux Amans, de paroître céder à leur amour; alors M. Riff surviendra; les deux époux, effrayés de ce contre-temps, se cacheront dans un cabi-

net; arriveront ensuite les femmes trompées, & chacune d'elles paroîtra tour-à-tour demeurer seule en tête-à-tête avec M. Riff, & feindra une infidélité, dont chacun des maris sera aussi tour-à-tour le témoin, sans oser se plaindre. Ce projet s'exécute comme il a été convenu. Mde Riff reçoit les deux Galans qui viennent l'un avec un pâté & des biscuits, l'autre avec des bouteilles de vin de Champagne. Ils croient le Peintre absent pour long-temps, & ils aident à mettre le couvert : mais à peine se disposent-ils à souper avec leur voisine qu'ils entendent sonner; c'est M. Riff que sa femme leur annonce. La frayeur les gagne; ils se cachent dans un cabinet où le Spectateur voit leur embarras. M. Riff se félicite en riant d'être de retour plutôt qu'il ne le comptoit. Il demande pour qui ce souper apprêté; Mde Riff répond, comme en hésitant, qu'elle attend Mde Lek & Mde la Présidente. Le mari dit à sa femme de les aller chercher; & seul alors, il s'applaudit du plaisir qu'il aura de souper avec ce qu'il adore. Ce mot commence à intriguer les Epoux cachés dans le cabinet. M. Riff, dans la joie qui le transporte, veut tirer son pistolet contre le

164 **MERCURE DE FRANCE.**

cabinet, & le percer de deux balles. Les deux amis effrayés font le plongeon ; le Peintre chante, en riant, ses amours. Les femmes arrivent & mangent avec le Peintre & sa femme le repas apprêté par leurs maris ; mais le vin manque. Mde Riff engage Mde la Présidente à la suivre à la cave. Elles se rendent dans le cabinet opposé, où elles sont vues du Spectateur. Le Peintre joue la scène d'Amoureux avec Mde Lek, & paroît s'absenter avec elle, en se retirant dans le cabinet. Le mari, qui entend tout, enrage & veut faire du bruit ; mais le Président le retient, & l'exhorte à la patience. La même scène ne tarde pas à se répéter avec la Présidente, qui, elle-même, semble prévenir le Peintre & lui faire, avec un ton comiquement tragique, la déclaration de son amour. Les prétendus Amans sortis & retirés aussi dans le cabinet où ils sont visibles au Spectateur ; le Président s'emporte & est raillé par M. Lek qui prend sa revanche. Mde Riff revient. Les deux maris lui content tout ce qui s'est passé, croyant qu'elle l'ignore ; ils lui demandent vengeance & sont à ses genoux. Leurs femmes & le Peintre les surprennent en riant. Les maris ne tar-

dent pas à reconnoître qu'ils ont été dupes de Mde Riss, & persillés par leurs femmes : ils demandent pardon de leur écart, & ils s'en vont corrigés & contents. Cet Opéra Comique a paru fort gai, & chaque scène offre une situation plaisante & bien intriguée. C'est un bon Opéra-Comique, qui eût beaucoup réussi & qui eût été fort suivi avant que le Public eût donné un goût de préférence aux intermèdes d'un genre noble & intéressant. La musique de M. Philidor, ajoutée à la réputation de ce savant Compositeur. Il y a des chants fort agréables. On peut citer, pour les paroles & pour la musique, les airs suivans.

M. R I S S.

Quand Pâris sur le mont Ida
Jugea trois Beautés immortelles ;
Que de voluptés il goûta,
A l'aspect enchanteur des charmes des trois Belles !
Je suis plus fortuné que n'étoit ce Berger :
Car il ne fit que les juger ,
Et je suis aimé d'elles.

R O M A N C E.

Tous les pas d'un discret Amant

Ne doivent laisser nulles traces ;
 Le secret est au sentiment
 Ce que la pudeur est aux Grâces ;
 Vénus fuit l'immortel séjour
 Pour un Berger qui fait se taire :
 Car on n'estime l'amour
 Qu'accompagné du mystère.

Cet Opéra-Comique est généralement bien joué. M. Clairval y fait briller de nouveau le talent qu'il a d'embellir son rôle , & de le rendre avec la plus grande vérité. Mlle Colombe chante & joue à merveille ; elle est beaucoup applaudie dans sa brillante ariette *de la Coquette volage*. Le jeu comique de M. Laruelle & de M. Nainville , & la vivacité charmante de Mde Moulinghen , font aussi le plus grand plaisir.

Le Jeudi 23 Mars Monseigneur le Comte d'Artois est venu à la Comédie Italienne, où il a été reçu avec acclamation par le Public, honoré & charmé de sa présence. On a représenté l'*Amoureux de quinze ans* & le *Turban enchanté*.



A R T S.

G R A V U R E S.

I.

Portrait en grand médaillon de Marie-Antoinette, Archiduchesse d'Autriche, Reine de France.

Quæ te tam lata tulerunt

... Sacula ! qui tanti talem genuere parentes !

CE Portrait est gravé d'après le tableau de Fredou, par Cathelin, Graveur du Roi. Il est d'un burin délicat & précieux; il a le mérite de présenter à notre hommage la parfaite ressemblance de la Beauté & des Grâces qui régnerent sur tous les cœurs François.

Ce Portrait se trouve à Versailles chez Blaizot, au Cabinet Littéraire, rue Satory; & à Paris chez Calenge, rue de la Harpe, près celle du Foin, maison de M. Fortin, Ingénieur pour les Globes.

I I.

Portrait de Georges-Louis le Clerc , Comte de Buffon , d'après le tableau de M. Drouais , gravé par M. Savart , rue & près le petit St Antoine , au coin de la rue Percée.

Ce Portrait est accompagné des attribut des travaux & de la gloire de ce grand homme ; il est très-ressemblant & gravé avec soin. Il fait suite de la collection précieuse des Ecrivains célèbres , qui ont été gravés par MM. Fiquet & Savart.

I I I.

Portrait de M. d'Alembert , dessiné par Pujos , & très bien gravé par Maleuvre. Ce Portrait , qui ne se vend point , & que M. de Beaufléury a fait graver à l'insçu de M. d'Alembert , est dédié à M. de Voltaire. On lit au bas ces quatre vers de M. Marmontel.

Ce Sage à l'amitié rend un culte assidu ,
 Se dérobe à la gloire & se cache à l'envie :
 Modeste comme le génie
 Et sage comme la vertu.

M.

A V R I L. 1775. 169

M. Coffon , Professeur au Collège Mazarin , en a fait cette traduction latine :

*Cultor amicitiae , simul & contemptor honorum ,
Quæriat hic tenebras , invidiamque fugit ;
Quem somes ingenii secura modestia velat
Virtutisque soror candida simplicitas.*

I V.

La Conversation des Fermières ; jolie estampe colorée , imitant le dessin , gravée par Briceau. Prix 6 l. chez l'Auteur , rue St Honoré , près l'Oratoire.

V.

Le sieur Halbou , Graveur en taille-douce , vient de mettre au jour trois planches , dont l'une a pour titre *le Temps perdu* , d'après un dessin de M. Will , Peintre du Roi. Le sujet est un homme , qui , engagé par les caresses d'une femme , s'amuse à enfiler des perles. L'autre a pour titre *l'aventure fréquente* , d'après un dessin de Scheneau , Peintre de S. A. S. l'Electeur de Saxe. Le sujet est une jeune Cardeuse de matelas surprise par un Eco-lier , qui lui casse son sabot. Ces deux

I. Vol. H

170 MERCURE DE FRANCE.

gravures sont pendans ; elles ont seize pouces de haut sur onze & demi de large.

La troisième de ces planches est. le Portrait de M. *de Troye fils*, Peintre du Roi, Directeur de l'Académie de Rome & Chevalier de l'Ordre de St Michel, mort à Rome en 1752, âgé de 76 ans, gravé au burin d'après le tableau de M. Aved, pour sa réception à l'Académie. Ce Portrait a 9 pouces & demi de haut, sur 7 de large. Ces gravures sont faites avec beaucoup de soin & de talent.

On trouve chez le même Graveur *les Intrigues amoureuses & la Créduité sans réflexion*, qui sont pendans. L'adresse du sieur Halbou est rue du Fouarre, maison de M. Maillard, Procureur au Parlement.

V I.

Epoques de Thémis, avec des cartels différens ; le tout orné de vers François ; présenté à Sa Majesté Louis XVI.

Thémis militante.

On lit ces vers, qui en sont l'explication :

Les vices déchainés à Thémis font la guerre.

A V R I L. 1775. 171

Hélas ! cédera-t-elle à leurs complots cruels ?
S'ils peuvent lui ravir son glaive & ses autels,
Nous verrons le bonheur s'exiler de la terre.

Cartel.

Minerve présente à Diogène S. A. R.
Monsieur. Autour du Portrait de S. A.
R. on lit : *Patriæ columen* ; à droite & à
gauche du cartel on lit ces vers :

Diogène autrefois , sa lanterne à la main ,
Chercha , sans le trouver , un homme dans Athè-
nes ;

Minerve offrant ce Prince à son œil incertain ,
S'il revenoit un jour termineroit ses peines.

Thémis souffrante.

Au bas du dessin on lit ces vers :

Au sein de ces rochers , l'effroi de la nature ,
Thémis est condamnée à l'exil , à l'ennui ;
La Veuve & l'Orphelin , privés de son appui ,
De l'Oppresseur puissant deviendront la pâture.

Cartel.

Henri Quatre , sans doute , est bien cher à nos
vœux ;

H ij

172 MERCURE DE FRANCE.

Mais pourquoi dans ce jour lui rendre la lumière ?
Notre jeune Louis , qu'un même esprit éclaire ,
Le surpasse dans l'art de faire des heureux.

Thémis triomphante.

Au bas du dessin on lit ces vers :

D'où viennent ces transports , & quel chant d'algresse

Un Peuple tout entier élève jusqu'aux cieux !

Le retour de Thémis excite son ivresse ;

Elle abat les méchans & rend le Peuple heureux ;

Cartel.

Epreuve enfin , Thémis , des transports d'algresse.

Hercule vient t'offrir ton zélé Protecteur ;

Ce Prince t'appuyant de sa rare sagesse ,

Par ton heureux retour a fait notre bonheur.

Les exemplaires des gravures ci dessus énoncées se trouvent chez le sieur Bigant, Graveur, quai des Augustins, dans une boutique attenant l'Eglise. Prix 6 l.

V I I.

Estampe représentant une petite fille

AVRIL. 1775. 173

nonchalamment posée, ayant un livre en main & pour titre : *Honi soit qui mal y pense*. Elle est dédiée à S. A. S. Mgr le Duc de Chartres. L'Artiste ayant repris le burin pour perfectionner sa gravure, ne reconnoît pour bonnes épreuves que celles avec la dédicace. Cette estampe est d'un travail fini. Prix 3 l. ; à Paris, chez l'Auteur, rue d'Ecosse, vis-à-vis la petite porte de St Hilaire.

Lettre à M. LACOMBE.

Monfieur, vous êtes François, & c'est à ce titre que je vous prie d'annoncer le projet suivant dans votre Ouvrage. Je me propose de déposer dans un recueil les portraits des Hommes chers à la Nation, par des établissemens utiles, par des découvertes heureuses, & enfin par tout ce qui peut intéresser la France & ajouter à sa gloire.

Les portraits seront gravés en buste de format in 4°. On gravera au bas de chaque plaque les actions qui auront rendu recommandable le Citoyen qui en sera l'objet. L'Ouvrage sera intitulé :

Les Fastes du Patriotisme.

Ce qui est utile est toujours au-dessus de ce qui est grand.

Thomas, Eloge de Sulli.

H iij

On nous a retracé les Hommes illustres, on a presque oublié les Hommes utiles ; c'est à eux que je consacre mes veilles , & à la Nation que je dédie mon Ouvrage. La grandeur n'est pas exclusivement attachée à la naissance , & chaque Citoyen , dans quelque classe que le sort l'ait placé , a droit d'y prétendre , quand la sublimité de ses vertus , l'élévation de son génie & la supériorité de ses talens tournent au profit de la société ; ainsi , depuis le Ministre jusqu'à l'Artisan , en parcourant tous les Ordres de l'Etat , tout homme a droit à nos hommages , quand il augmente le bonheur de ses Concitoyens : c'est une vérité qui n'a pas besoin de preuve.

Nous devons à l'agriculture , au commerce & à l'industrie cette douce aisance qui fait le charme de la vie. Les progrès des connoissances sont moins l'ouvrage du temps que de quelques génies heureux , qui ont su vaincre les difficultés & braver les obstacles : nous jouissons du bienfait sans nous souvenir du bienfaiteur , & ces hommes rares , ces instrumens de notre bonheur resteront , pour la plupart , ensevelis dans l'oubli ? Non... avec le Héros qui défend nos foyers , & le Magistrat qui fait régner la justice & la concorde parmi les Citoyens , le Négociant & le Financier , qui entretiennent l'abondance & la circulation , le Cultivateur , le Fabricant , &c. chacun trouvera une place dans ces *Fastes* , quand la voix publique la lui aura décernée ; & grâce à la philosophie , qui a porté dans toutes les âmes le flambeau de la raison , l'on ne se croira pas confondu pour être placé à côté de l'autre : tout homme utile est l'ami de la Patrie.

Quels prodiges n'enfantera point la noble ému-

lation , que ces exemples vivans exciteront parmi les Citoyens & dans le sein des familles ! quel Enfant pourra voir les Aïeux placés au Temple de Mémoire , sans faire des efforts plus qu'humains pour y arriver ?

On s'est efforcé d'étendre la mémoire des fameux Guerriers , & le Peuple François n'a besoin que d'occasions pour être un Peuple de Héros. Que ne doit-on pas attendre de l'enthousiasme François quand la renommée appuyera son empreinte immortelle sur les actions utiles comme elle l'est sur les actions glorieuses ; & quand chaque Citoyen , distingué par son mérite , pourra jouir hautement de l'estime de soi même par le témoignage public , des actions qui lui auront mérité celle de ses Compatriotes , sans craindre d'être humilié par aucune comparaison ?

Je serai trop heureux si mes foibles talens peuvent donner aux actions utiles toute la publicité qu'elles méritent ; quoi qu'il en soit , la sagesse du Gouvernement me promet d'avance sa protection , & le nombre des bons François m'assure des encouragemens publics.

J'invite les personnes qui voudront concourir à m'aider dans cette entreprise patriotique , à se faire inscrire chez l'Auteur , rue Croix des petits Champs , au Magasin de chapeaux des Troupes du Roi , à Paris ; chez Didot le jeune , Lib. quai des Augustins ; Delsaint junior , Lib. au pavillon des quatre Nations ; Lacombe , Lib. rue Christine.

Je proposerai les conditions de la souscription , dès que le nombre des personnes qui se seront fait inscrire , suffira pour les frais d'exécution ; & , chaque année , je publierai la liste de tous les Sous-

176 MERCURE DE FRANCE.

cripteurs qui contribueront à l'établissement de
cet Ouvrage National.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur,

Votre très-humble & obéissant
serviteur, F. REGNAULT.

Paris, ce 13 Février 1775.

SCULPTURES.

I.

DANS le courant du mois de Mars 1775, il a été posé dans une niche de la Chapelle de Saint Grégoire de l'Eglise Royale des Invalides, une figure en marbre de sept pieds cinq pouces de proportion, représentant Sainte Sylvie, femme de Gordien, Sénateur Romain, mère de Saint Grégoire, Pape. Elle est représentée dans le moment qu'elle remercie Dieu de lui avoir donné un fils qui a été un des plus grands Pontifes. Cette figure a été exécutée par M. Cafféri, Sculpteur du Roi.

Elle est habillée d'une longue tunique & d'un ample manteau, pature ordinaire des Dames Romaines.

Ce magnifique morceau de sculpture

fait infiniment d'honneur à M. Caffieri. On y trouve , outre la perfection du dessin , le grand caractère de noblesse & de vertu joint au charme de la beauté. Cette figure sera distinguée parmi les chefs-d'œuvre qui ornent la riche Chapelle des Invalides.

I I.

Il a été exposé pendant près de quinze jours dans les Appartemens de Versailles , un très-riche cadre doré , destiné à recevoir le portrait de la Reine en pied , de grandeur naturelle.

Des Génies supportent , dans le couronnement , le médaillon du chiffre de cette Princesse , ceint d'une bordure de rose , surmonté d'une couronne royale , avec différens accessoires.

Le support présente une portion circulaire , dans laquelle un Amour unit les écussons de Leurs Majestés , & se termine en cul-de-lampe avec des festons de fleurs.

On a remarqué dans le profil une moulure taillée d'une multitude de cœurs unis par des flocons de chaînes , embrasés de fleurons qui en forment la circonférence ; les autres sont ornées de feuil-

H v

178 MERCURE DE FRANCE.

les d'olive, d'entre-lats de lierre & autres symboles. De doubles festons de fruits font chûtre sur les montans qui sont flanqués, sous les croffettes de branches de lis, passées dans des couronnes de feuilles d'olive.

Quand le couronnement & le support n'annonceroient pas quel doit être l'intéressant objet du tableau; qui, en voyant réunis les symboles de la beauté, de l'âme, de la pureté du cœur, des charmes du caractère, de la fraîcheur & des grâces de la jeunesse, pourroit méconnoître l'intention de ces heureuses allégories?

Ces cœurs, adroitement substitués aux oves ordinaires, ces flocons de chaînes, ces festons de fleurs, qui s'offrent de toutes parts, ne font-ils pas éprouver au Spectateur que c'est l'attachement universel de la France & le bonheur du règne présent que cette expressive sculpture a voulu rendre.

La composition de ce charmant morceau, la délicatesse & le fini de son exécution, justifient bien la réputation du sieur Boulanger *, placé depuis longtemps au rang des plus célèbres Artistes

* Sculpteur des Bâtimens du Roi.

de son genre : n'eût-il à citer que les chefs-d'œuvre de sculpture tant admirés à l'Ecole Militaire, sur tout dans la Salle du Conseil.

La dorure n'est pas moins un chef-d'œuvre ; il est à peine concevable comment cet art peut le disputer ainsi à l'or moulu, au point de faire douter si ce n'est pas le métal même sortant des mains du plus habile Orfèvre. Elle a été exécutée par les sieurs Watin & Ramier, Associés pour les entreprises de dorure & de peinture.

Leurs Majestés & la Famille Royale ont paru extrêmement satisfaites. Le sieur Watin, à cette occasion, a eu l'honneur de présenter à la Reine l'*Art du Peintre, Doreur, Vernisseur, Ouvrage* de sa composition, qu'Elle a daigné accueillir avec bonté *.

* Nous avons fait connoître cet Ouvrage dans le second volume du mois d'Octobre 1773 ; nous annoncions alors qu'au mérite de décrire supérieurement les procédés de son art, le sieur Watin joignoit celui de les exécuter de même.



G É O G R A P H I E.**I.**

CARTE curieuse des nouvelles limites de la Pologne, de l'Empire Ottoman & des Etats voisins, fixées 1°. par les Puissances co-partageantes, 2°. par la paix entre les Russes & les Turcs, 3°. par un Traité entre la Maison d'Autriche & le Grand-Seigneur; avec les Places fortes, les grandes routes & distances entre les Capitales de ces divers Etats, & des notes politiques. Par M. Brion, Ingénieur-Géographe du Roi, à Paris, rue St Jacques, à la Ville de Constances, près la Fontaine St Séverin, au deuxième; feuille d'Atlas, prix 1 liv. 4 s. Cette Carte, qui s'étend depuis la Mer Baltique jusqu'à la Mer Noire & la Mer Caspienne, devient un supplément d'autant plus nécessaire aujourd'hui aux Atlas & livres de Géographie, qu'étant fondée sur d'exactes opérations faites sur les lieux mêmes, elle diffère essentiellement de route autre pour les longitudes & les latitudes, l'étendue des pays ou leurs divisions.

I I.

Cartes géographiques d'une partie de l'Allemagne, gravées sous la direction de l'Académie Royale des Sciences de Berlin ; savoir :

La Prusse , en 6 feuilles.

La Russie , en 3 feuilles.

La Poméranie cîtiérieure , en 4 feuil.

La Hesse , en 4 feuilles.

Le Mecklenbourg , en 4 f.

Les Duchés de Brême & de Verden , 2 f.

La Baviere , en 4 f.

Le plan de Berlin sur papier.

Le même sur toile fine.

La grande Carte d'Allemagne sur pap.

La même sur toile fine.

L'Atlas de Marino , en 13 feuilles.

Le Port de Berlin , une feuille

Ces Cartes se trouvent à Paris , chez Mde Duclos , rue des Singes , Maison à côté du Maréchal.

I I I.

Nouvelle Carte réduite de la Manche de Bretagne , en 3 feuilles de papier gr. aigle , contenant toutes les côtes de France depuis Dunkerque jusqu'à Ouessant , & les côtes d'Angleterre depuis Colchef-

182 MERCURE DE FRANCE.

ter, qui est au nord de la Tamise, jusqu'au Cap Clare, en Irlande; les brasseigges & qualités des fonds, tant en dedans qu'en dehors de la Manche, &c.

Cette Carte, qui est dédiée au Commerce, se trouve chez le sieur de Gaulle, l'Auteur, rue St Jacques, au Havre; & chez le sieur Méricot l'aîné, Libr. quai des Augustins, à Paris, qui a le dépôt des Cartes hydrographiques; prix 7 liv. 10 s. les 3 feuilles. Les Marchands de Provinces qui vendent des Cartes, en en prenant un certain nombre, auront une diminution honnête. L'on trouve chez le sieur de Gaulle tout ce qui concerne la navigation; il fait des envois d'instrumens, & n'en vend aucuns qu'il n'en garantisse la précision par un billet signé de sa main.

M U S I Q U E.

I.

SIX duo pour deux violons, dédiés à M. Guelle, Contrôleur Général des Suisses & Grisons. Par M. A. Guenin. Œuv. III^e. Prix 7 l. 4 s. chez l'Auteur, rue des Mou-

A V R I L. 1775. 183

lins, butte St Roch, Maison de M. Pé-
rart, Architecte du Roi; & aux adresses
ordinaires de musique. En Proviuce chez
les Marchands de musique.

I I.

Perrin & Lucette, Comédie en deux
actes & en prose, mêlée d'ariettes, par
M. Cifolelli; les paroles sont de M. Da-
vesne; prix 15 liv. A Paris, au Bureau
musical, rue du Hasard Richelieu; &
aux adresses ordinaires de musique. A
Lyon, chez M. Castau, Marchand Lib.
place de la Comédie.

I I I.

Les vrais Amans, ariette en rondeau
avec accompagnement de deux violons
& basse; par M. Descombes, Auteur de
la musique & des paroles; prix 1 l. 16 s.
à Paris chez l'Auteur, cloître St Nicolas
du Louvre, maison de M. Lacour; Bi-
gnon, Graveur, place du Louvre, à
l'Accord Parfait; & aux adresses ordina-
ires de musique.

I V.

Trentième Recueil périodique d'ariettes

184 MERCURE DE FRANCE.

d'Opéra-Comiques & autres, arrangées pour le piano forte & le clavecin; par M. Pouteau, Organiste de St Jacques de la Boucherie, & Marchand de clavecin. Prix 1 l. 16 s. à Paris chez le sieur Bouin, Marchand de musique & de cordes d'instrumens, rue Saint Honoré, près Saint Roch, au Gagne-Petit.

On trouvera à la même adresse plusieurs Recueils de contre danses en pot-pourri qui se dansent chez la Reine, avec l'explication des figures.

V.

Sei duetti per due violini, composti dalla Sig. Madalena-Laura Syrmén. Op. V. Prix 7 l. 4 s. à Paris chez M. Venier, Editeur de plusieurs Ouvrages de musique, rue St Thomas du Louvre, vis à vis le Château d'eau; & aux adresses ordinaires. En Province, chez tous les Marchands de musique.

V I.

On trouve à la même adresse : *Sei festetti* per tre violini, viola, & due violoncelli obbligati, composti dall. Sig. Gaetano Brunetti, Virtuoso della Capella

A V R I L. 1775. 185

Reale di S. M. C. & primo Violino e
Compositore di Camera; di S. A. R. il
Principe d'Asturias. Opera I. Prix 12 l.

N. B. La partie du second violoncelle
se pourra exécuter sur l'alto ou un basson

V I I.

Six trio à trois violons, composés par
G. de Maki. Prix 7 l. 4 s. à Paris chez
le sieur Sieber, rue St Honoré, à l'Hôtel
d'Aligre; ancien Grand-Conseil; à Lyon,
chez Casteau; à Bordeaux, chez Sauniér;
à Bruxelles, chez Godefroy.

V I I I.

Ouverture d'Iphigénie en Aulide, ar-
rangée pour le clavecin ou le forte-pia-
no, avec accompagnement d'un violon
& violoncelle *ad libitum*; par M. Be-
naut, Maître de clavecin. Prix 2 l. 8 s. à
Paris, chez l'Auteur, rue Gît-le cœur, la
deuxième porte à gauche en entrant par
le Pont-Neuf; & aux adresses ordinaires
de musique.

I X.

On trouve aux mêmes adresses l'Ou-

186 MERCURE DE FRANCE.

verture de la Rosière de Salency, arrangée pour le clavecin ou le forte-piano, avec accompagnement d'un violon & violoncelle, *ad libitum*; par M. Benaut. Prix 2 l. 8 f.

X.

Et le *Premier Recueil* de duo d'Opéra & Opéra-Comiques, &c. arrangés pour le clavecin ou le forte-piano; dédié à Mademoiselle Rosalie de Rohan-Chabot, née Comtesse de Chabot; par Benaut. Prix 1 l. 16 f.

*LETTRE du Roi de Suède à M. de Rosset,
Auteur du Poëme de l'Agriculture.*

Monf. de Rosset. J'ai reçu avec plaisir, & j'ai lu avec plus de plaisir encore l'Ouvrage que vous m'avez envoyé. Votre poésie sera certainement louée par les Poètes. Je me borne à vous remercier, au nom de l'humanité, de ce que vous avez consacré vos talens à embellir les règles d'un art qui fait la base la plus solide de la puissance des Empires & du bonheur des Peuples. Cet art ne peut pas être trop enseigné par les Savans, ni trop encouragé par les Princes. Vous devez donc être persuadé de toute mon estime & de toute ma bienveillance. Et sur ce, je prie Dieu qu'il vous

A V R I L. 1775. 187

ait, Monf. de Rosset, en sa sainte & digne garde.
Fait à Stokholm le 29 Novembre 1774.

GUSTAVE.

*LETTRE de M. de Voltaire à M. de la
Croix, Avocat.*

A Ferney, par Lyon, le 21 Janvier 1775.

Il semble, Monsieur, qu'en adoucissant les maux de ma vieillesse, & en consolant ma solitude par la lecture de vos agréables Ouvrages, vous ayez voulu me priver du plaisir de vous en remercier. Vous ne m'avez point donné votre adresse ; il y a plusieurs personnes à Paris qui portent votre nom, quoiqu'il n'y ait que vous qui le rendiez célèbre.

Je hasarde mes remerciemens chez votre Libraire. Il a imprimé peu de Mémoires aussi bien faits. Ceux pour la *Rosiere* sont les premiers, je crois, qui aient introduit les grâces dans l'éloquence du barreau. Celui de *Delpech* me semble discuter les probabilités avec beaucoup de vraisemblance : car les hommes ne peuvent juger que par les probabilités. La certitude n'est gueres faite pour eux, & voilà pourquoi j'ai toujours pensé que notre Code criminel est aussi absurde que barbare. Il n'y a guere de Tribunal en France qui n'ait rendu des jugemens affreux & iniques pour avoir mal raisonné plutôt que pour avoir eu l'intention de condamner l'innocence.

J'ai l'honneur d'être, avec toute l'estime & la reconnoissance que je vous dois,

Monsieur,

Votre très-humble & très-obéissant
SERVITEUR DE VOLTAIRE.

A N E C D O T E S.

I.

UN Colonel, sous Louis XIV, frappa de sa canne un Grenadier dans un exercice. La violence du mal fit oublier un instant à celui-ci la sévérité de la discipline militaire. Un geste menaçant annonça au Colonel le ressentiment du brave homme qu'il venoit d'offenser. Grenadier qu'osez-vous ? — lui cria vivement le Colonel. — Ah ! Monsieur, quel mal vous m'avez fait, reprend le malheureux Grenadier, en se laissant tomber sur les genoux. On le conduit à l'Hôpital.

On sent quelle rumeur dut exciter cette action dans toute la garnison ; elle fut d'autant plus vive, que celui qui s'en étoit rendu coupable étoit un Officier d'une grande espérance & d'une des plus

illustres Familles du Royaume. Touché de repentir, ce jeune Colonel se rend à l'Hôpital, & s'approche du lit du Grenadier, à qui il offre cinq ou six louis. Celui-ci, se levant brusquement sur son séant : « Eh ! croyez-vous, Monsieur, » que c'est avec de l'or qu'on fait oublier » une injure aussi sanglante que celle que » vous m'avez faite ; mordieu ! mon Colonel, gardez vos louis. Vous avez vu » dans quel abysme de maux vous pouvez plonger un homme d'honneur !... » Un reste de raison m'a retenu !... Bénissons-en le ciel l'un & l'autre. Allez, » gardez votre or & corrigez vous ».

I I.

Diogène voyoit un jour un Vainqueur des Jeux Olympiques faisant son entrée dans Athènes, fixer, avec un attachement singulier, une jeune fille qui le suivoit. « Regardez donc ce Vainqueur, s'écria-t-il ; au milieu même de son triomphe » il est déjà vaincu ».

I I I.

Une Princesse du Sang passoit par une

Ville de Province ; tous les Corps s'empresèrent de l'aller complimenter. Celui de l'Élection n'étoit représenté que par trois Membres. « Madame, lui dit le
 » Chef de cette Jurisdiction, nous som-
 » mes dans ce moment une preuve sen-
 » sible de cette vérité sacrée, beaucoup
 » d'Appelés & peu d'Elus. Notre devoir
 » est de prononcer sur le fait des Tailles,
 » & nous certifierons à tout le monde
 » que la vôtre est des plus élégantes ».

I V.

Fabius Maximus, qui avoit été Dictateur à Rome, alloit à cheval au-devant de son fils, qui venoit d'être créé Consul ; celui-ci voyant son père, lui envoya commander de mettre pied à terre. Fabius descendit aussi tôt & embrassant son fils, *je me réjouis*, lui dit-il, *de ce que tu te comportes en Consul.*

V.

Dans le temps que le Duc de Bourgogne, petit-fils de Louis XIV, commandoit l'armée en Flandres, un vieux Officier, qui connoissoit mieux son mé-

tier que les usages de la Cour, se mit à la table du Prince sans en avoir obtenu la permission. On l'avertit de sa faute, & il en demanda pardon. *Monsieur*, lui dit obligeamment le jeune Prince, *vous souperez avec moi ; je vous apprendrai la Cour & vous m'apprendrez la guerre.*

V. I

M. de Fontenelle étoit dans une compagnie où l'on montrait un petit ouvrage d'ivoire, d'un travail si délicat, qu'on n'osoit le toucher. Chacun l'admiroit ; *pour moi*, dit M. de Fontenelle, *je n'aime point ce qu'il faut tant respecter.* La Marquise de F. très-belle femme, survint tandis qu'il parloit ; M. de Fontenelle alla au-devant d'elle, & ajouta en l'abordant, *je ne dis pas cela pour vous, Madame.*

V I I.

Un Enfant s'étoit levé fort tard ; son père, pour le rendre plus diligent, lui dit : « Mon fils, vous ne connoissez pas » le prix & les avantages de la diligence ; » un homme diligent s'étant levé fort » matin, trouva une bourse pleine de louis

» dans son chemin ». Mais, mon Père,
répondit l'Enfant, celui qui l'avoit perdue
s'étoit encore levé plus matin.

V I I I.

Un jour le Roi Jacques II ordonna au Poëte Waller de l'attendre, parce qu'il vouloit lui parler ; c'étoit dans l'après-midi. Le Roi ne rentra que tard ; il conduisit Waller dans son cabinet, & lui présentant un tableau, il lui demanda ce qu'il en pensoit. « Le temps est obscur, » répondit Waller, je ne vois pas bien ce » que c'est, si Votre Majesté daignoit » m'aider... — C'est la Princesse d'Orange. — Elle ressemble presque à la plus » grande Princesse du monde. — A quelle » Princesse donnez vous ce nom ? — A la » Reine Elisabeth. — Je suis surpris M. » Waller que vous parliez ainsi ; Elisabeth étoit comme les autres femmes, » elle dut sa grandeur à son Conseil. — » Eh ! Sire, croyez-vous que des fous » aient jamais choisi des Conseillers » sages ? »



AVIS

A V I S.

I.

Bijouterie.

Le sieur Grancher, Bijoutier de la Reine, au petit Dunkerque, vis-à-vis le Pont-Neuf, vient de mettre au jour un nouveau portrait de la Reine, exécuté en talc, supérieur à tout ce que l'on a vu en ce genre, tant pour la gravure que pour la ressemblance; il est posé sur différentes boîtes, dites le tableau parlant, à divers prix, dont le meilleur marché est de 30 livres. L'on trouve aussi sur des tabatieres le même portrait en miniature, de même que celui de l'Archiduc, frere de la Reine, prix 60 l.

De très-beaux modèles nouveaux de boutons d'habit en pinsbeck, acier & autres, en argent émaillé qu'il attendoit depuis long-temps; ainsi que des épées d'acier à pointes de diamans & pinsbeck, faisant un grand effet aux lumieres.

Une collection considérable d'ouvrages en pierres de stras d'Angleterre, tant en girandoles qu'en lustres & garnitures de cheminées de la plus grande beauté; carafes à oignons, flambeaux, vases, cassiolettes unies, le tout en crystal factice de diverses couleurs, garnies à Paris en bronze doré d'or moulu.

De superbes jattes à punch & d'autres petits cristaux pour la table.

I. Vol.

I

10 ● MERCURE DE FRANCE.

De nouvelles pièces en tôle amalgamé en argent, dites plereds; corbeilles à compartiment, pour servir les rôties; petits flambeaux de cabinets, fontaines à thé, salieres en bouts de tables.

Theyeres en litron; écritaires en ébène pour bureaux, garnies en tôle amalgamé en argent, avec les pieces en crystal taillé.

Cuisiniere angloise pour faire cuire au bain-marie les viandes ou le fromage.

Bagues d'or montées à l'antique, avec portrait en relief, émaillé sous crystal, du Roi, de la Reine, d'Henri IV, de l'Empereur & de l'Impératrice, gravés par Wurtz, que l'on peut annoncer pour être le chef-d'œuvre de ressemblance; prix 36 l. piece.

Nouveaux boutons de printemps en pierres de couleurs, doublés & ornés d'or & de petits grains; prix 60 l. la garniture.

Boucles d'argent très grandes, d'une ciselure imitant la broderie.

Nouvelle porcelaine dure, de Clignancourt, allant au feu.

Figures en biscuit de l'Isle St Denis.

Nouveaux flambeaux de marbre blanc, garnis de bronze doré au mat, & vases très-beaux dans le même genre, ainsi que plusieurs pendules tant en marbre de Paros, représentant un vase, & orné de bronze doré au mat, qu'en bronze, représentant, l'une l'Innocence, une autre la Pleureuse d'oiseaux, une autre Apollon & Daphné, & autres sujets, depuis 1000 l. jusqu'à 2000 l.

I I.

Eau Favorite.

Le fleur Fargeon , Parfumeur du Roi & de la Cour , a trouvé le secret d'enlever les taches de rousseur par le moyen d'un cosmétique appelé Eau favorite. Aucune tache ne peut résister aux effets admirables de cette eau , si l'on est constant à s'en servir ; elle a la propriété d'éclaircir le teint & de dissiper les dartres farineuses , sans endommager la dentelure. Le prix est de 3 l. la petite bouteille : il donne la maniere de s'en servir.

Plusieurs personnes s'étant plaintes à lui de la perte de leurs cheveux , il a composé une pommade à la fleur d'orange , à la moëlle de bœuf ; elle a l'onctueux de la graisse d'ours , mais en outre elle a la vertu de fortifier les racines des cheveux : les mélanges dont elle est composée étant reconnus pour les seuls spécifiques réels pour leur conservation , il a pris le parti de les faire entrer dans toutes ses pommades ; le prix est de 30 s. l'once. Sa demeure est rue du Roule , au Cygne des Parfums.

I I I.

Le Trésor de la Bouche.

Le fleur Pierre Bocquillon , Marchand Gantier Parfumeur à Paris , à la Providence, rue St Antoine , entre l'Eglise de St Louis de MM. de Sainte Catherine & la rue Percée , vis à-vis celle des

I ij

196. MERCURE DE FRANCE.

Ballets, annonce au Public qu'il a été reçu & approuvé à la Commission Royale de Médecine, le 11 Octobre 1773, pour une liqueur nommée le *véritable trésor de la bouche*, dont il est le seul compositeur. Ses rares vertus la font préférer, en lui établissant une très grande réputation. La propriété de sa liqueur est de guérir tous les maux de dents quelque violens qu'ils puissent être, de purger de tout venin, abscess & ulcères, enfin de préserver la bouche de tout ce qui peut contribuer à gâter les dents; elle les conserve même quoique gâtées. Cette liqueur a un goût très-agréable. L'Auteur en reçoit tous les jours de nouveaux suffrages par des certificats que lui envoient sans cesse les personnes de la première distinction. L'Auteur a des bouteilles à 10 l. 5 l. 3 l. & 1 l 4s. Il donne la manière de s'en servir, signée & paraphée de sa main; il met son nom de baptême & de sa famille sur l'étiquette des bouteilles, ainsi que sur le bouchon, marqué de son cachet, & un tableau au dessus de sa porte, pour ne pas se tromper. Il vend aussi le véritable raffetas d'Angleterre, propre pour les coupures & brûlures, approuvé par MM. de la Médecine, le 31 Juillet 1773. L'Auteur prie de lui affranchir le port des lettres.

Le sieur Bocquillon a l'honneur de donner avis au Public qu'il va établir au premier de Mai prochain, un Bureau de sa liqueur, nommée le *Trésor de la Bouche*, chez le Sr Bouffu, son gendre, Marchand de modes, rue St Honoré, vis-à-vis la petite porte de la boucherie de Beauvais, entre la rue Tirechape & la rue des Bourdonnois, pour la facilité du Public, à Paris.

AVRIL. 1775. 197

I V.

Le sieur Roussel, demeurant à Paris, rue Jean-de l'Epine, chez l'Epicier en gros, la porte cochère à côté du Taillandier, au deuxième appartement sur le devant, près de la Grève, donne avis au Public qu'il débite, avec permission, des bagues dont la propriété est de guérir la goutte. Les personnes qui en sont fort affligées doivent porter cette bague avant ou après l'attaque de la goutte; en la portant toujours au doigt, elle préserve d'apoplexie & de paralysie.

Le prix des bagues montées en or, est de 36 liv. & celles en argent, de 24 l.

Le sieur Roussel coupe les Ours, les guérit avec un peu d'onguent, & coupe les ongles des pieds.

Le prix des boîtes à douze mouches est de 3 liv.

Celui des boîtes à six mouches est 1 l. 10 s.

Il a une pommade pour les hémorroïdes, les soulage & les guérit.

Les pots de pommade sont de 3 liv. & 1 l. 4 s.

Il a une eau pour guérir les brûlures, approuvée par M. le Doyen & Président de la Commission Royale de Médecine.

Le prix des bouteilles est de 3 liv. & de 1 l. 4 s.



NOUVELLES POLITIQUES.

Du Caire , le 12 Décembre 1774.

ON travaille ici , par ordre de la Porte , à des préparatifs pour une expédition contre le Chéik Daher. Mehemet Bey a imposé en conséquence , une taxe de 1800 livres sur chacun des principaux villages de ce Royaume. On ne croit pas que l'intention de ce Prince soit de se mettre à la tête des troupes qu'il enverra en Syrie. Il y a apparence qu'il en destine le commandement à quelques Beys, qui se joindront vraisemblablement à celles que la Porte enverra de son côté.

De Malaga , le 19 Février 1775.

Les Maures ont commencé le 12 de ce mois , le siège du Pemon de Velez ; & , jusqu'au 17 , ils ont jeté dans cette place deux cens trente-deux bombes , qui ont tué un forçat & en ont blessé deux autres. Le colonel Don Florent Moreno , qui y commande , ayant demandé du secours à notre Capitaine Général , celui-ci vient d'ordonner à un détachement de trois cens hommes de se tenir prêt à s'embarquer. Ce détachement partira aussi tôt que le vent sera devenu favorable.

De Madrid , le 7 Mars 1775.

On a appris par les derniers avis reçus du

Commandant Général de Melille, les particularités suivantes :

Le Roi de Maroc ayant assemblé le 11 Février ses Généraux & les Gens de Loi, pour délibérer avec eux sur le dessein qu'il avoit formé de donner un assaut à la Place, tous s'accorderent à lui faire des représentations si sérieuses sur la témérité de cette entreprise, qu'il consentit enfin à y renoncer, au grand regret de ses troupes, qui espéroient par cette action périlleuse, mettre fin aux travaux & à la misère qu'ils éprouvent dans le camp. Les gens qu'on avoit fait venir des endroits circonvoisins furent renvoyés immédiatement après les fêtes de Pâques. L'ennemi appréhendant que nos vaisseaux ne tentassent une descente, fit élever sur la plage une nouvelle batterie, & la dirigeant vers la baye, il fortifia l'artillerie de celle qui est placée derrière la pointe, à l'embouchure de la Rambla. Il ramena au camp la plus grande partie de ses mortiers, & tout bombardement cessa le 12.

De Trieste, le 9 Février 1775.

On écrit de Venise, en date du 4 de ce mois, qu'un navire de cette République s'étant laissé aborder par une galiote qui avoit pavillon Russe; des Pirates qui la montoient, tuèrent le Capitaine & la plupart des Matelots, & conduisirent ensuite le navire dans une des îles de l'Archipel, où ils déchargèrent ce qu'il contenoit de plus précieux; après quoi, ils rendirent à un Pilote & deux Matelots qui s'étoient cachés, la liberté de se retirer, avec leur bâtiment, qui est arrivé heureusement à Venise.

De Rome, le 15 Février 1775.

Jean-Ange Braschi, Cardinal-Prêtre du titre de Saint-Onuphre, né à Cesene, ville de l'Etat Ecclésiastique, le 27 Décembre 1717, Trésorier Général du Saint Siège avant la promotion au Cardinalat, arrivée sous le Pontificat de Clément XIV, le 26 Avril 1773, ayant réuni tous les suffrages du Sacré Collège, a été élu Pape au scrutin de ce matin, & a pris le nom de Pie VI. Cette nouvelle a été publiée aussi-tôt, suivant l'usage, par le Cardinal Alexandre Albani, premier Cardinal-Diacre, & annoncée en même temps par une décharge de l'artillerie du Château Saint-Ange, à laquelle toutes les cloches de la ville ont répondu.

La vacance du Saint Siège a duré quatre mois & vingt-deux jours, & le Conclave quatre mois & dix jours.

Du 22.

La double cérémonie du sacre & du couronnement du Pape s'est faite ce matin, avec beaucoup de solennité, dans l'Eglise de Saint Pierre. Lorsque le Cardinal Doyen du Sacré Collège, a eu mis la tiare sur la tête du Souverain Pontife, Sa Sainteté a donné sa bénédiction à un peuple immense, rassemblé dans la place de Saint Pierre; & il s'est fait en même temps une décharge de l'artillerie du Château Saint-Ange. Comme cette cérémonie se trouve tomber le jour de la fête de la Chaire de St Pierre, Sa Sainteté a voulu que, pour cette année seulement, ce fût fête de précepte en cette ville.

De la Haye, le 24 Février 1775.

La planète de Saturne a offert aux Astrono-

mes, dans l'espace d'environ sept mois, deux phénomènes intéressans. Le premier est la réapparition de son anneau, qui ne disparoîtra plus que du mois de Juillet dernier en quinze ans. Le second est l'occultation de son globe par la lune, observée à Utrecht le 18 de ce mois, depuis 9 heures 28 minutes 57 secondes du soir (temps vrai), moment de l'immersion, jusqu'à 10 heur. 19 min. 26 sec. Cette éclipse, qu'on n'avoit point observée depuis 1678, a été vue également à Paris, & pourra servir à déterminer exactement la longitude d'Utrecht. L'occultation du centre, à Paris, est arrivée à 9 h. 11 m. 14 s. & l'émerision à 10 h. 11 m. 1 s.

Les équipemens ordonnés par les Etats-Généraux se font avec tant de célérité, qu'entre les huit frégates de guerre qui doivent croiser actuellement vers les côtes d'Afrique, la République sera en état d'en mettre six autres en mer avant le mois de Mai. Quelques-uns de ces bâtimens, dont on portera le nombre à dix-sept, sont construits sur une nouvelle méthode, qui change l'usage & la disposition des batteries de canon.

Les lettres les plus récentes de Batavia ne confirment point les bruits qui avoient couru en Europe, au sujet de quelques difficultés qu'on prétendoit avoir été suscitées aux Hoilandois dans le Japon; ces lettres font mention de plusieurs désastres arrivés dans ces contrées. Une maladie contagieuse, plus violente que celle qu'on y éprouva il y a soixante-deux ans, a enlevé en 1773, plus de sept cens mille hommes dans la Capitale & dans d'autres Villes. A cette calamité se sont jointes des inondations qui ont emporté

202 MERCURE DE FRANCE.

les habitations les plus élevées. Ailleurs, la mer ayant rompu ses digues, a englouti une Ville entière, en submergeant tous ses environs, c'est-à-dire, un très-vaste territoire cultivé & habité.

De Turin, le 19 Février 1775.

Le mariage du Prince de Piémont avec Madame Clotilde de France, est fixé au mois de Septembre prochain. On dit que la Cour fera cet été un voyage à Chambéry, où elle attendra cette Princesse.

De Paris, le 10 Mars 1775.

La cérémonie de la réception au Parlement du Duc de Coisé, nouveau Gouverneur & Lieutenant-Général pour le Roi, de la Ville, Prévôté & Vicomté de Paris, & celle de son installation à l'Hôtel-de-Ville, se firent le 4 de ce mois.

Le 7 de ce mois, Monseigneur le Comte d'Artois vint dans cette Capitale, accompagné des principaux Officiers de la Maison. Il fut salué, à son arrivée & à son départ, par le canon de l'Hôtel Royal des Invalides, par celui de la Ville & par celui de la Bastille. Le Corps de Ville lui fut présenté par le Duc de Coisé, Gouverneur de Paris, qui le reçut à l'endroit où étoit anciennement la Porte appelée de *la Conférence* ; & le sieur de la Michodière, Conseiller d'État & Prévôt-des-Marchands, eut l'honneur de le complimenter. Le sieur le Noir, Maître des Requêtes, & Lieutenant-Général de Police, s'étoit rendu au même endroit. Le Prince, en arrivant, monta dans un des car-

rosses de parade qui l'attendoient, & qui furent remplis par les personnes de sa suite. Celui qu'occupoit le Prince étoit précédé & suivi de ses Gardes-du-Corps. Le cortège prit le chemin de Notre-Dame, par le quai des Tuileries, le pont Royal, les quais des Théatins & de Conti, le pont Neuf, le quai des Orfèvres, la rue Saint-Louis, le marché Neuf & la rue Notre-Dame. Arrivé à la Cathédrale, Monseigneur le Comte d'Artois fut reçu & complimenté, à la porte de l'Eglise, par l'Archevêque de Paris, revêtu de ses habits pontificaux & à la tête des Chanoines. Ce Prince fit sa prière dans le Chœur, & entendit la Messe à la Chapelle de la Vierge; après quoi, il fut reconduit avec les mêmes cérémonies, remonta en carrosse, & alla à Sainte Gènevieve, par la rue Notre-Dame, le marché Neuf, la rue Saint-Louis, le quai des Orfèvres, le pont Neuf, le quai des Augustins, le pont Saint-Michel, la rue de la Bouclerie, les rues Saint-Severin & Saint-Jacques, le marché & la place de la nouvelle Eglise. L'Abbé de Sainte-Gènevieve, accompagné des Chanoines Réguliers, eut l'honneur de le recevoir & de lui adresser un Discours. Après avoir fait sa prière dans cette Eglise, & avoir vu la bibliothèque de la Maison, le Prince se rendit aux Tuileries, par les rues Saint-Thomas, d'Enfer, des Francs-Bourgeois, de Tournon, des Quatre-Vents, de la Comédie Française, Dauphine, le pont Neuf, les rues de la Monnoie, du Roule, Saint-Honoré, Saint-Nicaise, & la place du Carrousel. Il dîna au Palais des Tuileries, à une table de quarante couverts. A une seconde table étoient les Seigneurs à qui ce Prince avoit fait l'honneur de les inviter. L'après-

midi, Monseigneur le Comte d'Artois, ainsi que les Seigneurs qui l'avoient accompagné, alla à l'Opéra, par la rue Saint-Nicaise & la rue Saint-Honoré. Il vit représenter l'Opéra d'*Iphigénie*. En sortant de ce spectacle, il retourna à Versailles, par la rue Saint-Honoré, la rue Royale & la place de Louis XV. Le Gouverneur de Paris, le Lieutenant-Général de Police & le Prévôt-des-Marchands se sont trouvés dans tous les endroits où le Prince s'est arrêté, & où les Gardes Françaises & Suisses étoient sous les armes, ayant leurs Officiers à leur tête. En allant à Sainte Gènevieve, il fut complimenter à la porte du Collège de Louis-le-Grand, par le Recteur de l'Université à la tête des Quatre Facultés. Le Peuple, accouru en foule sur son passage, malgré le mauvais temps, lui a donné par-tout des témoignages éclatans de la joie que sa présence lui inspiroit.

Jean-Ange Braschi, comme on l'a déjà annoncé, est né à Césène, Ville de la Romagne, le 27 Décembre 1717. Sa Maison, l'une des plus nobles de cette province, porte dans ses Armes l'Aigle & les Fleurs de Lys. Ce Pontife, qui est de la plus belle représentation, a beaucoup d'esprit, de vivacité & de connoissances. Benoît XIV, dont il étoit estimé, lui confia plusieurs emplois importants ; & dans tous ceux qu'il a occupés, il s'est toujours distingué par son désintéressement & par son exactitude. Quoiqu'il n'ait jamais joui que d'une fortune très-médiocre, il savoit saisir à propos les occasions de faire éclater la générosité de son cœur & son goût pour la magnificence. A ces rares qualités il joint une piété solide & éclairée, ainsi que le plus grand éloignement de tout esprit de parti. Tant de vertus

réunies justifient l'applaudissement général qui a été donné à son exaltation.

On mande de Lyon que le 15 Janvier dernier, une femme en couche, ayant vainement souffert pendant deux jours les douleurs de l'enfantement, le sieur Faissolles, Chirurgien du Roi en cette Ville, qui avoit été appelé auprès d'elle, fut obligé de se servir du forceps pour sauver cette femme & son fruit. A huit heures du soir il la délivra d'un enfant sans mouvement, sans poulx, qui avoit le visage de couleur violette foncée, & que ce Chirurgien crut mort. Il ordonna de faire chauffer du vin, & après avoir soigné la mere, il alla au secours de l'enfant, auquel on avoit déjà administré inutilement plusieurs remèdes. Il le plongea dans du vin tiède animé avec de l'eau-de-vie, & lui souffla dans la bouche autant d'air que ses poumons lui en purent fournir. Dix minutes s'étant écoulées sans succès, il insista sur ce traitement en faisant respirer à l'enfant de l'eau de luce & du vinaigre radical, & en le tenant toujours dans le vin tiède & continuant les frictions. Environ une demi-heure après, il sortit de la bouche de cet enfant beaucoup d'eau écumeuse; on lui sentit quelques légers battemens de cœurs, & au bout de trois quarts d'heure il s'annonça lui-même à sa mere, par un cri qui répandit la joie dans toute la famille. C'étoit un premier enfant après quatre années de mariage. Il se porte aujourd'hui très-bien, & il est nourri par sa mere. Cette méthode pour rappeler les enfans qui paroissent avoir été suffoqués au passage, a également réussi plusieurs fois à un Chirurgien de Paris. Le sieur Portal, dans son rapport à l'Académie Royale des Sciences sur les suffoqués, en

a aussi parlé de la sorte : « Nous dirons ici, en-
 » passant, que nous avons soufflé dans la bouche
 » d'un enfant, qui n'avoit encore donné aucun
 » signe de vie ; à peine le souffle parvint-il dans
 » le poulmon de cet enfant, qu'on le vit mou-
 » voir les yeux, & qu'on l'entendit tousser avec
 » effort ; il rendit par la toux & par le vomisse-
 » ment, des glaires qui remplissoient ses bron-
 » ches : & il respira ensuite avec facilité ».

PRÉSENTATIONS.

La comtesse de Seguin & la baronne de Marilly
 furent présentées le 26 Février, à Leurs Majestés,
 & à la Famille Royale ; la première, par la com-
 tesse de Modene, & la seconde, par la marquise
 de Tilly.

Le 1 mars le comte de Mercy, ambassadeur
 extraordinaire de LL. MM. II. présenta au Roi le
 comte de Burgaw, qui prit congé de Sa Majesté
 & de la Reine, pour retourner à Vienne.

Le 2 mars la marquise de Lescure fut présentée
 à Leurs Majestés par Madame Adélaïde, en qua-
 lité de Dame pour accompagner cette Princesse.

Le 5 mars la marquise de Saint Aignan la Fre-
 naye fut présentée à Leurs Majestés, ainsi qu'à la
 Famille Royale, par la marquise de Mailly, da-
 me du palais de la Reine.

Le duc Charles-Auguste de Saxe Weimar-Ei-
 senach, & le prince Frédéric-Ferdinand son frere,
 qui voyagent sous le nom de comtes d'Alstedt,
 furent présentés, le 7 Mars, au Roi & à la Rei-

ne, ainsi qu'à la Famille Royale, par le comte de Mercy, ambassadeur de LL. MM. II. en cette Cour.

Le 5 mars le comte de Clermont-Tonnerre, fils aîné du maréchal de Tonnerre, lieutenant-général des armées du Roi, & lieutenant-général en survivance de la province de Dauphiné, où il commande en chef, eut l'honneur de faire ses remerciemens au Roi en qualité de commissaire nommé par Sa Majesté pour accompagner Madame Clotilde. Il fut présenté en la même qualité à la Reine & à la Famille Royale.

Le bailli de Saint-Simon, ambassadeur de la Religion de Malthe, eut, le 14 mars, une audience particulière du Roi, dans laquelle il présenta à Sa Majesté sa lettre de créance. Le sieur la Live de la Briche, introducteur des ambassadeurs, le conduisit à cette audience, & à celle de la Reine & de la Famille Royale; le sieur de Séqueville, secrétaire ordinaire du Roi à la conduite des ambassadeurs, précédoit.

Le Roi ayant nommé maréchaux de France le duc d'Harcourt, le duc de Noailles, le comte de Nicolai, le duc de Fitz-James, le comte de Noailles, le comte de Mui & le duc de Duras, ils eurent l'honneur, dimanche dernier, 26 mars, de faire leurs remerciemens à S. M., & d'être présentés en cette qualité à la Reine & à la Famille Royale.

Le même jour, la baronne de Montboissier fut présentée à Leurs Majestés, ainsi qu'à la Famille Royale, par la vicomtesse de Montboissier.

NOMINATIONS.

Le Roi a accordé les entrées de sa chambre à l'évêque de Rennes.

Sa Majesté a disposé de l'archevêché d'Arles en faveur de l'abbé Dulan, agent-général du Clergé; & de l'évêché de Mariana & Accia, en Corse, en faveur de l'évêque de Nebbio. Elle a nommé à ce dernier évêché l'abbé de Santini, vicaire-général de Sagone.

Le Roi a disposé du gouvernement de l'île de Rhé, vacant par la mort du bailli d'Aulan, en faveur du chevalier de Chantilly, maréchal-de-camp.

Le Roi a nommé au commandement de la marine à Brest le comte d'Orvilliers, chef d'escadre, à la place du comte de Breugnon, qui a demandé la permission de se démettre de ce commandement.

Le Roi a accordé l'abbaye de Saint Arnould, ordre de St Benoît, diocèse & ville de Metz, à l'évêque de Metz; celle de Bonneval de St Florentin, même ordre, diocèse de Chartres, à l'évêque d'Autun; & celle de St Symphorien, même ordre, diocèse & ville de Metz, à l'abbé de Polignac, vicaire-général d'Auxerre.

Le 18 mars le comte de Modène, gentilhomme de Monsieur, fit ses remerciemens au Roi pour le gouvernement du palais du Luxembourg, que Sa Majesté lui a accordé sur la démission du marquis de Marigny.

Le sieur Gabriel, premier architecte des bâtimens du Roi, ayant demandé sa retraite, S. M. a nommé pour le remplacer le sieur Mique, chevalier de l'ordre du Roi, premier architecte du feu Roi de Pologne, duc de Lorraine & de Bar, intendant & contrôleur des bâtimens de la Reine. Le Roi a bien voulu en même temps, pour récompenser les services du sieur Gabriel, lui accorder le titre de son premier architecte honoraire, & le maintient, en cette qualité, dans la place de directeur de l'académie royale d'architecture.

M A R I A G E S.

Le Roi & la Reine, ainsi que la Famille Royale, signèrent, le 26 Février, le contrat de mariage du vicomte de St Vallier, maréchal de camp, avec demoiselle de Ryante.

Le Roi & la Famille Royale, signèrent, le 5 mars, le contrat de mariage du comte de Prassin, capitaine à la suite de la cavalerie, avec demoiselle O'Brien de Thomond; & celui du marquis de Rennepont, capitaine de dragons au régiment de la Reine, avec demoiselle Cheffret.

Le 19 mars, Leurs Majestés, ainsi que la Famille Royale, signèrent le contrat de mariage du chevalier de la Tour-du-Pin, brigadier des armées du Roi, & gentilhomme d'honneur de Monseigneur le comte d'Artois, avec demoiselle Pajot de Juvisy. Le Roi a trouvé bon que le chevalier de la Tour du-Pin portât dorénavant le nom de vicomte de la Charce.

N A I S S A N C E S.

Jeanne Roulot , femme du nommé Milloreau , meûnier au moulin de Beaux , paroisse de Saulieu en Bourgogne , accoucha , le 19 janvier , de trois garçons , dont deux se portent très bien ; la mere en nourrit un elle-même , l'autre est en nourrice au Jarnoi , paroisse d'Aligny ; le troisieme est mort le 31 du même mois.

M O R T S.

La venve C. Lacroix est morte à la Haye , âgée de plus de 105 ans ; quoiqu'elle n'eût qu'une fortune très-médiocre , la santé & la gaité ne l'ont abandonnée que la veille de sa mort.

Le nommé Jacques Scheraff , né en 1667 au Petit-Lucelle , canton de Soleure , qu'il quitta en 1679 , pour demeurer avec ses parens à Neu-neich , métairie située dans une paroisse de la haute-Alsace , y est mort le 27 janvier , âgé de 108 ans. Il a conservé jusqu'au dernier moment l'usage de tous ses sens , & une excellente mémoire ; il ne se nourrissoit que de laitage & de pommes de terre , & n'avoit eu que deux maladies graves , l'une à 7 ans & l'autre à 35 ; l'hiver il descendoit tous les jours une montagne très-rapide , d'une lieue de hauteur , pour soigner ses bestiaux , qu'il étoit obligé d'entretenir dans un village , faute de fourrage sur cette montagne , où il avoit son

habitation, huit mois avant sa mort il s'occupoit encore des travaux très-rudes, comme de faucher & de façonner du bois. Il laisse cinq enfans & douze petits-enfans, qui sont presque tous au service du Roi.

Pierre-Louis d'Abadie de Cadarcet, chevalier de l'ordre royal & militaire de Saint-Louis, ancien maréchal des-logis dans la première compagnie des Mousquetaires, ayant le brevet de mestre-de-camp, est mort le 15 février, en la terre de Cadarcet, au pays de Foix, dans la 100^e année de son âge.

Pierre-Marie de Combarel du Gibanel de Vernege, maréchal-de-camp, chevalier de l'ordre de St Louis, & commandeur de celui de St Lazare, major des Gendarmes-de-la-Garde, est mort à Paris le 28 Février. âgé de 78 ans.

Michel, marquis de Vassan, ancien sous-lieutenant au régiment des Gardes-Françoises, capitaine des levrettes de la chambre du Roi, est mort à Paris le 4 mars, dans la 69^e année de son âge.

Pierre Laurent Buirette de Belloy, avocat, citoyen de Calais, & l'un des quarante de l'académie françoise, est mort à Paris le 5 mars, âgé d'environ 47 ans.

Pierre-André comte de Palmes, colonel d'infanterie, capitaine de grenadiers au régiment des Gardes-Françoises, chevalier de l'ordre royal & militaire de St Louis, est mort à Paris le 6 mars, dans la 57^e année de son âge.

La nommée Marie Labattut, veuve de Jean Rouge, laboureur, est morte dans la paroisse d'Ambrus, diocèse de Condom, à l'âge de 107

212 MERCURE DE FRANCE.

ans. Cette femme se souvenoit parfaitement des événemens dont elle avoit été témoin dans sa jeunesse; elle n'avoit aucune des infirmités de la vieillesse, & elle a conservé toute sa raison jusqu'au dernier moment.

Le chevalier de Crenay, brigadier des armées navales, neveu du chevalier de Crenay, décédé vice-amiral de France, est mort le 20 février, au château de Montagu en Normandie.

Le nommé Martin, laboureur au village de Lasbolas, paroisse d'Ullac, en bas Limousin, est mort le 24 février, âgé de 103 ans.

Louis-Roger Fransure de Villers, chef-d'escadre des armées navales de S. M. & chevalier de l'ordre royal & militaire de St Louis, est mort au Havre-de-Grace, dans la 92^e année de son âge. Il servoit le Roi depuis 75 ans, & avoit eu le talon emporté par un coup de mitraille, au combat naval qui se donna près de Malaga le 24 Août 1704.

François-de-Paule-Philogene, marquis de Blanchefort, baron d'Asnois, gouverneur pour le Roi du pays de Gex, est mort à Paris le 10 mars, dans sa 71^e année.

N Doat, président à mortier au parlement de Pau, y est mort le 10 mars, âgé de 86 ans. Il a conservé jusqu'au dernier moment une tête saine, & beaucoup de sagacité & de pénétration pour les affaires; il s'étoit toujours montré assidu à remplir ses fonctions, & il n'y avoit qu'environ trois semaines qu'il avoit cessé de suivre le palais. Ce magistrat étoit le plus ancien président à mortier du Royaume, étant entré dans cette charge en 1713.

Henri-Claude chevalier de Boulainvillier, capitaine au régiment de cavalerie, comte de la Marche, est mort à Paris le 16 mars, dans la 23^e année de son âge.

Thadée comte de Tyfzkiewicz, grand-notaire du grand duché de Lithuanie, nommé chevalier de l'ordre de St Stanislas, est mort à Paris le 17 mars, dans la 25 année de son âge.

Jean-Baptiste-Elie Camus de Pontcarré de Viarmes, conseiller d'état ordinaire & ancien prévôt des marchands, est mort à Paris le 22 mars, âgé de 73 ans.

La nommée Marie-Marguerite St Aubin, mendiante, est morte à Mantes-sur-Seine le 21 février, âgée de 102 ans; cette femme, qui aimoit beaucoup à boire, n'avoit jamais été malade.

LOTÉRIE.

Le cent soixante-onzième tirage de la Loterie de l'Hôtel-de-Ville s'est fait, le 24 du mois de Mars, en la manière accoutumée. Le lot de cinquante mille liv. est échu au N^o. 78261. Celui de vingt mille livres au N^o. 70205, & les deux de dix mille, aux numéros 63580 & 71455.

Le tirage de la loterie de l'Ecole royale militaire s'est fait le 6 de Mars. Les numéros sortis de la roue de fortune sont 66, 9, 7, 78, 22. Le prochain tirage se fera le 5 Avril.

T A B L E.

P IECES FUGITIVES en vers & en prose, page 5	
Epître à M. de Saint-Lambert,	<i>ibid.</i>
Jupiter & le Papillon, <i>fable.</i>	16
Dialogue entre Thamas-Kouli-Kan, & la Princesse Al. . .	18
Epître à un de mes Amis,	29
Bofi, <i>conte,</i>	32
Epître à Mlle de P* *.	36
Élégie de Tibulle,	38
Le Socle & la Statue, <i>fable.</i>	41
Quatrain pour être mis au bas d'un portrait de M. l'Archevêque Duc de C* *.	42
Epître à une jeune femme,	44
La Prospérité & l'Adversité, allégorie,	44
Vers à Mde de Montanclos,	52
L'Ane, le Lion & le Loup, <i>fable.</i>	55
A Mde Laruetre,	61
Explication des Enigmes & Logogryphes,	<i>ibid.</i>
ENIGMES,	62
LOGOGYPHES,	64
Air de la Fausse Magie.	66
NOUVELLES LITTÉRAIRES,	69
Du miroir ardent d'Archimede,	<i>ibid.</i>
La Pologne telle qu'elle a été, telle qu'elle est, & telle qu'elle sera,	77
Temple de Mémoire,	86
Paradoxes par un Citoyen,	88
Discours sur l'éducation,	83
Traité complet d'anatomie,	99
Discours prononcés en différentes solennités de piété,	102

L'Homme sensible,	107
Remede nouveau contre les maladies véné- riennes,	123
Traité élémentaire de géométrie, &c.	124
Lettre & réflexions sur la fureur du jeu ;	<i>ibid.</i>
Œuvres complètes d'Alexis Piron,	137
Vers à ma Patrie,	139
Code Ecclésiastique,	140
La vie du Pape Clément XIV,	141
Architecture pratique,	<i>ibid.</i>
La consolation du Chrétien,	142
Le Dentiste observateur,	<i>ibid.</i>
Détail des succès de l'établissement que la ville de Paris a fait en faveur des personnes noyées,	143
Lettre apologétique sur les corvées,	<i>ibid.</i>
Lettres & Mémoires à un Magistrat du Parle- ment de Paris,	144
Etablissemens d'hôpitaux pour les enfans trou- vés, en Bretagne,	<i>ibid.</i>
Choix de tableaux,	<i>ibid.</i>
Pygmalion,	145
Itinéraires des routes les plus fréquentes,	<i>ibid.</i>
Recueil d'observations pour la guérison de la maladie épidémique qui attaque les bêtes à cornes,	<i>ibid.</i>
Instructions sur la maniere de désinfecter les villages,	<i>ibid.</i>
ACADÉMIES.	147
— de Dijon ;	<i>ibid.</i>
— de Limoges,	154
SPECTACLES, Concert Spirituel,	155
Opéra,	156
Sur la réception de la Reine à l'Opéra d'Iphi- génie,	158
Comédie Française	160

216 MERCURE DE FRANCE.

Comédie Italienne ,	161
ARTS , Gravures ,	167
Lettre à M. Lacombe ,	173
Sculpture ,	176
Géographie ,	180
Musique.	182
Lettre du Roi de Suede à M. de Rosier ,	186
Lettre de M. de Voltaire à M. de la Croix ,	187
Anecdotes.	188
AVIS ,	193
Nouvelles politiques ,	198
Présentations ,	206
Nominations ,	208
Mariages ,	209
Naissances ,	210
Morts ,	<i>ibid.</i>
Loterics ,	213

A P P R O B A T I O N .

J'AI lu , par ordre de Mgr le Garde des Sceaux ,
le premier Volume du Mercure du mois d'Avril
1775 , & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru de-
voir en empêcher l'impression.

A Paris , le 31 Avril 1775.

LOUVEL.

De l'Imp. de M. LAMBERT , rue de la Harpe.

MERCURE DE FRANCE,

DÉDIÉ AU ROI.

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES.

AVRIL, 1775.

SECOND VOLUME.

Mobilitate viget. VIRGILE.



A P A R I S,

Chez LACOMBE, Libraire, rue Christine,
près la rue Dauphine.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

AVERTISSEMENT.

C'EST au Sieur LACOMBE libraire, à Paris, rue Christine, que l'on prie d'adresser, francs de port, les paquets & lettres, ainsi que les livres, les estampes, les pièces de vers ou de prose, la musique, les annonces, avis, observations, anecdotes, événemens singuliers, remarques sur les sciences & arts libéraux & mécaniques, & généralement tout ce qu'on veut faire connoître au Public, & tout ce qui peut instruire ou amuser le Lecteur. On prie aussi de marquer le prix des livres, estampes & pièces de musique.

Ce Journal devant être principalement l'ouvrage des amateurs des lettres & de ceux qui les cultivent, ils sont invités à concourir à sa perfection; on recevra avec reconnoissance ce qu'ils enverront au Libraire; on les nommera quand ils voudront bien le permettre, & leurs travaux, utiles au Journal, deviendront même un titre de préférence pour obtenir des récompenses sur le produit du Mercure.

L'abonnement du Mercure à Paris est de 24 liv. que l'on paiera d'avance pour seize volumes rendus francs de port.

L'abonnement pour la province est de 32 livres pareillement pour seize volumes rendus francs de port par la poste.

On s'abonne en tout temps.

Le prix de chaque volume est de 36 sols pour ceux qui n'ont pas souscrit, au lieu de 30 sols pour ceux qui sont abonnés.

On supplie Messieurs les Abonnés d'envoyer d'avance le prix de leur abonnement franc de port par la poste, ou autrement, au Sieur LACOMBE, libraire, à Paris, rue Christine.

*On trouve aussi chez le même Libraire
les Journaux suivans.*

JOURNAL DES SÇAVANS, in-4° ou in-12, 14 vol. par an à Paris.	16 liv.
Franc de port en Province,	20 l. 4 s.
JOURNAL ECCLÉSIASTIQUE par M. l'Abbé Di- nouart; de 14 vol. par an, à Paris,	9 liv. 16 s.
En Province, port franc par la poste,	14 liv.
GAZETTE UNIVERSELLE DE LITTÉRATURE; port franc par la poste; à PARIS, chez Lacombe, libraire,	18 liv.
JOURNAL DES CAUSES CÉLÈBRES, 12 vol. in-12. par an, à Paris,	18 l.
En Province,	24 l.
JOURNAL ENCYCLOPÉDIQUE, 24 vol. 33 liv. 12 s.	
JOURNAL historique & politique de Genève, 36 cahiers par an,	18 liv.
LA NATURE CONSIDÉRÉE sous ses différens as- pects, 52 feuilles par an à Paris & en Provin- ce,	12 liv.
LE SPECTATEUR FRANÇOIS, 15 cahiers par an, à Paris,	9 liv.
En Province,	12 liv.
JOURNAL DES DAMES, 12 cahiers par an, franc de port, à Paris,	12 liv.
En Province,	15 liv.
L'ESPAGNE LITTÉRAIRE, 24 cahiers par an, franc de port, à Paris,	18 liv.
En Province,	24 liv.
NOUVELLES ÉPHÉMÉRIDES ÉCONOMIQUES, 12 vol par an, à Paris & en Province,	24 l.
Suites de belles planches in-fol. enluminées & non enluminées d'HISTOIRE - NATURELLE, avec l'explication, par M. Buch'oz; chaque décade broché, prix	30 l.

A ij

Nouveautés chez le même Libraire.

- D**ICT. de Diplomatie , avec fig. in-8°. 2 vol. br. 12 l.
- L'Agriculture réduite à ses vrais principes** in-12. br. 2 l.
- Théâtre de M. de St Foix**, nouvelle édition du Louvre, 3 vol. in-12. br. 6 l.
- Dict. héraldique** avec fig. in-8°. br. 3 l. 15 s.
- Théâtre de M. de Sivry**, 1 vol. in-8°. broch. 2 liv.
- Bibliothèque grammat.** 1 vol in-8°. br. 2 l. 10 s.
- Lettres nouvelles de Mde de Sévigné**, in-12. br. 2 l.
- Les Mêmes** in-12. petit format, 1 l. 16 s.
- Poème sur l'Inoculation**, in-8°. br. 3 l.
- IIIe liv. en vers fr. des Odes d'Horace**, in-12. 2 l.
- Eloge de la Fontaine**, par M. de la Harpe in 8°. broché, 1 l. 4 s.
- Journal de Pierre le Grand**, in-8°. br. 5 l.
- Institutions militaires**, ou Traité élémentaire de Tactique, 3 vol. in-8°. br. 9 l.
- Eloge de Racine avec des notes**, par M. de la Harpe, in-8°. br. 1 l. 10 s.
- Fables orientales**, par M. Bret, vol. in-8°. broché, 3 liv.
- La Henriade de M. de Voltaire**, en vers latins & françois, 1772, in-8°. br. 2 l. 10 s.
- Traité du Rakitis**, ou l'art de redresser les enfans contrefaits, in-8°. br. avec fig, 4 l.
- Les Muses Grecques**, in-8°. br. 1 l. 16 s.
- Les Pythiques de Pindare**, in-8°. br. 5 liv.
- Monumens érigés en France à la gloire de Louis XV, &c.** in-fol. avec planches, rel. en carton, 24 l.
- Mémoires sur les objets les plus importants de l'Architecture**, in-4°. avec figures, rel. en carton, 12 l.
- Les Caractères modernes**, 2 vol. br. 3 l.



M E R C U R E

D E F R A N C E .

A V R I L , 1775.

P I È C E S F U G I T I V E S

E N V E R S E T E N P R O S E .

V E R S A U S O L E I L ,

Sur son retour dans nos climats.

T u viens, flambeau du jour, d'achever ta carrière :

Des bords glacés du Groenlan
Jusqu'aux flots indomptés qu'a franchis Magellan,

A iij

6 MERCURE DE-FRANCE.

Tu viens , dans la nature entiere ,
De lancer , par torrens , tes feux & ta lumiere.
En vain , sous les glaçons , la neige & les frimats ,
Le fougueux aiglon tient l'Europe asservie ;
Soleil , reprends ton vol , & viens à nos climats
Rendre l'éclat du jour , la chaleur & la vie.

A la sombre horreur des hivers ,
Viens faire succéder la séduisante image
Des jours brillans du premier âge ;
Viens , pere des saisons , ranimer l'Univers.

Assez & trop long-temps l'Aurore
Ne naît que des plus sombres nuits.

Est-ce donc du sein des ennuis

Que le plaisir devait éclore ?

Laisse les Hottentots & leurs affreux déserts ;
Viens , avec plus d'ardeur recommencer ta course ;
De nos malheurs passés ferme à jamais la source ;
Et que tous tes trésors nous soient sans cesse ou-
verts.

Qui peut , dans les plages lointaines ,
Attacher désormais tes célestes regards ?

Pour quelque foible essai des arts ,

Dans ces régions inhumaines ,

De la férocité que de sanglantes scènes !

Que d'affreux monumens épars

Des plus terribles phénomènes !

Vois , sur le Trône des Français ,

Un Roi qu'avec respect tout l'Univers contemple,
Des plus grandes vertus donner aux Rois l'exemple,
Et compter chaque instant par de nouveaux bien-
faits.

Vois une Princesse adorée,
S'occupant de notre bonheur,
Préparer aux Français le spectacle enchanteur
Du siècle fortuné que vit fleurir Astrée.

Contemple ces nouveaux Sullis
Que l'auguste héritier du dernier des Henris
Admet à partager ses travaux & sa gloire.

Vois-les, sur l'aile des vertus,
Guidés par ce nouveau Titus,
Voler au Temple de Mémoire.
Ainsi, ces esprits immortels,
A qui Dieu confia sa volonté suprême,
Heureux du bonheur de Dieu même,
Dont ils versent sur nous les secours paternels,
Ont, parmi les humains, mérité des autels.

Si ta lumière la plus pure
Put jadis éclairer nos malheurs inouis;
Plonge-les, Dieu du jour, dans une nuit obscure;
Échauffe, embellis la nature;
Comble notre bonheur en imitant Louis.

Par M. Morand.



... AU DIEU MERCURE.

TOI qui fais anoblir tout ce qui t'environne,
 Fidele Messager des Dieux,
 Mercure, jusqu'au pied du Trône,
 Va porter mon respect, mon hommage & mes
 vœux.

Par le même.

TYRCIS ET ANNETTE.

Idylle.

AU milieu d'un beau jour, sous un feuillage
 épais,
 A l'abri du soleil, Tircis prenoit le frais.
 Inquiet & rêveur, couché sur la verdure,
 Le Berger près de lui voit une grotte obscure.
 Il regarde... Il se leve... Il hésite un moment...
 Enfin il s'y transporte, & trouve un lieu char-
 mant.

Là brillent en secret le lis, l'œillet, la rose,
 Entourés d'un ruisseau qui coule & les arrose;
 Leur parfum délicat enchaîne tous les sens;
 De mille oiseaux divers il entend les accens;

Il y remarque : aussi la triste tourterelle :
 Il la fixe , l'écoute & soupire avec elle.
 Quel chant pour un Amant pénétré de douleur !
 Il sent , plus il l'écoute , accroître sa langueur.
 Il s'y livre , & bientôt cédant à ses alarmes ,
 Le cœur gros de soupirs , les yeux noyés de larmes ,
 Il confie à ces lieux , témoins de ses regrets ,
 Le trop juste motif de ses ennuis secrets :
 Tourterelle , dit-il , plaintive & gémissante ,
 Tu pleures un Amant, moi je pleure une Amante ;
 J'étois aimé d'Annette , hélas ! soins superflus ,
 Mon cœur l'adore encor , le sien ne m'aime plus.
 Ah ! qui jamais eût cru qu'elle devînt légère ,
 Elle qui paroïssoit ne vouloir que me plaire ,
 Qui de mon hautbois seul n'écoutoit que les sons ,
 Et ne vouloit jamais chanter que mes chansons.
 Annette , tu me fuis ! dois-je & puis-je le croire ?
 Toi qui de notre ardeur semblois te faire gloire !
 Est-ce donc là le fruit de ces tendres sermens ,
 Qu'Amour nous arrachoit dans ces heureux mo-
 mens ,
 Où nos deux cœurs , plongés dans une douce
 ivresse ,
 Se juroient pour toujours une égale tendresse ?
 O funeste départ qui m'éloigna de toi !
 Sans lui , j'en suis certain , j'aurois encor ta foi.
 C'étoit donc peu qu'en proie aux tourmens de l'ab-
 sence ,

A v

10 **MERCURE DE FRANCE.**

Je visse, avec mes pleurs, augmenter ma confiance ;

Devois-je encor te voir, pour prix de mon amour,
Au lieu de me chercher, me fuir à mon retour !
D'un changement si prompt je ne suis point la
dupe,

Je sais qu'un autre Amant t'intéresse & t'occupe.

On m'avoit informé de ta légèreté ;

Et moi, trop prévenu sur ta sincérité,

Annette, me disois-je, oser être parjure !

Annette qui brûloit d'une flamme si pure,

Qu'elle m'a souvent fait un crime d'un regard
Sur d'autres que sur elle, échappé par hasard ;

Annette me quitter ! non cela ne peut être ;

Ce soupçon est injuste, on doit mieux la con-
noître. . .

Dieux ! il n'est que trop vrai. . . Mais pourquoi
m'attrister ?

Après sa trahison, dois-je la regretter ?

Non, non, n'y pensons plus ; mon cœur tendre
& sincère

Peut aspirer encor à plus d'une Bergère.

Eglé souvent m'agace & suit exprès mes pas :

Elle est plus vive qu'elle... oui... mais ne la vaut
pas.

Eh bien ! au lieu d'Eglé, je choisirai Sylvie :

Elle chante très-bien, sa figure est jolie,

J'en conviens... cependant on pourroit trouver
mieux ;

Annette, à mon avis, a de bien plus beaux yeux.
A qui donc recourir ? Je ne vois que Suzette :
Elle est douce, & d'ailleurs bien plus jeune qu'An-
nette ;

Oui, je veux m'y fixer... mais... ce n'est qu'une en-
fant,

Simple, sans connoissance & sans raisonnement ;
Au lieu que pour l'esprit Annette est un prodige.
Quelle perplexité ! tout à l'envi m'afflige ;
Je voudrois fuir Annette ou ne plus y penser,
Et de mon souvenir rien ne peut l'effacer.
C'en est donc fait ; mon cœur, qui malgré lui
souponne,

Va traîner en tous lieux le trait qui le déchire.
Non, c'en est trop, Amour, Dieu cruel, laisse-
moi,

Je ne veux plus aimer, j'ai trop vécu pour toi ;
Laisse-moi désormais, dans une paix profonde,
Oublier, s'il se peut, qu'Annette soit au monde ;
Le trépas, maintenant, est mon unique espoir ;
Je l'attends de ses yeux & de mon désespoir...

Non, tu ne mourras point, Tircis, s'écrie An-
nette,

En sortant tout-à-coup d'une sombre cachette,
Un cœur aussi constant mérite un autre sort :
J'ai voulu t'éprouver, pardonne si j'ai tort ;
Je connois, cher Tircis, l'excès de ta tendresse ;
Vivons, Berger, vivons pour nous aimer sans
celle ;

A vj

12 MERCURE DE FRANCE.

Partage mes loisirs , partage mes travaux ;
Le jour , occupons-nous du soin de nos troupeaux ,
Le soir , quand le soleil précipité dans l'onde ,
Viendra rendre la nuit & la fraîcheur au monde ,
Annette , libre alors de tout soin étranger ,
N'aura plus que celui d'être avec son Berger ;
Tous les deux , retirés dans cette grotte obscure ,
Ignorés tous les deux de toute la nature ,
Nous viendrons , loin des yeux de tes rivaux ja-
loux ,

Livrer nos tendres cœurs aux transports les plus
doux.

Tu charmeras ce lieu des sons de ta musette :
Je chanterai Tircis , tu chanteras Annette ,
Quelque fois tour-à-tour , souvent à l'unisson ;
Et lorsque tu feras pour moi quelque chanson ,
Un baiser sur le champ deviendra ton salaire.
Qu'il est doux à ce prix de chanter ma Bergere ,
Répond Tircis charmé ; je jure ici ma foi
De n'aimer ni chanter d'autre Belle que toi.
Gofitons bien ce beau jour que l'Amour nous en-
voie ;

Quel jour ! je ne crains plus que de mourir de joie.

*Par M. D***, de Beaune.*



*VERS à M. le Marquis de Miroménil ,
Garde-des-Sceaux de France, faisant
les fonctions de Chancelier.*

Du vaisseau de l'Etat boussole invariable,
Sage Miroménil , ton génie équitable ,
Par ton cœur dirigé vers le point de l'honneur ,
Marque la route sûre au port du vrai bonheur.
Le savoir du Pilote éclate en sa prudence :
Assis au gouvernail , dont il sent l'importance ,
Le choix de sa boussole & de ses matelots ,
Fait triompher son art & des vents , & des flots.
Au milieu des écueils , au plus fort de l'orage ,
Sous de tels conducteurs on craint peu le naufrage :

*Par M. le Chevalier de Berainville , en lui
présentant son médaillon allégorique sur le
retour du Parlement , dans lequel la Ville
de Paris est sous l'emblème d'un vaisseau au
milieu d'une mer agitée.*



*ÉPI TRE à Madame * * *, sur son mariage.*

C'EN est fait , pour jamais , vertueuse Sophie ,
 A l'objet de tes vœux le ciel enfin te lie :
 Un oui , ce mot si court , & souvent si fatal ,
 Ce port , ou cet écueil de l'amour conjugal ,
 Ce mot , pour toi si doux , & que d'une voix sûre
 Tu prononças ; sans doute , a scellé de ton cœur
 Et les purs sentimens , & l'éternel bonheur.
 Eh ! qu'avois-tu besoin qu'un ennuyeux Notaire ,
 De ton engagement dressât le formulaire ?
 Un lustre de constance avoit fixé ton choix ,
 Un lustre de soupirs le confirma cent fois.
 L'Amour , dont le flambeau s'allume dans les lar-
 mes ,

Eprouvant ton ardeur , ajoutoit à tes charmes :
 Chaque jour ton Amant , blessé de nouveau traits ,
 Trouvoit dans l'avenir de séduisans attraits ;
 Et , jaloux de ses droits , de vos cœurs , Hymenée
 Au livre des époux marqua la destinée.
 Déjà s'est écoulé le plus beau de tes jours :
 Déjà les Ris , les Jeux , les folâtres Amours ,
 Ministres empressés de ton ardente flamme ,
 D'une volupté pure ont pénétré ton âme.
 Déjà le nom d'Epoux succede au nom d'Amant ,

Et l'ardeur du desir fait place au sentiment;
 Les Plaisirs, dont jadis l'honneur t'eût fait un
 crime,
 Sont pour toi désormais un devoir légitime,
 Et le tribut d'Hymen, dont tu chéris la loi,
 De ton fidele Epoux t'assurera la foi.
 Ajoutant chaque jour aux délices d'un pere,
 Tu doubleras le fil d'une trame si chere;
 Et le ciel bénissant tes vertus, tes travaux,
 Remplira ta maison, de petits commençaux,
 Qui t'offrant au printemps les doux fruits de Pom-
 me,
 Couronneront de fleurs les jours de ton automne.

Par le même.

*Traduction de l'Ode d'Horace : Donec
 gratus eram tibi.*

H O R A C E.

Q UAND des jeunes Amans qui te donnoient leur
 foi
 J'étois le plus chéri, trop aimable Lidie,
 Hélas ! disois-je, aux Rois je porte peu d'envie;
 Tout fortunés qu'ils sont, ils le sont moins que
 moi.

L I D I E.

Quand Lidie à tes yeux n'avoit point de rivale ,
 Quand , reine de ton cœur , j'en allumois les feux ;
 Fiere d'un don si cher , je doutois qu'en ces lieux ,
 Parmi tant de beautés , Lidie eût son égale.

H O R A C E.

Chloé fait m'engager dans de nouveaux liens.
 Son luth est si touchant & sa voix est si belle !..
 Je ne demande aux Dieux que de mourir pour elle ,
 Si du prix de mes jours je rachette les siens.

L I D I E.

Je sens pour Calais une flamme éternelle.
 Je suis le seul objet de ses tendres amours.
 Je mourrois mille fois , si la Parque cruelle
 Consentoit à ce prix d'épargner ses beaux jours.

H O R A C E.

Mais , quoi ! si rappelant ma première tendresse ;
 Dans d'éternels liens j'allois me réunir ;
 Si de mon cœur Chloé cessoit d'être maîtresse ,
 Et qu'à Lidie encor il voulût se rouvrir ?

L I D I E.

Calais est plus beau que le plus beau jour même ,

Et toi plus agité que les flots en courroux ;
 Mais Lidie eût encor fait son bonheur suprême
 De vivre & de mourrir en des liens si doux.

*A Aix. Par M. d'Hermite de
 Maillanne.*

LE BARBET & LE DOGUE.

Fable imitée de l'Allemand.

« **B**ON Dieu ! comme en ce pays
 » Notre race dégénère !
 » Que les chiens y sont petits !
 » Les plus foibles ennemis
 » Doivent braver leur colere.
 » Dans le pays des Hurons ,
 » (Je suivois mon maître Charle)
 » J'en ai vu , moi qui vous parle ,
 » Se jouer à des Lions.
 » A des Lions ! quel courage !
 » Je les ai vu ; c'est un fait »
 Ainsi parloit un Barbet ,
 Tout frais venu d'un voyage.
 « Ce récit est bel & bon ,
 » Dit un Dogue d'Angleterre ;
 » Mais forcent-ils le Lion
 » A mordre enfin la poussière ? —

- » Je n'en fais rien. — Pourquoi donc
- » Tant prôner une chimère ? —
- » Mais attaquer un Lion ! —
- » L'attaquer & le défaire,
- » Ce sont deux. — Mais cependant... —
- » Cependant rien n'est moins sage :
- » Ces chiens, que tu vantes tant,
- » N'ont que l'orgueil en partage ;
- » C'est un fait bien attesté,
- » Bien prouvé : témérité,
- » Comme on dit, n'est pas courage ».

Par M. Willemain d'Abancourt.

L'HOMME, LE LION & LE TIGRE.

Fable imitée de l'Allemand.

SUR les côtes d'Afrique errant à l'aventure ;
 Sans guide, sans secours, luttant contre la mort ;
 Un voyageur, dans une nuit obscure,
 Attendoit que le ciel décidât de son sort.
 Le bruit des flots, qui baignent ces rivages,
 Les hurlemens des animaux sauvages,
 Tout dans son sein porte une juste horreur.
 Le jour renaît ; & , loin de le rendre à la vie,
 Le jour encore ajoute à sa terreur.

Des sombres bois de la Mauritanie ;

S'élance avec furie ;

Un Tigre qu'un Lion poursuit avec ardeur.

Pour cet infortuné quelle horrible détresse !

Le Tigre l'apperçoit, redouble de vitesse ,

L'atteint & fond sur lui. Tout saisi de frayeur ;

Le pauvre Voyageur

Chancelle, & se défend avec si peu d'adresse ;

Qu'il va bientôt du Tigre assouvir la fureur.

Destin cruel ! sort affreux !.. Mais la chance

Tourne aussi-tôt : voyant ce combat inégal ,

Le Lion fierement s'avance ;

Hérissé, l'œil ardent, sur le Tigre il s'élance ;

L'étrangle ; & loin de suivre sa vengeance ,

Laisant aller le Voyageur sans mal ,

« Apprends, lui cria-t-il, que la reconnoissance

» Parmi les animaux est un devoir sacré ;

» Autrefois à la mort j'allois être livré ,

» Lorsqu'un de tes pareils m'assura l'existence.

» C'est à lui seul que j'ai dû le bonheur

» D'échapper à la vigilance

» De mon barbare & perfide oppresseur.

» J'ai faim ; mais ne crains rien : va, la recon-

» noissance

» En ce moment l'emporte dans mon cœur.

» J'apperçois un vaisseau ; retourne en ta patrie ,

» Et lorsqu'à ta famille étonnée, attendrie

» Tu raconteras ton malheur ,

» Souviens-toi bien , pour ton honneur ,
 » Que ce fut un Lion qui te sauva la vie ».

Par le même.

LE BONHEUR INTERROMPU.

IL y a quelques jours, Mesdames, qu'en revenant chez moi, je passai par la plaine de Frontenen; il faisoit presque nuit; j'entendis tout-à coup des soupirs & des gémissemens. Il est naturel de secourir les malheureux. J'approchai de l'endroit d'où partoît ce que je venois d'entendre: je vis, autant que l'obscurité put me le permettre, un homme assis au pied d'un arbre, la tête appuyée dans ses mains, & qui donnoit les plus grandes marques de désespoir; il étoit assez bien mis, & , à sa figure, je jugeai qu'il n'étoit pas un homme du commun; il ne prenoit pas garde à moi, & il répétoit toujours: Que je suis malheureux! que mon sort est affreux! Je lui offris mes secours, & il ne répondit que par des plaintes amères. Je lui demandai la cause de son état; s'il étoit blessé; s'il avoit été attaqué par des voleurs; s'il avoit perdu sa fortune, ses

parens, ses amis; si l'injustice des hommes l'avoit couvert de quelque opprobre; à chaque fois il me répondoit: qu'il seroit heureux s'il n'avoit que cela à regretter. Monsieur, lui dis-je, la confiance soulage les maux, quelle peut-être la cause des vôtres? Tout ce qui dépend de moi... Ah! Monsieur, me dit-il, la vie m'est insupportable, je suis le plus infortuné des hommes, j'ai perdu un ruban. — Un ruban? — Oui, Monsieur, un ruban, un ruban couleur de rose & vert: il m'étoit plus précieux que la vie; elle y étoit attachée; je l'ai perdu ici, & si je ne le retrouve pas, j'espère que la mort... Les pleurs & les sanglots étouffèrent ses paroles; mon premier mouvement fut de juger fort mal de la raison de cet inconnu: mais il étoit malheureux; quelle qu'en fût la cause, il méritoit ma pitié, & je m'efforçai de le consoler. Je l'assurai qu'il seroit possible de trouver à la ville des rubans couleur de rose & vert; je lui promis d'en chercher chez toutes les marchandes de mode, & je lui proposai de se laisser conduire chez moi; il y consentit avec quelques peines, & sans faire aucune trêve à sa douleur. Je lui parlois peu; je vis qu'il ne falloit pas cher-

22 MERCURE DE FRANCE.

cher à le distraire. On servit le souper ; son affliction ne l'empêcha pas de boire plusieurs coups de vin , & de manger les deux tiers du souper d'assez bon appétit. Au dessert , il me dit : l'honnêteté est peinte sur votre physionomie ; vous inspirez la confiance , voulez-vous écouter mon histoire. Je lui dis qu'il m'intéressoit , & que je ne demandois pas mieux que de savoir en quoi je pourrois lui rendre service. Pour n'être pas long , continua-t-il , je ne commencerai que depuis ma naissance. Je m'appelle Misis ; — Misis , dis - je ; je ne connois point ce nom là à Genève. Vous êtes un nouvel habitant , ou tout-à-fait étranger — Eh ! qu'importe , d'où je sois , reprit-il ; les malheureux ne sont-ils pas de tous les pays ? Je ne l'ai cependant pas toujours été ; & si je le suis aujourd'hui , ce n'est pas la faute de la fortune. Je suis né riche , & de parens , qui , toute leur vie , se sont disputés sur la vocation que je devois embrasser. Mon père vouloit que j'entrasse au service ; ma mère , que je prisse le parti de la robe : les bonnes gens moururent sans avoir rien décidé , me laissèrent leur indécision & assez de fortune. Je crus ne pouvoir mieux employer ma liberté ,

qu'en apprenant à connoître le monde en voyeagant, & je voulus commencer par ma patrie. Je fis mes apprêts, & j'allois monter dans ma chaise de poste, lorsqu'elle fut accrochée par un carosse qui alloit assez vite. Ces deux voitures se fracassèrent; je n'étois pas dans la mienne, & je pus donner des secours à l'autre, qui étoit dans l'état le plus déplorable. Trois femmes en sortirent avec peine. La politesse m'ordonnoit de leur offrir des soulagemens. Elles les acceptèrent. Je diffèrai mon voyage, & je les reçus chez moi. Quand elles furent un peu remises de leur frayeur, je leur témoignai la part que je prenois à ce qui leur étoit arrivé, & je les priai d'accepter tout ce qui dépendroit de moi. La mère, car il y en avoit une, me raconta que sa fille, qui devoit prendre le voile & faire ses vœux le lendemain, venoit de voir, pour la dernière fois, son grand père, qui la donoit pour le couvent; & elle témoigna la plus grande crainte que cet accident n'apportât quelque retard à cette cérémonie, à laquelle elle paroïssoit fort attachée. Tout ce qu'elle me dit là-dessus commença déjà à m'intéresser pour sa fille; je passai auprès de son lit: elle étoit la plus malade,

24 MERCURE DE FRANCE.

elle avoit une très - forte contusion à la tête. Oh ! que je fus frappé en voyant la plus belle personne du monde ! Raphaël & le Corrège , en peignant leurs vierges, n'ont pas rassemblé plus d'attraits , plus de grâces , plus de noblesse , plus de candeur ; jamais il n'y eut autant de beautés réunies : les linges qui lui enveloppoient la tête , ajoutoient encore à ses charmes. — Je comprends , Monsieur , lui dis - je , elle ressembloit une Vierge en peinture , & sans doute que vous en devîntes amoureux. Vous n'avez peut - être jamais eu de passion , me dit-il. Pardonnez - moi , répondis - je : je me mets quelquefois en en colère. Enfin , Monsieur , continuait-il , je ne fais dans ce moment ce que je devins ; tout ce que j'éprouvai ne peut point se décrire : il s'éleva dans mon ame des sentimens qui m'étoient inconnus. Quand je fus un peu remis , je dis ce que je pus. Dans la conversation , elle m'apprit que sa mère lui avoit persuadé de se faire religieuse pour son bonheur , & pour laisser toute la fortune de la famille à un frère que l'on aimoit beaucoup plus qu'elle. Je ne vous ferai point le détail de tout ce qui se passa entre nous ; je vous dirai seulement qu'à force de peines , de
soins

soins & d'assiduités, je me fis préférer au couvent, & par la mère, & par la fille; au moins à ce qu'il paroïssoit, par une suite de circonstances : elles étoient même restées chez moi; le mariage étoit fixé à peu de jours; je me croyois le plus heureux des hommes. Je sortis un matin pour faire quelques emplettes : des affaires m'entraînèrent; je ne rentrai que le soir, assez tard. Quel fut mon étonnement, Monsieur, de trouver, à mon retour, l'appartement parfaitement désert : tout avoit disparu. J'eus beau questionner, demander, m'informer; je ne pus rien apprendre de personne; mes recherches furent inutiles; tout fut perdu pour moi. Au milieu de ma peine & de mon désespoir, je reçus un petit paquet, dans lequel il y avoit un billet & un ruban. Il ne m'a pas été difficile de retenir ce qu'il y avoit d'écrit; il ne contenoit que ces mots : *Je vous aimerai toujours; je vous suis attachée pour la vie; que ce ruban en soit le gage, tant que vous me serez fidèle.* Ce billet me rendit un peu de calme; je le baisai mille fois, & je mis le ruban sur mon sein. Les larmes & les soupirs interrompirent ici son récit un moment. Je fis encore

20 MERCURE DE FRANCE.

des perquisitions , continua - t - il ; je fus long - temps dans l'espérance d'apprendre quelque chose : tout fut inutile. Je me déterminai enfin à reprendre mon premier projet de voyage , & je partis. Je parcourus plusieurs provinces. Au bout de quatre mois , j'arrivai à Bordeaux. J'y entendis parler par - tout de la belle Elmire ; on ne s'entretenoit que de sa beauté , que de ses grâces , que de ses talens ; elle occupoit tout le monde ; elle réunissoit toutes les attentions. La curiosité me fit chercher les occasions de la voir , & je me rendis dans une assemblée où elle devoit être. Quelle fut ma surprise en reconnoissant parfaitement ma chère Elmire , que j'adorois , que je devois épouser , & qui m'avoit été enlevée ! Mon trouble & mon embarras furent extrêmes. Je pris le parti de ne point me faire connoître d'abord ; je me cachai dans la foule. Si elle est infidèle , disois - je , pourquoi lui donner le plaisir de me l'apprendre , & de jouir à mes yeux de quelque nouveau triomphe. Il devoit y avoir un grand bal masqué le lendemain ; je résolus de mettre mon ruban en écharpe par-dessus mon domino. Si je suis oublié , disois je encore , elle n'y prendra pas garde ; si

elle m'aime toujours , elle trouvera quelque façon de le faire connoître. Je n'eus pas été un moment dans la salle du bal , que , près de moi , un masque tomba en syncope. A la quantité de flacons qui sortirent , à l'empressement de tout le monde , je jugeai que c'étoit Elmire , que le ruban avoit frappée. Je fendis la presse , je m'approchai ; elle revenoit à elle. Que dois-je espérer , lui dis-je à demi-voix , en lui serrant la main avec transport. Que vous êtes aimé , me dit-elle , mais fuyez-moi dans ce moment , & bientôt vous me rejoindrez. Des masques l'entraînèrent ; je crus reconnoître sa mère ; je ne perdis pas Elmire de vue. Dès que je la vis un peu séparée de la cohue , je l'abordai ; & , après l'assurance de nos sentimens réciproques , elle me dit rapidement que sa mère avoit été persuadée par son frère , de ne point nous laisser marier ; que , puisqu'elle n'entroit pas au couvent , il falloit tâcher de la marier à la Cour ; qu'un très-grand Seigneur l'avoit vue , & l'avoit trouvée très-belle ; que là-dessus , il avoit établi des projets de fortune , & que , de concert avec sa mère , il avoit résolu de l'enlever. Elle m'assura qu'elle s'étoit vivement opposée à leurs desseins ; qu'elle

28. MERCURE DE FRANCE.

leur avoit juré mille fois qu'elle n'auroit jamais d'autre époux que moi ; & que voyant qu'ils ne pouvoient rien obtenir d'elle, ils avoient pris le parti de la faire voyager, pour la dépayser, & pour lui ôter les folies qu'elle avoit par la tête. C'est ainsi, continua-t-elle, qu'ils appellent la passion que j'ai pour vous. Venez demain à midi à notre demeure ; je tenterai tout auprès de ma mère pour la fléchir ; vous m'aidez. Nous nous séparâmes, de peur d'être remarqués. Je fus le lendemain chez Elmire. Dès qu'elle m'aperçut, elle vint au-devant de moi, me prit par la main, & me conduisit à sa mère. Elle lui jura qu'elle mourroit ou qu'elle seroit unie à moi. Je me jetai à ses pieds, &, par nos prières, nous obtînmes une seconde fois son consentement. Le frère d'Elmire, après quelques résistances, donna aussi le sien. Pour éviter de nouveaux malheurs, j'obtins que la cérémonie de notre mariage seroit fixée au lendemain, & je pris toutes les mesures en conséquence. Pour peu que vous soyez sensible, Monsieur, vous pouvez juger de tout ce qui se passoit dans mon ame. Ce jour que je regardois comme le plus fortuné de ma vie, arrive ; tout est

prêt; je suis au comble de la joie; je donne la main à Elmire pour monter en voiture; dans l'instant, je reçois un ordre du Gouverneur de la Province de me rendre chez lui. J'eus beau représenter qu'un homme qui va se marier ne peut recevoir d'ordre de personne; on me dit qu'il n'y avoit pas un moment à perdre: il fallut tout renvoyer, & aller. Le Gouverneur me dit qu'il avoit des avis certains que j'étois en intelligence & en correspondance avec les Anglois; qu'il étoit obligé de s'assurer de moi, & que je devois me rendre à la citadelle. Mes représentations furent inutiles. On me dit que tout seroit vérifié dans 24 heures, & que je serois libre, si j'étois innocent. On me permit d'écrire un mot à Elmire. Je me rappelai qu'elle m'avoit dit que nous devions nous défier de son frère, & mes soupçons ne purent tomber que sur lui. Il n'y a jamais eu de temps plus long que ces 24 heures: elles me parurent un siècle, & encore furent-elles prolongées de plusieurs autres. Enfin je sortis; je volai chez Elmire. Ah! Monsieur, que mon impatience fut trompée: je ne retrouvai personne; tout avoit fui, tout avoit disparu, comme la première

fois. La foudre m'auroit moins frappé; le désespoir me fit faire cent folies; enfin je courus à la poste. On me dit que deux femmes avoient fait prendre des chevaux; j'en pris aussi, & je courus après. Au bout de deux jours, je rattrapai une chaise, que j'aurois mise en pièces, quand je vis que ces deux femmes qui étoient dedans m'étoient absolument inconnues. Je revins sans pouvoir découvrir aucune trace d'Elmire. On parla beaucoup de notre mariage, de ma détention, de son départ. Les femmes, qui n'en étoient pas fâchées, firent cent conjectures consolantes pour elles; mais personne ne sçut ce qu'elle étoit devenue. Il me restoit mon désespoir & mon ruban. Avec ce triste équipage, je continuai mon voyage. Je restai long-temps en Languedoc & en Provence, & au bout de six mois j'arrivai à Lyon, toujours triste, toujours désespérant de revoir Elmire : l'ennui & le chagrin me suivoient par-tout. J'allai un jour à la comédie. Au moment où j'entrai au parterre, tous ceux qui y étoient, disoient : *la voilà, la voilà*. Tous les yeux, toutes les lorgnettes étoient tournées sur la même loge; j'y portai aussi les miens. C'étoit Elmire, qui attiroit tous les re-

gards par sa beauté. Je suis un peu sujet à l'étonnement, mais ici mon émotion fut égale à celui que j'éprouvai ; mon premier mouvement fut de voler vers elle, & de ne pas la quitter un instant, que les nœuds qui devoient nous unir ne fussent formés pour toujours : je préférerais cependant de ne point faire d'éclat au spectacle. Je sus où elle logeoit, je lui écrivis ces mots : *Elmire, je suis près de vous, dois-je mourir ou vivre ;* & j'y joignis un petit morceau de ruban. Elle me répondit qu'il y avoit bien long-temps qu'elle désespéroit de me retrouver ; qu'elle avoit tout tenté pour avoir de mes nouvelles, & me donner des siennes ; que sa mère & son frère l'avoient cruellement éloignée de moi à Bordeaux ; qu'on l'avoit fait monter en chaise, sous prétexte d'aller me voir dans le lieu de ma prison, & qu'on l'avoit conduite à Paris, sans qu'elle pût s'en défendre. Elle ajoutoit qu'elle étoit à Lyon depuis quelques jours, pour des affaires de famille, & pour le mariage de son frère, qui vouloit toujours traverser le nôtre ; que, dans ce moment, elle prenoit le parti de s'échapper le lendemain matin, de se jeter dans le couvent des Ursulines, & de n'en sortir que pour me

32. MERCURE DE FRANCE.

suivre aux Autels. Heureux de retrouver Elmire fidèle , je ne pensai qu'à éloigner tous les obstacles qui pourroient nous traverser encore : je pris toutes les mesures possibles , & je me rendis au couvent à l'heure où je jugeai qu'elle pouvoit y être : je la trouvai en effet. Si vous ne comprenez pas tout ce que doivent se dire deux amans malheureux , & qui se revoient, il est inutile que je vous en fasse le détail : nous convînmes que le lendemain nous ferions bénir notre mariage dans la chapelle du couvent. Nous avions le consentement de sa mère ; elle devoit même être repartie après que sa fille lui eut communiqué ses intentions pour le couvent ; rien ne devoit plus nous arrêter. Serai-je encore malheureux , disois-je ? Quel nouveau démon s'opposera encore à ma félicité ? Je tremblois , mais j'espérois cependant que rien ne pourroit troubler mon sort. Enfin le moment arrive ; je vais au parloir ; j'y trouve Elmire ; elle étoit avec la Supérieure & une pensionnaire. Je croyois avoir tout prévu , paré à tout ; le Prêtre nous attend , je conduis Elmire , nous allons à l'Autel ; enfin , disois je tout bas : je suis heureux , tous mes maux sont finis. On commence

l'Office. A peine le Prêtre avoit-il dit quelques mots, qu'il s'élève une voix dans l'Eglise qui dit : il est Huguenot. On y fit d'abord peu d'attention, & j'étois bien éloigné de croire que cela me regardoit. Le bruit augmente peu-à-peu ; tout ce qui étoit là de peuple crioit : il est Huguenot, il est Protestant. Alors le Prêtre me demande s'il est vrai que je suis de la Religion Réformée. Je lui fis tous les sermens que j'étois bon Catholique, & que je lui en donnerois toutes les preuves qu'il voudroit. On s'obstina à crier que j'étois Protestant ; & un homme même s'avança, & assura qu'il me connoissoit bien, & que j'étois Huguenot. Le Prêtre ne voulut pas continuer la cérémonie ; il dit que la crainte de commettre un sacrilège valoit bien la peine de renvoyer de quelques heures ; que j'étois étranger, & qu'il falloit un nouveau billet de l'Archevêque, ou au moins de quelqu'Ecclésiastique connu. Mais, Monsieur, lui dis-je, en l'interrompant, pourquoi, vouloir toujours épouser la même femme. Ah ! me répondit-il, vous ne connoissez pas Elmire : il n'y a qu'une femme au monde ; & c'est elle. Je ne pus rien gagner, ni par menace ni par pro-

B v

34 MERCURE DE FRANCE.

messe : il fallut rentrer au couvent. Il étoit bien aise de lever ce nouvel obstacle ; mais il falloit renvoyer de quelques heures , & cette seule idée me mettoit au désespoir : tout ce qui m'étoit arrivé me donnoit un pressentiment de ce qui pouvoit m'arriver encore , & de ce qui m'arriva en effet. Je portai mes plaintes, j'obtins tout ce que je voulus. Hélas ! Monsieur, quand je revins le soir au couvent, El-mire n'y étoit plus : mille morts m'auroient été moins affreuses. On me dit que , par un ordre, elle devoit être transférée dans un autre couvent , & que pour cela elle étoit partie tout de suite dans une chaise de poste, accompagnée de deux gardes. Je soupçonnois tout du frère d'Elmire ; mais je ne concevois pas que depuis qu'elle étoit aux Ursulines, on eût pu obtenir cet ordre. Sans m'amuser aux réflexions & aux possibilités, je pris des chevaux & je suivis les traces. J'eus bientôt atteint la voiture qui la conduisoit ; mais les gardes ne voulurent pas me laisser approcher ; rien ne put les tenter ; ils ne voulurent même entrer dans aucune explication ; & quand ils virent que je pourrois en venir à quelque violence, l'un se jeta sur mon épée, & me l'arracha, & l'autre

coupa les fangles de mon cheval ; & au même instant ils doublèrent le pas , & s'éloignèrent , en me disant que j'étois bien heureux d'être traité si doucement. Si on pouvoit s'ôter la vie avec un fouet de poste , qui étoit tout ce qui me restoit , je n'existerois sûrement plus. Je retournai comme je pus à Lyon ; j'y restai longtemps dans l'espérance d'apprendre ou de recevoir quelques nouvelles ; enfin , après avoir attendu plusieurs mois inutilement , j'en repartis pour continuer mon voyage. Genève est un pays trop intéressant pour être négligé par un voyageur un peu curieux. Il y a plusieurs jours que j'y suis , & aujourd'hui j'étois allé promener dans l'endroit où vous m'avez trouvé , j'y revenois à mes malheurs , à Elmire ; je tenois ce ruban , que je chéris , & qui étoit tout ce qui me restoit de mes espérances , lorsque j'ai cru voir Elmire dans un caïosse qui alloit très - vite. L'espoir m'a donné des ailes ; j'ai couru pour m'en assurer : mais je n'ai pu atteindre la voiture , & le ruban m'est échappé ; je l'ai perdu , & je l'ai cherché inutilement pendant cinq heures. Je suis né pour le malheur ; tout me fuit ; tout s'accorde pour me tourmenter ; je n'ai plus qu'à mourir. Les

Bvj

sanglots l'empêchèrent d'en dire davantage. Je le consolai autant qu'il me fut possible ; je lui représentai que quand même le bonheur & les femmes échappoient quelquefois , il y avoit encore des ressources. Je lui promis de faire d'abord les plus grandes perquisitions pour découvrir Elmire ; je lui dis qu'il y avoit une espèce de café à la cuisine *, où s'assembloit très-bonne compagnie ; qu'il y avoit toute sorte de papiers publics , & que peut-être il apprendroit quelque chose d'elle ou du ruban dans les affiches à la main ; & je lui proposai de l'y accompagner dès le lendemain. Il y avoit ce jour-là beaucoup de monde ; plusieurs compagnies étoient répandues çà & là ; les unes lisoient des manuscrits , d'autres s'entrenoient ; & plus loin , sur le gazon , se formoient des danses & des jeux. Misis y porta sa tristesse : il ne prenoit garde à rien ; il avoit l'air distrait , rêveur , lorsque tout à coup je le vis voler comme un trait , & se précipiter aux pieds d'une femme occupée à une contredanse. Il avoit fait mille sermens , mille protestations les plus vives ,

* Canton près de Genève , où il y a un très-grand nombre de fort belles maisons de campagne.

que l'on n'avoit pas encore pris garde à lui. Elmire émue, lui tend la main, & lui dit : Quoi ! Misis, si long-temps sans me chercher, sans me trouver ; ah ! m'êtes vous fidèle ? Misis, sans s'arrêter à une justification, jure qu'il ne la quittera plus, en prend à témoin toute la terre. Alors on les entoure ; on demande ce qui arrive ; chacun veut être instruit de l'aventure ; Elmire, avec ses grâces & sa douceur, raconte, en peu de mots, qu'elle a été engagée à Misis ; qu'elle a dû l'épouser ; qu'elle en avoit été séparée par des accidens imprévus ; enfin, ajouta-t-elle d'un air un peu méchant, il y a plus de huit mois qu'il m'a quittée ; je n'ai eu aucune de ses nouvelles, & je lui ai donné un ruban qu'il devoit garder aussi long-temps qu'il seroit fidèle ; qu'il le montre, & alors je pourrai le croire & l'écouter. Toutes les femmes applaudirent à Elmire, & l'approuvèrent dans la défiance qu'elle témoignoit ; & lorsque Misis voulut parler, elles crièrent toutes : le ruban, le ruban. Il voulut dire comment il l'avoit perdu en courant après Elmire ; il ne fut point écouté. Je suis bien malheureux, lui disoit il ; je ne vous vois jamais que pour vous perdre, je ne dois jamais

38 MERCURE DE FRANCE.

vous retrouver sans frémir. On n'est point femme impunément ; jouir de son pouvoir , de son ascendant est une douceur de l'amour-propre que le beau sexe ne néglige guère : Elmire trouva un plaisir secret à mettre son amant dans la peine , & à l'éprouver. C'est un petit triomphe dont elle voulut s'assurer ; je ne veux point vous revoir , lui dit-elle , sans les gages de mon attachement. Revenez ici dans 15 jours , vous le retrouverez sûrement ; & alors je remplirai tous mes engagements. J'en prends , continua-t-elle , toutes ces Dames à témoin : elles voudront bien s'intéresser à nous , & prendre part à la fin de nos malheurs , & contribuer , par leur présence , à notre joie ou à notre consolation. Mais le Ruban ! & au même instant elle s'éloigne , & remonte en voiture. Misis , combattu par toute sorte de sentimens , ne fait que devenir ; je lui promis tous mes secours ; je lui offris de faire faire un ruban qui imiteroit parfaitement celui qui étoit perdu. Non , dit-il , je ne veux pas tromper Elmire , pour lui prouver que je suis fidèle ; je connois mon malheur ; je ne trouverai rien ; elle me fera enlevée : mais quelle bizarrerie de faire dépendre ma vie , mon sort , & le

sien, d'un ruban ? Il répétoit cela à chaque instant, & les quinze jours se passèrent dans la crainte, dans les peines & dans le désespoir. Enfin, le temps expiré, nous nous rendîmes au café. Elmire y étoit déjà, il seroit inutile de vouloir peindre sa beauré; c'étoit l'assemblage de toutes les grâces; un air de gaieté relevoit encore ses charmes; le ruban que Misis regrettoit faisoit sa seule parure. Pour lui, pâle, défait, troublé, n'approchant qu'en tremblant, il ne voit rien; le cœur gonflé, les yeux baignés de larmes, il ne peut dire, en abordant Elmire, que ces mots entrecoupés : je n'ai plus qu'à mourir, Madame, si. . . . Elle ne le laisse point achever; elle se jette dans ses bras. Cher Misis, lui dit-elle, pardonne le dernier chagrin que je te ferai souffrir; reçois ton Elmire plus tendre, plus fidèle que jamais; & ce ruban, reconnois-le. Je l'avois dit que tu le retrouverois, le voilà. Oublions tous nos maux; rien ne pourra désormais nous séparer. Misis ne peut croire son bonheur; les paroles expirent sur ses lèvres. Cette scène touchante attendrit tous ceux qui en étoient les témoins. La naïveté, la candeur, la vertu, étoient si bien peintes, si bien exprimées

chez ces deux amans , que tout le monde s'intéressa à leur sort. Les femmes embrassent Elmire , lui font cent questions , cent protestations d'amitié ; les hommes envient le bonheur de Misis , & applaudissent à son choix & à ses sentimens : tous s'accordent à leur offrir des secours , & à leur donner des conseils sur leur conduite & sur la manière de terminer le cours de leurs infortunes. On conclut que le mariage seroit béni le lendemain à la chapelle de la Résidence , où ils sont sûrs même de trouver toute sorte de protection. Misis n'osoit se livrer à l'espérance ; le bonheur lui a si souvent échappé , qu'il craindra jusqu'au dernier moment de le voir fuir encore. Elmire promet de satisfaire la curiosité des femmes , qui lui demandoient son histoire. En attendant , dit elle , il faut que j'instruise Misis de ce qui m'est arrivé depuis que nous sommes séparés. L'ordre ne me regardoit point : une ressemblance de nom fut cause de la méprise. Je fus prise pour une autre , & l'on me fit partir avec tant de précipitation , qu'il ne put y avoir aucun éclaircissement. Nous étions destinés à être malheureux encore. On ne s'aperçut de l'erreur que lorsque je fus arrivée au couvent

où l'on me conduisoit. On répondit à mes plaintes par des pardons, & on me dit que j'étois libre d'aller où je voudrois. Dans mon embarras, je ne fus que retourner chez ma mère, qui m'avoit quittée à Lyon, & je demandai d'être conduite à Paris. Je ne devois pas m'attendre à être bien reçue, & le récit de mon aventure ne toucha point ma mère. Dès ce moment je vécus malheureuse : ce qui, joint au chagrin de tout ce qui m'étoit arrivé, altéra ma santé. Je tombai dans une espèce de maladie de langueur, qui m'auroit sans doute conduite au tombeau. Une des amies de ma mère venoit à Genève pour consulter un habile médecin. Elle me proposa de l'accompagner pour le même objet ; & nous en obtînmes la permission & le consentement de ma mère. Le voyage, qui me rendit quelque espérance de vous revoir, me rendit aussi de la santé ; & le médecin a eu peu de peine de me rétablir, depuis que je vous ai vu. Je vous reconnus bien vite, lorsque je passai près de vous en voiture. L'émotion ne me laissa pas la force de faire arrêter. Je ne l'osai même pas ; mais mon trouble fut à son comble, quand, un moment après, je vis, entre les mains d'un

domestique qui nous avoit suivis à pied , le ruban que je vous avois donné. Je le lui arrachai avec impétuosité ; je lui fis cent questions précipitées ; il ne put rien m'apprendre , sinon qu'il l'avoit trouvé dans le chemin. Il n'avoit vu personne , & je ne compris pas pourquoi vous l'aviez jeté. Je ne doutai point cependant , que , si près l'un de l'autre , nous ne nous revissions bientôt. Pardonnez-moi , cher Misis , la peine que je vous ai causée pendant ces quinze jours ; j'en ai éprouvé peut-être d'aussi fortes : mais n'avons-nous pas trop souvent raison de nous défier des hommes , & nous avons été séparés si long-temps ? Misis ne répondit que par des soupirs. Trop occupé de son bonheur , il ne chercha qu'à l'assurer. Vous savez, Mesdames, le reste de leur histoire ; comment ils se marièrent le lendemain , & comment ils sont retournés à Paris heureux & contents.

• *Par MM.*** de Genève.*



Aux trois Capotes du Bal de S... Mde de P... Mde de L... & Mlle B... que l'Auteur n'avoit pas reconnues sous ce déguisement, & à qui il n'avoit pas même parlé dans le Bal.

PARDON, Mesdames les Capotes;
Hélas ! je m'en veux bien du mal.
Oui, j'ai méconnu dans le bal
Votre prix sous ces *paquingotes*.
Quels yeux ne s'y seroient trompés ?
Dans un coin, toutes trois assises,
Tous vos charmes enveloppés,
Aux regards ne donnoient point prises.
Mon cœur, (vit-on telles méprises !)
Mon cœur vous passoit sous le nez
Sans ressentir les moindres crises.
Revenez-y, Capotes grises,
Nous n'y serons plus attrapés ?

Mais vous partez sans qu'on vous voie;
Alors le secret est connu.
Ciel ! j'apprends ce que j'ai perdu...
Guillaume *, en apprenant que l'oie

* L'Auteur avoit joué le même jour le rôle de Guillaume dans l'Avocat Patelin.

44 MERCURE DE FRANCE.

Vient d'être mangée à dîné,
Ne fut jamais si consterné.

Encor si la jeune Capote,
Qui compléttoit votre trio,
Eût fait danser son domino;
Cette grâce qui la dénote
Me l'eût fait connoître bientôt.
A son maintien noble & modeste,
A la justesse de ses pas,
A sa taille élégante & lesté,
J'aurois pressenti les appas,
Et je tenois la clef du reste..
Enfin je ne devinai pas
Que ces tristes métamorphoses
Tenoient tant de grâces encloses;
Mais je retiendrai la leçon,
Et ne verrai plus de buisson
Que je n'aille y chercher des roses.

Par M. de J.

ÉPIÎRE A LA FOLIE.

TOI que ce siècle ose proscrire,
Qui cependant sur les esprits
Exerces un si grand empire,
Comme l'atteste le délire
De tant d'extravagans écrits;

Toi que sous le nom de Thalie
Sifflent aujourd'hui nos Savans ,
Epris des beaux raisonnemens
De Melpomene travestie ,
En Philosophe de ce temps ;
Permits , agréable Folie ,
Qu'un de tes moindres sectateurs ,
Par l'offre d'un sincere hommage ,
Publiquement te dédommage
Du mépris de tes détracteurs.
Je pourrois , en suivant l'usage ,
Satisfaire ma vanité ,
Et me parer du nom de sage
En dépit de la vérité :
Mais , d'une sagesse empruntée ,
Je hais les vains raffinemens :
J'aime mieux , portant ta livrée ,
Partager tes amusemens .
Ce goût anti-philosophique
Pourra prêter à la critique
Des cercles brillans de Paris :
Ah ! dira Lise à sa toilette ,
Où se trouve un fringant Marquis ,
Un Savant , un jeune Poète :
Il faut être bien peu jaloux
D'illustrer un jour sa mémoire ,
Pour se faire une vaine gloire
D'être mis au nombre des fous :

A la décision de Life.
 Chacun d'abord applaudira :
 Notre Marquis persiflera
 L'Auteur d'une telle sottise ;
 Le Savant le réfutera
 Par les règles de l'analyse ;
 Le Poète le confondra
 Par une pièce raisonnée ,
 Où galamment il soutiendra
 Que Life est de vertus ornée ,
 Charmante , sage , & cætera ,
 Que quiconque en disconvient
 Doit avoir la tête tournée ,
 Ce que sans peine il prouvera.
 De grâce , athlète redoutable ,
 Calmez un peu votre courroux :
 Oui , malgré son ton aigre-doux ,
 Life , je l'avoue est aimable :
 Avec du fard & des bijoux
 Elle peut même être jolie :
 Mais elle n'est pas plus que vous
 Mon cher , exempte de folie.
 N'est-elle pas , depuis un mois ,
 Folle de ce Marquis volage ,
 Qui porte un inconstant hommage
 A cent Beautés tout à la fois ?
 Et ce Marquis , dont la parure ,
 Les petits airs de conquérant

Font le principal agrément ,
N'est-il pas fou de sa figure ?
Et ce Savant , plein de travers ,
N'est-il pas fou de sa science ?
Et vous , parlez en conscience ,
N'êtes-vous pas fou de vos vers ?
C'est ainsi , charmante Déesse ,
Que tu fais , sur des cœurs divers ,
Répandre une agréable ivresse ,
Et par-là te rendre maîtresse
Des habitans de l'Univers.
Qui peut donc empêcher les hommes
De reconnoître tes arrêts ?
Nous te devons ce que nous sommes ,
Et nos plaisirs sont tes bienfaits.
C'est toi dont la main complaisante
Sans cesse à nos regards présente
Les spectacles les plus flatteurs ;
Toi qui ranimes l'espérance
D'un malheureux , dont les douleurs
Auroient épuisé la constance ;
Toi qui , lorsque du sort jaloux
La fureur sur nous se déchaîne ,
Sais guérir les plus rudes coups
Que nous avoit portés la haine.
L'homme , privé de ton secours ,
Etudie en vain la sagesse :
Les nuages de la tristesse

Obscurcissent ses plus beaux jours.

Eh ! peut-il connoître la joie ,

Lorsqu'éclairé par la raison ,

Il voit tout l'Univers en proie

Aux fureurs de l'ambition ;

Lorsqu'il voit l'audace du vice

Insulter la foible vertu ,

Lorsqu'il voit le bon droit perdu

Dans les détours de l'injustice ?

Ta main bienfaisante & propice

Dérobe à nos yeux ces horreurs :

Et toujours de nouvelles fleurs

Tu parfumes ce court passage ,

Dont une sage et sauvage

Auroit fait un chemin de pleurs.

Qu'un autre ait la folle manie

D'être sage par vanité ,

Moi , je ne suis point entêté

De cette ridicule envie :

Ami de la sincérité ,

C'est à toi que je sacrifie ;

Toi seule es ma divinité ,

Et de ton heureuse influence

J'attends désormais le bonheur :

Car je suis Amant & rimeur ;

Que de droits à ta bienfaisance !



DIALOGUE

DIALOGUE

Entre GALILÉE, MALHERBE &
FONTENELLE*.

Un instant de folie aimable
Vaut mieux qu'un bon raisonnement.

Car. de Bernis.

G A L I L É E.

TE voilà donc descendu aussi aux en-
fers? Tes Muses, ton Apollon, tes vers,
rien n'a pu te garantir des traits de la
mort: encore si en buvant de l'eau de
cette charmante fontaine, à laquelle tu
t'enivrais si souvent, tu avois trouvé le
secrèt de prolonger tes jours, je respecte-
rois volontiers la poésie & les Poëtes;
mais puisqu'il faut mourir, & que per-

* Ce Dialogue a été composé à l'occasion d'un
petit différend qui s'est élevé dans une société
d'amis, entre un Mathématicien Astronome, dont
le nom est connu, & un jeune Poëte. L'Auteur fut
engagé à chanter cette petite querelle, qui se ter-
mina par la lecture du Dialogue qu'on présente au
Public.

II. Vol.

C

30 MERCURE DE FRANCE.

Homme n'est exempt de cette loi générale de la nature, j'aime mieux avoir été un bon Physicien qu'un grand Poète : je ne fais pas même si je voudrois retourner sur la terre pour le devenir, quand bien même il plairoit à Pluton de m'y renvoyer, & de me donner mon passeport pour l'autre monde.

M A L H E R B E.

On ne m'avoit donc pas trompé en me disant sur la terre que tu avois perdu la tête : je n'en ai rien voulu croire, j'ai attendu pour juger par moi-même ; je vois aujourd'hui qu'on ne m'en a point imposé. Mais.... si cette fontaine d'Hypocrène, dont tu parles avec tant de mépris, ne peut prolonger nos jours d'un instant ; il me semble de même que l'eau qu'on t'a fait boire dans les prisons de l'Inquisition n'a pu te rendre le bon sens que tu avois perdu.

G A L I L É E.

Voilà de belles idées poétiques ! Tu aurois bien dû y mettre un peu de rime ; car il n'y a pas trop de raison. Pour me donner une plus haute idée de la poésie, pourquoi me parler en prose ? Les char

A V R I L. 1775. 51

mes qu'a naturellement un vers harmonieux & bien cadencé, auroient pu me faire illusion : peut-être que...

M A L H E R B E.

Le détracteur d'un talent aussi sublime n'est point digne d'entendre le langage des Dieux.

Mais, dis-moi, d'où te vient ce dégoût ? pourquoi tant mépriser les Poëtes ? As-tu la vanité de te croire un personnage plus important qu'Homère, Virgile, Anacréon, Sapho, Pindare, Horace, & tant d'autres que je pourrois te citer ? Tu serois bien heureux de les atteindre & de marcher d'un pas égal à l'immortalité qu'ils ont acquise. Je suis tenté de croire que tu as encore la tête dans les cieux, & que tu cours après les Satellites de Jupiter.

G A L I L É E.

Vains propos ! vaines déclamations ! Je reconnois à ces traits la gent poëtique, toujours jalouse, toujours envieuse du bonheur d'autrui. Hélas ! comment ne seriez-vous pas jaloux de la gloire des étrangers, puisque vous l'êtes les uns des

C ij

52 MERCURE DE FRANCE.

autres , au point de vous déchirer par les satires les plus sanglantes.

M A L H E R B E .

Que les mauvais Poètes soient jaloux les uns des autres , qu'ils se piquent , qu'ils se mordent , qu'importe ! cela décide-t-il la question ? As-tu pour cela le droit de mépriser la poésie & les Poètes en général ? Pour un Mathématicien , tu tires des conséquences bien singulières ; tu nous fais là une bien pitoyable équation,

G A L I L É E .

Pour te prouver que je n'ai pas si tort que tu te l'imagines , voyons un peu à quoi vous passez votre vie , vous autres Poètes : quelle est votre étude ? quels sont les objets qui vous fixent ?

Perchés sur un Pégase imaginaire , vous vous croyez perpétuellement dans les forêts du Pinde & de l'Hélicon , où vous caressez des Muses encore plus imaginaires ; votre imagination vagabonde , ou plutôt le démon qui vous obsède , se crée une Nymphe , dont la figure chiffonnée vous trouble le cerveau : vous vous croyez toujours auprès d'elle , tandis

qu'elle fuit loin de vous; vous passez les jours & les nuits à pleurer, à gémir, & le tout sans rien perdre de la gaieté qui vous est naturelle.

Là, c'est une fleur qui vous occupe des semaines entières; ici, c'est un bouquet pour Thémire: là, un compliment pour Eglé qui vous adore, & qui cependant ne vous connoît pas; ici, c'est le chien de Mélanie à qui il faut ériger un cénotaphe: plus loin, c'est l'oiseau de Sylvanie dont il faut faire l'apothéose: enfin il n'est point de singe, de chien, de chat qui n'ait des vertus, & un Poëte pour les chanter. Heureux! si le fruit de ses travaux & de ses veilles ne faisoit point dormir les autres! Quelle belle occupation pour un homme qui aspire à l'immortalité! Voilà cependant celle de presque tous les Poëtes.

Tandis que vous végétez si insipidement, à charge à vous-mêmes & aux autres, semblables à l'aigle audacieux, nous nous élevons d'une aile rapide jusques aux nues; admis dans les cieux, nous entrons dans le palais des Dieux, que vous invoquez en vain sur la terre: nous leur donnons des loix, nous connoissons tous leurs secrets, nous éclairons

toutes leurs démarches, enfin rien n'échappe à nos yeux.

Cette Vénus si célèbre dans vos écrits, nous la forçons à nous obéir : c'est nous qui composons la Cour, tandis que vous êtes à vous morfondre en rimaillant à la toilette de quelque Aventuriere, à qui vous prodiguez ce nom.

Cet Apollon qui vous fait perdre la tête à tous, & que vous ne pouvez invoquer sans être hors de vous-mêmes, nous le voyons, nous conversons avec lui ; attachés sur ses pas, nous le suivons partout : il ne peut faire une démarche sans que nous n'en soyons informés sur le champ. Je ne finirois-pas, si je te nommois les Dieux & les Déeses que nous visitons dans les cieux.

Après cela oseras-tu me le disputer, & prendre le pas sur moi ?

M A L H E R B E.

Oui. Tu plaides fort bien ta cause, de manière même à la gagner, si tu n'avois personne pour te contredire : mais tu en es bien loin, & j'espère te faire rabattre de tes prétentions.

Vous composez la Cour de Vénus, dis-

tu, vous la suivez de l'œil quand elle va rendre visite au Soleil; vous connoissez, vous prévoyez même toutes ses démarches; j'en conviens pour un instant: mais est-il bien vrai que vous lui faites faire tout ce que vous voulez? Contemplez-vous de près ces puissans attraits, ces charmes séducteurs, qui la rendent la Reine & la plus belle de toutes les Divinités? Voyez vous cette ceinture magique, aussi précieuse à l'Univers que toutes les découvertes astronomiques ensemble? Voyez-vous à ses côtés les Grâces, les Ris, les Jeux, les Amours, formant autour d'elle un groupe aimable, folâtrer & jouer sur un tapis de verdure? Est-ce là ta Vénus? La reconnois-tu à ce portrait? Celle que tu nous vantes tant est une petite malheureuse étoile, à qui des Laboureurs grossiers & ignorans ont donné ce nom, & qui tourne comme une évaporée autour du Soleil; encore vous autres Astronomes, vous ne pouvez la voir quand vous voulez, il faut que le ciel vous favorise; sans cela, adieu votre Vénus: nous, au contraire, à toutes heures du jour, à toute saison, nous pouvons voir la nôtre. Qu'il pleuve, qu'il grêle, qu'il vente, qu'il neige, ad-

56 MERCURE DE FRANCE.

mis dans son appartement, car elle se plaît à descendre sur la terre pour se faire voir aux mortels, nous la voyons, nous lui parlons : elle ne dédaigne pas de nous répondre par quelques faveurs, qui nous dédommagent bien de notre travail & de nos peines : elle a bien voulu prêter sa ceinture au divin Homère, pour qu'il pût chanter plus élégamment ses divins appas. Que peux-tu me répondre à cela ?

Ce Soleil que tu nous vantes tant, osez-vous le fixer ? le pourriez vous même quand vous le voudriez ? Vous ne pouvez le regarder & le voir qu'au bout de vos lunettes ou en descendant au fond d'une cave ; encore faut-il qu'il le veuille & qu'il se prête à vos desirs, en écartant les nuages qui pourroient vous le dérober : nous, au contraire, nous le trouvons toujours prêt, quand nous l'appelons ; pour nous sa Cour est toujours ouverte ; au lieu des pauvres Planètes que vous voyez errer géométriquement autour de lui, nous nous mêlons aux Muses qui l'accompagnent & qui forment sa Cour ; nous entendons les unes tirer des sons agréables d'une lyre d'or, tandis que les autres le disputent aux rossignols & aux

oiseaux des bocages, par la douceur & l'harmonie de leurs chants.

Après cela, viens nous vanter la beauté des corps célestes, qui ne vous donnent de repos, ni jour, ni nuit. Ne vaut-il pas mieux converser avec une Nymphé aimable, qui nous adore. . . que de passer sa vie un compas & une lunette à la main, à faire des observations, qui à la fin ne sont d'aucune utilité.

Tantôt c'est votre vieux Saturne qui perd son anneau; il faut fécher & pâlir sur vos livres; chercher par $b + y + x$ le jour, l'heure, la minute même à laquelle il se retrouvera. Dis moi, n'es-tu pas bien avancé quand tu vois reparoître un anneau dont tu ne peux faire aucun usage?

Tantôt c'est votre grimacière de Vénus qui se donne les airs de passer sur le Soleil, & qui vous fait courir les mers, braver les orages, les tempêtes, les brouillards, les vents, le froid & le chaud, la mort même : pourquoi? Souvent pour rien. Car si elle est de mauvaise humeur, elle choisit pour voyager un temps noir & nébuleux; elle passe, & vous ne la voyez pas, & vous êtes forcé de lui souhaiter le bon soir, & de reve-

Cv

58 MERCURE DE FRANCE.

nir tristement dans vos bateaux manger du biscuit & boire de l'eau.

Tantôt enfin, cette Lune quinteuse se cache derrière le Soleil : il vous faut être aux aguets pour savoir quand il lui plaira de revenir. Quand vous avez examiné, bien regardé, en êtes-vous plus avancé ? Un Laboureur, un Artisan, un homme quelconque, en fait presque autant que vous : il voit la Lune s'éclipser, il s'en console ; il s'imagine voir une Belle irritée qui boude son Amant. Quand elle reparoit, il peut dire, aussi bien que le premier Astronome, il y a eu hier une éclipse de Lune, & il est tout aussi avancé que vous.

Il n'en est pas de même de nous : Vénus a-t-elle perdu sa ceinture, nous l'avons bientôt trouvée. Le dessin en est dans notre tête : nous lui pouvons même en substituer une plus belle que celle qui étoit perdue : nous la présentons nous-mêmes ; un sourire est le prix dont Vénus paye notre travail : car il n'est pas donné à tous de partager les faveurs qu'elle n'accorde qu'après une longue suite de victoires.

Diane veut-elle s'égarer dans les bois, nous la suivons d'un pas rapide, nous

arrivons aussi-tôt qu'elle au rendez-vous : une eau claire & limpide la reçoit dans son sein ; alors, si nous craignons d'alarmer sa pudeur & de subir le sort du malheureux Actéon, un habit de Nymphé nous tire d'embarras ; nous avançons ; bientôt le même bain nous reçoit : nous contemplons à loisir ces appas séduisans, qu'un mortel ne peut appercevoir sans être puni de sa témérité.

Viens nous dire à présent que les Poëtes ne travaillent que d'après les Astronomes & les Géomètres ; je te renverrai bientôt à tes calculs & à tes livres.

G A L I L É E.

J'aurois presque envie de croire tout ce que tu viens de me dire, si je n'étois prévenu que vous autres Poëtes vous ne parlez jamais sans fiction, sans changer toujours du blanc au noir ; vous défigurez tout, & après avoir retourné un objet de mille façons, vous croyez l'avoir approfondi ; vous n'avez fait que l'effleurer, & vous finissez par perdre la tête.

M A L H E R B E.

Je voudrois bien savoir qui l'a perdue
Cv)

60 MERCURE DE FRANCE.

de toi ou de moi : j'en fais Juge la première Ombre que nous allons trouver.

J'apperçois celle de Fontenelle : depuis trois jours il est ici ; lui qui a si bien fait parler les vivans & les morts, & qui d'ailleurs a été Poëte & Géomètre, peut bien nous juger ; prenons le pour arbitre. S'il a pris un parti plutôt que l'autre, dans certaines circonstances ; c'est qu'il eut des esprits fins & délicats, un siècle éclairé à ménager : mais ici il n'a plus rien à redouter ; son jugement ne peut te paroître suspect. Il me semble qu'il pénètre mon dessein, car il s'avance un peu plus vite.

Considère sa démarche, cet air enjoué, badin & spirituel, ne crois-tu pas voir le Soleil se lever & rendre à la nature la beauté & l'éclat que la nuit lui avoit fait perdre. Réponds : a-t-il l'air d'avoir perdu la tête ?

G A L I L É E.

Fontenelle étoit plutôt Géomètre & Physicien que Poëte ; & en cette qualité il n'a pu la perdre.

M A L H E R B E.

Nel'as-tu pas perdue toi, en me disant

que Fontenelle doit sa réputation plutôt à la géométrie qu'à la poésie ? Mais, finissons ; le voici.

« Nouvel habitant de ces régions fortunées , c'est à toi à nous juger : sois
 » l'arbitre du différend qui nous retient :
 » je vais t'en expliquer la cause ».

F O N T E N E L L E.

Il me suffit.... Je fais quel est votre différend. Caché à l'entrée de ce bois de myrte & d'orangers, je n'ai entendu qu'à regret vos récriminations. Pourquoi vous disputer ? N'avez-vous pas chacun votre mérite particulier ? Pourquoi chercher à vous dénigrer mutuellement. De tout temps l'astronomie & la poésie ont été regardées comme deux sœurs également respectables : mais la poésie a toujours eu l'avantage sur l'autre ; ainsi l'ont voulu les Dieux. Un bon Poète & un habile Géomètre ont leur gloire & leur réputation indépendante l'une de l'autre : ainsi point de débats.

Toi donc , Galilée , quitte cette humeur noire & atrabilaire , quand tu parles des Muses & d'Apollon, que tu n'as jamais vus que de loin ; ne dérange point la couronne de Vénus , ne foule point

62 MERCURE DE FRANCE.

aux pieds les fleurs qui la décorent : ton étoile brillante , que tu affectionnes tant & que tu aimes à voir tourner autour du Soleil , trouve- là charmante : mais trouve aussi Vénus plus aimable & plus belle , quand on te la montrera endormie sous un berceau de rose & de myrte , l'Amour sur son sein , & deux colombes à ses côtés.

Suis Diane avec nous dans les forêts , mêlé toi au chœur de ses Nymphes , & va voir ensuite , si tu le veux , quel jour la Lune sera dans son plein. Enfin , tu ne serois plus un grand homme si tu étois l'ennemi de celui qui partage avec toi un si beau titre.

Avance ; place - toi entre nous deux , & viens boire au fleuve Léthé , pour oublier ce que tu as dit contre un talent qui sera toujours le plus propre à conduire un homme à l'immortalité.

Par M. l'Abbé de Baille.

LE PROCÈS NON JUGÉ.

SUR deux piés que la Chine envieroit à la France ;
Deux Amis hier dispuetoient ;

L'un étoit pour Clarice , & l'autre pour Hortense :
 Tous deux , avec même éloquence ,
 Très-naïvement s'expliquoient.
 Pour terminer l'importante querelle.
 Ils décident que chaque Belle
 Mettra son joli petit pié
 Dans le soulier de sa rivale.
 L'expédient est employé ,
 Des deux piés la forme est égale ;
 Et le procès n'est pas jugé.
 Jadis , dans la Grèce étonnée ,
 Un Berger , des Dieux protégé ,
 Vit un pareil débat. Vénus fut couronnée ;
 Le Berger se vit applaudi ;
 Et la Grèce brilla d'une gloire nouvelle.
 La France est , en ce point , plus illustre aujourd'hui ;
 Deux Vénus , dans son sein , la rendent immortelle.

LE mot de la première Enigme du volume précédent est *Chaise à Porteur* ; celui de la seconde est *Panache* ; celui de la troisième est *Clef* ; celui de la quatrième est *Cloche*. Le mot du premier Logogryphe est *Rideau*, où se trouvent *ride & eau* ; ceux du second sont *Pierre*

64 MERCURE DE FRANCE.

(Saint), *Pierre* (sacrée), *Pierre* en général, *Pierre* (diamant), *Pierre* des reins, *Pierre* d'aimant, *Pierre* d'attente, *Pierre* philosophale ; celui du troisième est *Maison*, où l'on trouve *Mai* & *son*.

É N I G M E.

Au temps jadis, une Vertu
 Vint me demander un asyle.
 Son air paroïssoit abattu
 Et son cœur n'étoit point tranquille
 Je fus sensible à ses malheurs.
 Ses infâmes persécuteurs
 De son Trône l'avoit chassée.
 L'accueil que je lui fis fut des plus gracieux,
 Et je la cachai de mon mieux.
 Tant d'amitié lui plut & fut récompensée.
 L'aimable fugitive ayant lu ma pensée,
 De son dessein daigna s'ouvrir ;
 Et dès ce jour, de préférence,
 Dans mon sombre palais fixa sa résidence.
 Ce n'est donc que chez moi qu'on peut la découvrir.
 Or ce palais présente une figure ronde,
 Selon les cas, ou plus ou moins profonde ;
 Et je puis dire, en vérité,

De la plus grande utilité.
Fréquemment l'on me rend visite :
Et ce qu'on vient prendre chez moi
Est nécessaire à la marmite ,
Sans parler de maint autre emploi ;
Car on connoît mon savoir faire.
Je suis par fois assez bien décoré ,
Très-souvent je ne le suis guère ,
Quelquefois même aussi je parois délabré.
Toujours le messager , quel qu'il soit , qu'on
m'envoie ,
Par le cou suspendu visite mes lambris.
Ce qui te surprendra , Comus même m'emploie
Pour amuser les badauts de Paris.
Lecteur , plus d'une fois j'aurois bien pu paroître
A tes piés , & partant te causer quelque effroi.
Si ce n'est pas assez pour me faire connoître ,
Parbleu , Lecteur , arrange-toi.

Par M. Vincent , Curé de Quincy.

A U T R E.

MON pere est l'air ; & ma forme est sphérique
Je suis légère , éclatante , élastique.
J'offre aux regards les plus vives couleurs ;
En me brisant , je m'exhale en vapeurs.
Deux élémens composent mon essence ;

D'un autre agent je tiens ma consistance.
 Mon volume est ou plus ou moins petit.

Le moindre choc m'anéantit ;

Et très-souvent je cesse d'être

Au moment où je viens de naître.

Un souffle léger me produit ;

Un souffle trop prompt me détruit.

Aux amusemens de l'enfance

Je dois ma trop courte existence.

A tous ces traits on voit combien

Il est aisé de me comprendre.

J'ajoute encor : veut on me prendre ?

Je disparoïs ; on ne tient rien.

Par M. L. J.

A U T R E.

J suis des criminels ce qui faisoit l'effroi ;
 J'ai servi de supplice au plus juste des Rois.
 Destinée aujourd'hui pour un plus noble usage,
 De l'Univers entier je reçois les hommages.

*Par M. F**.*



A U T R E.

DANS plus d'un atelier la main-d'œuvre
m'opere.

Prenez garde, Lecteur, souvent lorsqu'on me
fait,

Je pourrois vous rompre en visière :

Je pars aussi vite qu'un trait.

Pris dans le superflu, je suis pour l'ordinaire

Très-utile au besoin : mais je dure fort peu ;

En sortant des mains de mon pere

Je passe volontiers au feu.

Par M. Hubert.

L O G O G R Y P H E.

AU Chimiste je suis utile ,

Ainsi qu'à la charmante Emile :

De moi l'un & l'autre font cas ;

L'un pour remplir un devoir salutaire

Qui peut garantir du trépas ;

L'autre pour amusante affaire ,

Où son goût ne se dément pas.

Emile connoît mon mérite ,

69 MERCURE DE FRANCE.

Elle m'embellit chaque jour ;
A me voir chacun elle invite ;
Je suis enfin l'objet de son amour :
Mais cet amour à sa conduite
Ne peut faire le moindre tort ;
On feroit même un vain effort
Si l'on cherchoit à la trouver coupable ;
Emile , aussi sage qu'aimable ,
Dans la vertu puise tout son bonheur :
Mais il faut donner au Lecteur
Plus d'un moyen pour me connoître :
Onze pieds présentent mon tout :
Combinez les , & vous verrez paroître
Ce qui sert de passe-par-tout ;
Certain péché que l'on abhorre ;
Ce que chérit l'aimable Terpsicore ;
Ce qui peut flatter notre goût ;
Un bruit qui cause la surprise
Et nous fait rire en même temps ;
La source de mille accidens ;
Le lieu qu'un libertin méprise ;
Ce qui toujours garde le feu ;
Le culte que l'on rend à Dieu ;
Un fils de l'époux d'Amphitrite ;
Jadis par un Peuple adoré ,
Et par les Juifs peu révééré ;
Une Beauté dont le mérite
Déplut à la fiere Junon ;

La Nayade du fleuve Almon
 Conduite aux Enfers par Mercure ;
 Le vêtement de la Magistrature ;
 Enfin ce qui couvre un ânon.

A U T R E.

*A Mademoiselle Rom * * *, à Nantes.*

Je suis battu par deux femelles ;
 De mes sept pieds, Iris, mettez en deux à bas ;
 Et je serai ce Dieu qui ne porte des ailes
 Que pour voltiger sur vos pas.

Par M. Lagache, fils.

A U T R E.

L'on me trouve, Lecteur, à la ville, au vil-
 lage,
 Même dans les simples hameaux :
 L'une de mes moitiés voit naître le feuillage ;
 Et l'autre anime les échos.

Par le même.



NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Roger & Victor de Sabran, Nouvelle François; par M. d'Uffieux; in-8°. avec figures. A Paris chez Brunet, Lib. rue des Ecrivains.

CETTE Nouvelle, qui fait partie du Décaméron François, est la neuvième de ce recueil entrepris par M. d'Uffieux. L'Auteur en a placé l'époque sous Louis IX. « Ce Prince, toujours guidé par la » sagesse dans la distribution des grâces » & des honneurs, venoit de remettre » dans les mains d'Amauri de Montfort » l'épée de Connétable, dont la mort » avoit dépouillé Matthieu de Montmo- » renci, surnommé le Grand par son » siècle & la postérité. Depuis ce jour, le » Château d'Amauri étoit devenu le rendez vous de cette jeune & brillante » Noblesse, qui prétendoit à la gloire » de venger l'honneur de Dieu & celui des » Dames. Les Provinces les plus éloignées y envoyoient à l'envi l'une de » l'autre, les précieux rejetons de leurs » Gentilshommes, aussitôt qu'ils avoient

» atteint leur septième année. On savoit
 » que cette illustre jeunesse y vivoit sous
 » les loix d'une discipline sévère, qui
 » l'épuroit pour ainsi dire, & la rendoit
 » digne de monter un jour au *Temple de*
 » *l'honneur*; mais ce qui ajoutoit sur-
 » tout à l'éclat de cette école de Cheva-
 » lerie, c'étoit Emilie, la fille d'Amauri.
 » La renommée avoit fait connoître à
 » toute l'Europe les charmes & la *cour-*
 » *toisie* de cette jeune Beauté. Chaque
 » père étoit jaloux que son fils fût formé
 » par elle à la Religion & au commerce
 » du monde : car on doit se souvenir que
 » les Dames étoient chargées d'enseigner
 » à cette fleur de Noblesse, & *le cathé-*
 » *chisme & l'art d'aimer*. Emilie venoit
 » d'atteindre sa dix-septième année, lors-
 » qu'arrivèrent à la Cour de son père
 » Roger & Victor de Sabran, deux frères
 » jumeaux *déjà hors de page* depuis quatre
 » ans, & d'une ressemblance si parfaite,
 » que leur mère elle-même avoit be-
 » soin, pour les distinguer, de donner
 » à Victor une écharpe écarlate qu'il ne
 » quittoit jamais. Quoique déjà formés
 » aux fonctions pénibles d'*Ecuyer*, ils
 » vouloient perfectionner leur éducation
 » chez le Connétable, & mériter de re-

72 MERCURE DE FRANCE.

„ cevoir sous lui le haut grade de *Che-*
 „ *valier*. Trois années leur restoient en-
 „ core à passer dans ces longues épreu-
 „ ves, avant de toucher à l'âge de vingt
 „ & un ans, terme ordinaire auquel on
 „ pouvoit obtenir l'Ordre de Chevalerie.
 „ A peine furent-ils au milieu de cette
 „ brillante jeunesse, rassemblée dans le
 „ Château d'Amauri, qu'une secrète voix,
 „ une certaine sympathie d'humeur firent
 „ distinguer Roger par Emilie. Lorsqu'en-
 „ tourée d'un cercle nombreux elle re-
 „ noit école *de Religion & d'Amour*, elle
 „ s'adressoit à lui plus souvent qu'à tout
 „ autre. Le sourire qu'elle donnoit à
 „ ses réponses étoit toujours gracieux. Si
 „ elle le voyoit disputer à ses camarades
 „ le passage d'une rivière, la prise de
 „ quelque forteresse ; un tendre intérêt,
 „ dont elle ne soupçonnoit point la cau-
 „ se, tournoit aussitôt son cœur vers le
 „ plus aimable des deux frères, & lui
 „ faisoit souhaiter de lui voir remporter
 „ la victoire. De leur côté, Roger &
 „ Victor nourrissoient pour elle une égale
 „ tendresse : mais comme l'amour reçoit
 „ toujours l'empreinte du caractère de
 „ celui qu'il maîtrise, il étoit modeste,
 „ intéressant dans Roger ; dans Victor,
 „ ardent ,

« ardent , impétueux & toujours voisin
 » de la jalousie ».

L'Auteur , dans la suite de cette Nouvelle , nous développe ces deux caractères par les sentimens qui leur sont propres , & par des actions relatives à l'ancienne Chevalerie. Il tire même son dénouement du choc de ces deux caractères ; mais ce dénouement pourra révolter quelques Lecteurs. Ils souffriront de voir la belle Emilie exiger de Roger une vengeance cruelle d'un Chevalier qui avoit refusé de secourir une Beauté malheureuse. Ce Chevalier discourtois se rend à un tournois que Louis donnoit à Paris pour célébrer les noces des Princes Robert & Alfonse , frères du Monarque. Roger , pour obéir à sa Maîtresse , cherche l'inconnu dans la lice , l'appelle au combat , l'attaque , & le blesse à mort. Il s'approche de son ennemi renversé , lui détache son casque & découvre son visage. Quel coup de foudre pour le Chevalier victorieux ! « C'est
 » mon frère , s'écria t-il , c'est Victor
 » que j'ai égorgé » ! Et il tombe sans force , sans voix & sans chaleur à côté du mourant. Quelques mois s'écoulèrent avant que Roger pût se consoler de son

II. Vol.

D

74 MERCURE DE FRANCE.

crime involontaire; mais enfin l'amour triompha de sa douleur. « Emilie, dit » l'Historien, devenue l'épouse de son » amant, redoubla de soins & de tendresse, & ferma une plaie qui avoit » saigné trop long-temps ».

Précis des maladies chroniques & aiguës ;
par M. Didelot; servant de suite à
l'avis aux gens de la campagne du même
Auteur : contenant l'histoire des
maladies, la manière de les traiter,
d'après les plus célèbres Médecins;
avec des remarques & des observations
très-intéressantes pour la pratique.

*Inventionis remedium omnium duo nobis
sunt instrumenta, videlicet experientia &
ratio.*

Gal.

2 vol. in-12. A Nancy, chez Matthieu,
Marchand Libraire.

L'Auteur, dans un Discours préliminaire qui sert d'introduction à cet Ouvrage, nous entretient des changemens & des altérations qui s'opèrent dans la nature, & particulièrement qu'éprouve le corps de l'homme. « Ce corps n'est

» pas plutôt arrivé à son point de per-
 » fection, qu'il commence à déchoir ; le
 » dépérissement est d'abord insensible ; il
 » se passe même plusieurs années avant
 » que nous nous appercevions d'un chan-
 » gement considérable : mais à mesure
 » que nous avançons en âge, les os, les
 » cartilages, les membranes, la chair,
 » la peau & tous les fibres du corps de-
 » viennent plus solides, plus dures &
 » plus sèches ; toutes les parties du corps
 » se retirent, se resserrent ; tous les mou-
 » vemens deviennent plus lents, plus
 » difficiles ; la circulation des fluides se
 » fait avec moins de liberté, la transpi-
 » ration diminue, les sécrétions s'a rè-
 » rent, la digestion des alimens devient
 » lente & laborieuse ; les sucs nourriciers
 » sont moins abondans, & ne pouvant
 » être reçus dans la plupart des fibres,
 » devenus trop foibles, ils ne servent
 » plus à l'entretien ; ces parties, trop so-
 » lides, sont des parties déjà mortes,
 » puisqu'elles cessent de se nourrir ; le
 » corps meurt donc peu-à-peu & par
 » parties ; son mouvement diminue par
 » degré ; la vie s'éteint par nuances suc-
 » cessives, & la mort n'est que le dernier
 » terme de cette suite de degrés, la der-
 » nière nuance de la vie ».

Dij

Lorsque le corps est bien constitué, peut être est-il possible de le faire durer quelques années de plus en le ménageant ; il se peut que la modération dans les passions, la tempérance & la sobriété dans les plaisirs, contribuent à la durée de la vie ; & M. Didelot cite ici l'exemple de deux vieillards dont il est fait mention dans les Transactions Philosophiques, dont l'un a vécu 165 ans & l'autre 144. L'Auteur rapporte aussi d'autres exemples qui prouvent que le régime le plus dur, quand il est naturel ou volontaire, est le plus salutaire à l'homme. Cependant, malgré ces exemples, la santé de l'homme est certainement moins ferme & plus chancelante que celle d'aucun des animaux ; il est malade plus souvent & plus long-temps ; il périt à tout âge, au lieu que les animaux semblent parcourir d'un pas égal & ferme l'espace de la vie. La première cause est l'agitation de notre âme ; elle est occasionnée par le dérèglement de notre sens intérieur matériel ; les passions & les malheurs qu'il entraîne, influent sur la santé & dérangent les principes qui nous animent ; si l'on observoit les hommes, on verroit que presque tous mènent une vie timide

& contentieuse, & que la plupart meurent de chagrin.

La seconde cause de la foiblesse de l'individu est l'imperfection de ceux de nos sens qui sont relatifs à l'appétit. Les animaux sentent bien mieux que nous ce qui convient à leur nature ; ils ne se trompent pas dans le choix de leurs alimens ; ils ne s'excèdent pas dans leurs plaisirs ; guidés par le seul sentiment de leurs besoins actuels, ils se satisfont, sans chercher à en faire naître de nouveaux. Nous, indépendamment de ce que nous voulons tout à l'excès, indépendamment de cette espèce de fureur avec laquelle nous cherchons à nous détruire, en cherchant à forcer la nature, nous ne savons pas trop ce qui nous convient ou ce qui nous est nuisible ; nous ne distinguons pas bien les effets de telle ou telle nourriture ; nous dédaignons les alimens simples, & nous leurs préférons des mets composés ; parce que nous avons corrompu notre goût, & que d'un sens de plaisir nous en avons fait un organe de débauche, qui n'est flatté que par ce qui l'irrite. Il n'est donc pas étonnant que nous soyons, plus que les animaux, sujets à des infirmités, puisque nous ne

D iij

sentons pas, aussi bien qu'eux, ce qui nous est bon ou mauvais; ce qui peut contribuer à conserver ou à détruire notre santé; que notre expérience est bien moins sûre à cet égard que leur sentiment; que d'ailleurs nous abusons infiniment plus qu'eux de ces mêmes sens de l'appétit, qu'ils ont meilleurs & plus parfaits que nous, puisque ces sens ne sont pour eux que des moyens de conservation & de santé, & qu'ils deviennent pour nous des causes de destruction & de maladies. L'intempérance détruit & fait languir plus d'hommes elle seule, que tous les autres fléaux de la nature humaine réunis. *Plus occidit gula quam gladius*: vérité qu'on ne sauroit trop inculper aux hommes, sur-tout aux habitants oisifs des grandes villes.

Cette introduction est très bien écrite. On voit que l'Auteur a lu avec attention les Discours philosophiques de M. de B. & les Ouvrages de M. R. de Genève. Il emprunte quelquefois leurs pensées & même leurs expressions. M. D. termine son introduction par faire des réflexions qui tendent à mieux faire goûter à l'habitant de la campagne la douce tranquillité dont il jouit. • Son bonheur, ajoute-

» t-il , n'est pas étendu , mais il est pres-
 » que toujours assuré ; il ne compte ni
 » sur un emploi , ni sur une dignité , ni
 » sur une distinction ; la démarche de ses
 » voisins ne lui est pas suspecte ; leurs
 » vœux ne se croisent jamais. La crainte ,
 » la défiance , la jalousie , l'inimitié lui
 » sont inconnues ; elles n'habitent jamais
 » dans son cœur , elles ne troublent ja-
 » mais les fonctions de ses organes ».

M. D. a fait voir , dans un Ouvrage
 publié précédemment & intitulé : *Avis
 aux gens de la campagne , ou traité des
 maladies les plus communes* , que la santé
 de l'homme de campagne étoit souvent
 confiée à des fourbes ou à des ignorans. Il
 a tâché de le détourner de la confiance
 qu'il donnoit à ces misérables Consul-
 tans d'urine , à ces Charlatans , fléaux de
 la société , qui sont incapables de faire le
 plus petit bien , & dont tous les jours sont
 marqués par de nouvelles victimes. L'Au-
 teur , dans son *Précis des maladies chro-
 niques & aiguës* , fait de nouveaux efforts
 pour soulager cette utile portion du gen-
 re humain ; il a travaillé du moins à
 adoucir ses maux , en lui indiquant dans
 un style clair , simple & à la portée du
 plus grand nombre , une route assurée &

Div

80 MERCURE DE FRANCE.

des moyens efficaces & souvent approuvés contre les maladies qui l'affligent.

« Aucun Citoyen, s'écrie ici le vertueux
» Médecin, ne peut se vanter d'avoir du
» loisir tant qu'il y aura du bien à faire,
» une Patrie à servir, des malheureux à
» soulager. En effet, tout ce qui a rapport
» à la conservation de cette partie des
» hommes, dévouée aux besoins de l'hu-
» manité, mérite particulièrement notre
» attention; & les remèdes qui peuvent
» tourner à la guérison ou au soulage-
» ment des maux qu'un travail pénible
» leur attire, ne peuvent être trop tôt
» rendus publics ».

Histoire de l'Alcoran, où l'on découvre le système politique & religieux du faux Prophète, & les sources où il a puisé sa législation. Ouvrage dédié à Mgr le Marquis de Miroménil, Garde des Sceaux. Par M. Turpin; 2 vol. in-12. A Londres; & se trouve à Paris, chez de Hanfy, libraire, Pont-au-Change.

L'Historien de l'Alcoran commence par nous donner une idée générale de cet ouvrage. *Alcoran*, qui signifie le livre ou

plutôt ce qu'on doit lire, a la même origine, la même signification chez les Musulmans, que le Micra chez les Juifs, & la Bible chez les Chrétiens. Comme ce nom dérive du verbe koraa, *lire*, c'est un abus de prononcer *Alcoran*, puisqu'*Al* n'est qu'un article; ainsi en réunissant ces deux mots, l'Historien s'est écarté des règles de la langue Arabe; mais quoiqu'on doive donner à cette compilation le nom de *Koran*, il s'est assujetti à l'usage de prononcer *Alcoran*. Ce livre, disent les Musulmans, fut envoyé du Ciel sur la terre, pour annoncer ce que Dieu prescrivait sur la doctrine & la morale. Mais il n'y descendit que par versets, pendant le cours de vingt trois ans que dura l'apostolat de Mahomet. « Cette précaution, » ajoute l'historien, est un témoignage » de la politique adroite du Prophète, » qui se ménagoit la ressource de réformer » ce qu'on trouvoit de défectueux ou de » révoltant dans ses révélations. C'étoit » encore un moyen d'accommoder les volontés du Ciel aux besoins du moment, » & les faire servir aux succès de son ambition. Toutes les fois qu'on lui faisoit des objections qu'il étoit dans l'impuissance de résoudre, il avoit couru-

D v

» me de répondre : il faut attendre que
 » Dieu nous dévoile la profondeur de ses
 » mystères ineffables. C'étoit ainsi , qu'à
 » la faveur d'une nouvelle vision , il le-
 » voit toutes les difficultés sans s'exposer
 » à la sévérité d'une juste censure. » Cet
 amas de révélations eut la destinée des ré-
 ponses des Sybilles. Il resta long-temps
 épars & exposé à l'infidélité de la mémoi-
 re , & à l'altération des ignorans ou des
 ambitieux. Ce ne fut qu'après la mort du
 Prophète , que son successeur Abu-Becre
 en forma un corps complet dans l'ordre
 où ces menfonges , prétendus sacrés , sont
 aujourd'hui rédigés. Les compilateurs
 n'observèrent point l'ordre des temps où
 ces révélations furent publiées. Les plus
 longs chapitres furent placés les premiers ;
 plusieurs passages qui paroissoient avoir
 été altérés , furent rétablis , & l'on eut
 recours au témoignage des compagnons
 du Prophète , comme devant être les
 mieux instruits des interprétations qu'il
 donnoit aux passages équivoques & obs-
 curs. Quand ils eurent formé ce recueil ,
 ils en confièrent le premier exemplaire ,
 à Haffa , veuve du Prophète & fille d'O-
 mar. Il s'en tira plusieurs copies , mais
 l'ouvrage ne fut publié & revêtu de l'auto-

rité des Imans que sous le califat d'Omar, second successeur de Mahomet.

Le style de l'Alcoran est si riche & si pompeux , que les Atabes s'en font un titre pour prouver sa divinité. Il est devenu la règle de la langue nationale , & l'on ne passe pour disert & pour élégant qu'autant qu'on approche de sa pureté. Les zélés Musulmans prétendent que cette magnificence de style , dans un homme privé du secours de l'éducation & des lettres , est un miracle aussi étonnant que la résurrection d'un mort , & que c'est un modèle que nul mortel ne peut imiter. Il est vrai que plusieurs docteurs , moins enthousiastes , ne se sont point livrés à cette admiration superstitieuse. Tout le monde convient que c'est une prose harmonieuse & coulante ; c'est un son agréable qui n'offre point d'idées. « Le luxe & « l'audace des métaphores, continue l'historien, éblouissent sans éclairer. Une « profusion d'images étalées sans choix « empêche de distinguer les objets. L'oreille est flattée ; mais , quoique le « Prophète ne parle que pour elle , il la « fatigue & l'étroude par un amas d'expressions sententieuses , qui , à force « d'être concises & serrées , sont souvent

Dvj

84 MERCURE DE FRANCE:

» obscures & mystérieuses ; enfin , c'est
 » une espèce de magie dont la douce illu-
 » sion égare l'esprit , & le rend incapa-
 » ble de réfléchir sur les objets qu'on lui
 » laisse entrevoir , sans lui donner le temps
 » de les examiner. »

Mahomet donna à sa religion le nom d'*Islamisme* , qui signifie une résignation absolue à la volonté de Dieu. Ce titre convient parfaitement à une doctrine qui impose silence à la raison , qui exige de ses sectateurs une obéissance sans réplique , qui commande de se soumettre à tous les événemens sans murmurer , qui veut que ses disciples soient amoureux de leurs chaînes , qu'ils s'en glorifient comme d'un monument de leur vocation à une éternité de gloire , & d'un gage anticipé de l'héritage céleste. Les Musulmans appellent *Vrai-croyant* , celui qui admet un dogme sans l'avoir examiné , & qui se soumet avec docilité aux décisions de Docteurs aussi faillibles que lui.

Le faux Prophète n'établit son apostolat que sur des visions qu'il publie sans pudeur. C'est en cela , comme le remarque l'historien , qu'il est plus adroit que les imposteurs qui l'avoient précédé. Ils avoient eu l'imprudence de faire dépendre

leur mission du don des miracles, & lorsqu'ils étoient sollicités d'en opérer, ils se trouvoient souvent dans l'impuissance d'exercer leurs prestiges. Mahomet prend une autre marche, & se dit gratifié de visions. Les esprits difficiles pouvoient bien le traiter d'imposteur; mais ils ne pouvoient réfuter un homme accrédité, qui disoit, *j'ai vu*.

Mahomet, entouré de Juifs & de Chrétiens, puisa dans leurs annales sacrées quelques maximes qu'il altéra par le mélange de l'erreur pour déguiser ses larcins. Les Arabes auroient refusé de l'écouter s'il avoit paru avoir été formé à leur école. Quoiqu'on le regarde comme le créateur de l'Alcoran, on n'y trouve aucun dogme qui n'eût été enseigné avant qu'il déclarât sa mission. C'est une compilation informe de quelques vérités lumineuses & d'erreurs révoltantes, qu'il a su revêtir des plus riches couleurs de l'éloquence.

D'immenses volumes ont été publiés sur la législation religieuse des Arabes. M. Turpin n'a pas négligé de les consulter. Il y a puisé un esprit de critique & de discussion qui donne un nouveau degré d'intérêt à son histoire de l'Alcoran. M. Tur-

86 MERCURE DE FRANCE.

pin convient que Mahomet fut un fourbe dont la législation est sensuelle , si on la compare à l'austérité des maximes évangéliques. Mais cet écrivain prouve très-bien que ce ne fut point en autorisant la licence que le faux Prophète établit son empire sur les esprits. Il affecta des dehors sévères & se couvrit des apparences de la vertu , persuadé que les hommes vicieux conservent un secret attachement pour elle. On n'eût point reconnu l'envoyé d'un Dieu dans un homme qui abandonnoit les cœurs à la licence de leurs penchans. Il prescrivit des peines & des mortifications comme des moyens propres à calmer la révolte des sens ; il ordonne le pardon des injures à des peuples qui regardoient comme le plus noble de leurs privilèges le droit de la vengeance : les prières fréquentes dont il fait des obligations essentielles doivent être regardées comme un frein contre le vice , puisqu'elles rappellent que l'on a un maître & un juge dans le Dieu que l'on invoque. La circoncision douloureuse , le pèlerinage de la Mecque à travers des sables brûlans , des ablutions multipliées qui sont des signes extérieurs de la pureté de l'ame , sont aussi des obligations propres à maîtriser les

sens. L'historien s'est donc proposé de rectifier les idées que le vulgaire se forme de l'Alcoran & de son Auteur. Mais il ne déguise point ce désordre, ces déclama-
tions, ces absurdités, ces erreurs de poli-
tique, d'histoire & de chronologie, qui dé-
cèlent qu'il s'agit de la production d'un impos-
teur effronté, qui ne craint point d'être
démenti par un peuple ignorant & gros-
sier.

M. T. s'est permis, dans le cours de
son histoire, quelques digressions qui
occupent agréablement le lecteur, & lui
dérobenl l'ennui de l'uniformité. Cet his-
torien, après nous avoir exposé les prin-
cipes fondamentaux de l'islamisme; après
nous avoir entretenus sur la prière, la cir-
concision, l'aumône & le jeûne, le pé-
lerinage de la Mecque, le mariage & le
divorce, les Eunuques, la polygamie &
la clôture, le décret absolu, le droit de la
guerre chez les Musulmans & sur les au-
tres objets dont il est parlé dans l'Alco-
ran, termine son ouvrage par nous rap-
peler les causes physiques & morales qui
ont accredité la législation de Maho-
met. « Quiconque, nous dit-il, est ver-
né dans l'histoire de l'ancienne Arabie
ne voit point dans l'établissement de

88 MERCURE DE FRANCE.

» l'Alcoran autant de difficultés à surmon-
» ter qu'on se le figure ordinairement.
» Mahomet ne sema point, il ne fit qu'ar-
» racher quelque ivraie d'un champ de-
» puis long-temps cultivé : il ne planta
» point l'arbre de l'Islamisme, il ne fit
» qu'en élaguer quelques rameaux.»

M. Turpin, bien connu par une très-bonne histoire de Louis II, Prince de Condé, & par d'autres écrits de ce genre, fait par une marche libre, des réflexions sages, un style grave, mais ferme & plein de chaleur, fixer de nouveau l'attention du lecteur sur des objets déjà traités par plusieurs savans & que les historiens de l'Arabie nous rappellent souvent.

Expériences & observations sur différentes espèces d'air ; traduites de l'Anglois de M. J. Priestley, Docteur en Droit, Membre de la Société Royale de Londres. A Berlin ; & se trouve à Paris, chez Saillant & Nyon, Lib. rue St Jean de Beauvais.

Les Physiciens modernes se sont appliqués particulièrement à faire différentes expériences sur l'air ; M. Priestley est un des premiers qui ait dirigé ses vues vers

est objet ; & c'est le résultat de ses expériences & de ses observations qu'il a consignées dans l'ouvrage que nous annonçons , & qui ont déjà produit une grande révolution dans la science physique. Les premières découvertes qui ont été faites sur l'air furent la pesanteur & l'élasticité. M. Bayle découvrit que des fluides élastiques, essentiellement différens de l'air de l'atmosphère , mais semblables à lui dans ses propriétés, telles que la pesanteur, l'élasticité & la transparence , pouvoient être produits par des corps solides ; mais bien long-temps auparavant, ceux qui travailloient dans les mines, avoient connoissance de deux espèces d'airs différens & factices , ou du moins de leurs effets. L'un de ces airs est plus pesant que l'air commun ; on lui a donné le nom de *vapeur suffocante* ; & l'autre , plus léger , s'appelle *vapeur inflammable*. Quoiqu'on fût que la première de ces espèces d'airs est nuisible , on n'avoit pas encore découvert que la seconde l'est aussi ; parce qu'on la croyoit toujours mêlée avec l'air commun , pour être respiré avec sûreté : l'air de la première espèce , découvert dans différentes cavernes, avoit pareillement été observé

90 MERCURE DE FRANCE

à la surface des liqueurs en fermentation, par Vanhelmont & par d'autres Chimistes Allemands, qui lui donnèrent le nom de *gas* ; mais dans la suite il reçut celui d'*air fixe*, sur-tout depuis que le Docteur Black d'Edimbourg, eut découvert qu'il existe dans un état de fixité dans les corps alkalins, la craie & les autres substances calcaires. Cet excellent Physicien découvrit que l'air fixe contenu dans ces substances, est ce qui les rend *denses* ; & que lorsqu'elles en sont privées par la violence du feu, ou par quelque autre procédé, elles passent à cet état que l'on a appelé *caustique*, à cause de l'effet corrosif & brûlant qu'il produit sur les substances animales & végétales.

Le Docteur Macbride a découvert, d'après une observation du Chevalier Pringle, que l'air fixe est antiseptique à un degré convenable. Le Docteur Brownrigg a découvert aussi que la même espèce d'air est contenue en grande quantité dans les eaux minérales qui ont un goût acidule ; & que leur odeur particulière, leur goût piquant & leurs vertus minérales sont dûs à cet ingrédient. Le Docteur Hales a observé que certaines substances & certaines opérations produi-

sent de l'air, & que d'autres l'absorbent. M. Cavendish a déterminé avec exactitude les pesanteurs spécifiques de l'air fixe & de l'air inflammable; enfin M. Lène a découvert que l'eau ainsi imprégnée d'air fixe peut dissoudre une quantité considérable de fer, & devenir par-là fortement chalybée. C'est d'après ces découvertes que M. Priestley est parti pour faire ses expériences, qui se trouvent déjà rapportées dans le *Recueil des Observations sur la Physique*, par M. l'Abbé Rosier, & qu'il faut lire dans l'Ouvrage même. L'Auteur, dans une Lettre à M. Gibelin, Traducteur de cet Ouvrage, dit avoir tiré de l'air inflammable, de plusieurs métaux, par le moyen d'un miroir ardent, sans s'être servi d'acide quelconque; il a depuis fait une infinité d'observations sur l'air, extrait de différentes substances par ce moyen; & il a obtenu un air acide vitriolique, en faisant bouillir de l'huile de vitriol avec des substances qui contiennent du phlogistique; cet air, selon lui, ressemble assez à l'air acide marin, mais avec plusieurs différences frappantes. M. Priestley a fait aussi un grand nombre d'expériences sur l'air qu'il a obtenu par la dissolution de quan-

tité de substances, dans l'esprit de nitre. La dissolution du charbon & autres substances qui contiennent du phlogistique, lui a donné de l'air nitreux presque aussi pur que celui qu'on obtient par la dissolution des métaux. Nous n'indiquons ici les expériences de cet Auteur que pour engager les Chimistes à les tenter.

On a envoyé depuis peu à Gibert aîné, Libraire, rue des Mathurins, quelques exemplaires d'un Ouvrage écrit en idiome latin & anglois, & qui a pour titre: Anatomia uteri humani gravidi tabulis illustrata, Auctore Gulielmo Hunter, Reginae Medico extraordinario. Cet Ouvrage, est grand in-fol. forme d'Atlas & de la plus grande beauté; il a été imprimé l'année dernière par Baskerville, si connu dans la République des Lettres par les Ouvrages qui sont sortis de dessous sa presse; & il est orné en outre de 34 planches, gravées par les meilleurs Maîtres: elles représentent des fœtus de tout âge. L'Auteur de cet Ouvrage est le Docteur Hunter, très-renommé à Londres dans l'art des accouchemens.

De l'esprit du gouvernement économique;

par M. Boesnier de l'Orme. A Paris,
chez Debure, frères, quai des Augustins,
près la rue Pavée.

« L'art de procurer aux sociétés la plus
» grande somme de bonheur possible, a
» dit un Orateur éloquent dans l'Eloge
» de Descartes, est une des branches de
» la philosophie la plus intéressante; &
» peut-être dans toute l'Europe est-elle
» moins avancée que n'étoit la physique
» à la naissance de Descartes. Il y a des
» préjugés non moins pressans à renver-
» ser; il y a d'anciens systêmes à dé-
» truire; il y a des opinions & des cou-
» tumes funestes, & qui n'ont cessé de
» paroître telles que par l'empire de l'ha-
» bitude : les hommes réfléchissent si peu,
» qu'un mal qui se fait depuis cent ans,
» leur paroît presque un bien. Ce seroit
» une grande entreprise d'appliquer le
» *doute* de Descartes à ces objets, de les
» examiner pièce à pièce, comme il exa-
» mina toutes ses idées, & de ne juger
» de tout que d'après la grande maxime
» de l'évidence ».

Rien n'est plus utile à la société que
de porter ce flambeau de la discussion
par-tout où la lumière de la vérité n'a
point encore pénétré; tout ce qui tient

au grand art de gouverner les hommes, & de les conduire au plus grand bonheur possible, exige beaucoup de discussion : il ne s'agit rien moins que de revenir sur des principes qu'on a souvent adoptés sans examen ; de repasser sur toutes les opinions qu'un respect aveugle & une paresse, si naturelle à la plupart des hommes, ont perpétuées dans la société ; de soumettre ces opinions à une révision exacte & sévère, afin de ne rien approuver que ce qui sera constamment vrai & utile aux hommes ; en un mot, d'appliquer le doute universel de Descartes à tous les points de la science du gouvernement, afin d'augmenter, s'il est possible, le dépôt de lumières que l'expérience de tous les siècles doit nécessairement produire. Ces sortes de discussions ne peuvent qu'inspirer un plus grand respect pour les maximes qui sont aussi utiles au bien de la société qu'elles sont anciennes. La vérité devient d'autant plus éclatante, qu'elle a triomphé de la contradiction. Si les opinions qu'on veut introduire sont des erreurs dangereuses, rien n'est si nécessaire que d'ouvrir les yeux de ceux qui peuvent en être les victimes ; d'ailleurs on convient que dans les ma-

rières de pur raisonnement , & soumises à un examen public , la séduction ne sauroit être de longue durée. Ceux mêmes qui se trompent, méritent des égards, lorsque l'amour seul du bien de la Patrie les dirige. Il n'en est pas moins vrai que les erreurs ne peuvent être indifférentes dans une matière qui intéresse de si près le bonheur de l'humanité. Celui qui ose les attaquer mérite sur-tout les éloges de ceux qui peuvent concourir au triomphe de la vérité. L'Auteur de l'Esprit du gouvernement économique , uniquement animé de l'amour du bien public , a su réunir dans son Ouvrage les objets les plus importants de l'administration. Agriculture , arts & manufactures, commerce , crédit, usage de la monnoie, richesse d'un Etat, Colonies , revenu national , nature de l'impôt , emprunts publics, &c. tous ces différens objets sont traités avec clarté & précision dans un seul volume ; l'Auteur desire qu'on élève la gloire du Gouvernement actuel au delà du point où l'ont transportée les Sullis & les Colberts, en fixant, par des loix raisonnées, les vrais principes de l'économie politique , & en assurant pour toujours l'ordre de l'administration & le bonheur public,

par un de ces établissemens, faits pour rendre chère à jamais la mémoire de leur fondateur. Un Ecrivain qui ne cherche qu'à être utile, en discutant des objets aussi importans, a des droits sur notre reconnoissance, & mérite d'être encouragé; & l'on aura droit de répéter à tous ceux qui s'opposeront à cette sorte de discussion, ces paroles, dont on a fait usage à si juste titre : *Savons nous tout ; sommes nous bien ?*

Dictionnaire d'Histoire Naturelle qui concerne les Testacées ou les Coquillages de mer, de terre & d'eau douce, avec la Nomenclature, la Zoomorphose, & les différens systêmes de plusieurs célèbres Naturalistes, anciens & modernes. Ouvrage qui renferme la description détaillée des figures, des coquilles, l'explication des termes usités, les propriétés de plusieurs, & les notes en partie des endroits où elles se trouvent. Par M. l'Abbé Favart d'Herbigny. 3 vol. in-8°. A Paris, chez Bleuet, libraire, sur le Pont St. Michel; 1775.

Les Dictionnaires d'Histoire Naturelle qui ont paru jusqu'aujourd'hui n'ont presque

presque point fait mention de la partie du règne animal qui comprend les Testacées ou les Coquillages en général, ou n'ont adopté qu'un ou deux Auteurs sans entrer dans la Nomenclature ancienne & moderne des espèces. C'est ce qui a déterminé en bonne partie l'auteur à composer ce Dictionnaire séparément.

On connoît les progrès de la connoissance de la Conchiliologie depuis Plin le Naturaliste jusqu'aux auteurs de nos jours; & la multitude des coquillages que l'on a découverts dans toutes les Mers Orientales & Occidentales, a trouvé par les mêmes gradations, des Nomenclateurs zélés, afin de pouvoir distinguer tous ces animaux aquatiques ou terrestres. On fait aussi que leurs enveloppes précieuses ou leurs coquilles frappent & piquent infiniment la curiosité des Naturalistes; présentent, parmi les êtres créés, le coup d'œil le plus ravissant; & leur procurent une riche empreinte de ces sortes de reptiles, pour tirer des conséquences de leurs figures, puisqu'ils ne sont pas susceptibles d'être examinés comme les autres animaux. L'auteur a fait part de son plan à MM. Guetard, d'Aubenton, Adenon, le Sage de l'Académie des Sciences de Pa-

98 MERCURE DE FRANCE.

ris, ainsi qu'à plusieurs célèbres Naturalistes, à M. l'Abbé de Crillon, M. l'Abbé Gruel, à M. Romé de l'Isle, & à d'autres dont il a eu également les suffrages. C'est dans les noms des genres, où l'auteur donne ceux des différens pays, & les différentes érymologies, qu'il analyse & développe les systêmes de Rondelet & d'Aldrovande (qui font mention de ceux des Anciens Philosophes) avec la traduction des citations; celui de Rumphius avec sa nomenclature & l'interprétation de la Langue Hollandoise; les systêmes de Gualtien, de MM. Adanson, d'Argenville.

Il auroit été difficile à M. Favart de faire des descriptions aussi exactes sans le secours d'une grande collection de coquillages qu'il a décrits à la main, ainsi qu'avec ceux qu'il a vus dans plusieurs cabinets renommés; les définitions latines dont elles forment les extraits seront utiles aux Nations étrangères, & peuvent établir une nomenclature que l'Auteur met au jour avant de faire l'histoire générale des Coquillages qui seront gravés & arrangés dans un nouvel ordre méthodique qu'il propose aux Conchiliologistes dans son ouvrage.

Cette interprétation Hollandoise sera

très-utile pour les personnes qui souhaitent faire des négociations avec les Curieux & les Marchands Hollandois , ainsi qu'à ceux qui possèdent cet Auteur.

Lettre sur les Économistes.

Cette Lettre de 72 pages in-12. se trouve insérée dans le troisième volume des Ephémérides de la présente année, quoiqu'elle se vende séparément de ce volume. Elle est une exposition claire & succincte de ce qu'on appelle dans le monde le Systême des Economistes. Cette exposition est présentée de manière qu'elle peut être regardée comme une apologie complète de ce systême.

On voit dans cette Lettre que les loix d'une société politique doivent être puisées dans celles de la nature , que l'ordre social doit être calqué sur l'ordre physique. Elle nous montre ensuite que pour réduire en pratique cette théorie , il ne s'agit que de reconnoître le droit de propriété pour la première de toutes les loix fondamentales , pour la source commune , la raison primitive de toutes les loix , de toutes les grandes polices , de toutes les institutions qui doivent entrer

E ij

dans la formation d'un corps politique; qu'ainsi un tel corps ne peut se flatter d'être parfaitement organisé, s'il ne l'est en tout point, d'une manière conséquente au droit de propriété, si toutes les diverses parties de sa constitution ne concourent au maintien de ce droit dans toute son intégrité.

Sans rien développer, l'auteur de la Lettre en dit cependant assez pour faire voir que le droit de propriété est le fondement de la prospérité d'un Empire, le germe moral de sa richesse, de son industrie, de sa population, de sa puissance & de la félicité publique. Cet auteur va plus loin encore : il observe que le droit de propriété constituant nécessairement l'intérêt commun, seul & unique lien social, constitue nécessairement aussi la justice par essence, cette règle fondamentale de la morale universelle; de cette morale qui est de tous les siècles & de tous les climats; de cette morale, qui, ayant pour objet le bonheur commun de notre espèce, ne peut que pacifier la terre, que tenir les Nations parfaitement unies entre elles; ne former, pour ainsi dire, de tous les peuples, qu'un seul & même Empire, dont toutes les parties soumises à la

même loi, jouissent de la même félicité.

Du droit de propriété, nous voyons naître la sûreté civile & politique, la sûreté intérieure & extérieure; nous voyons naître la plus grande liberté dont un Citoyen puisse jouir, la plus parfaite égalité que l'état social puisse comporter; de la même source découlent la liberté & l'immunité du commerce, la nécessité d'un prêt unique & territorial, dont la quotité soit invariablement réglée par les lois, l'institution d'une souveraineté héréditaire & d'un Souverain unique, dont l'autorité soit *absolue sans être arbitraire*, soit *sans partage & non pas sans bornes*, soit en un mot *la fille & jamais la rivale des lois*, soit ainsi le gage & le garant de la stabilité des lois.

Après avoir crayonné rapidement le système des Economistes, sur ce que l'auteur appelle la bonne constitution d'un corps politique; avoir montré que leurs principes n'ont rien qui ne soit avantageux aux Monarques, à leurs Sujets & à la Religion; pour mettre sa démonstration dans un plus grand jour, l'auteur prend l'inverse de ces mêmes principes, & présente une chaîne de propositions qu'il paroît difficile de lire

E iij

102 MERCURE DE FRANCE.

sans en être révolté. Ce morceau nous a paru un des plus saillans de la lettre, qui d'ailleurs est remarquable, non-seulement par la pureté de son style & par le choix des idées, mais encore par la noble simplicité & par l'honnêteté qui règnent dans cet ouvrage ; caractères d'autant plus précieux qu'on semble souvent s'en écarter.

Dictionnaire des mots homonymes de la Langue Française ; c'est-à-dire, dont la prononciation est la même & la signification différente ; avec la quantité sur les principales syllabes de chaque mot, pour marquer la durée de leur prononciation, prouvée par des exemples agréables, tirés des Auteurs & des Poètes Latins & François, tant anciens que modernes. Par M. Hurtaut, Maître-ès Arts & de Pension de l'Université de Paris, ancien Professeur de l'Ecole Royale Militaire, & Pensionnaire de Sa Majesté. A Paris, chez Langlois, Libr. rue du Petit Pont, près la rue Saint Séverin, au St Esprit couronné.

On renonçons à l'éloquence, à la Poésie, à l'art d'écrire, & fermons l'A-

cadémie, disoit l'Abbé d'Olivet : ou convenons que s'il est beau de cultiver les arts qui font honneur à l'esprit humain & qui sont utiles à la société ; on auroit tort , de négliger des connoissances sans lesquelles ces arts ne peuvent qu'être imparfaits. L'Auteur de ce Dictionnaire s'est proposé de faciliter les progrès dans l'étude de la Langue Françoisse , en nous apprenant la vraie signification & l'énergie de certains mots François dont la prononciation est la même , & en y joignant la manière de les prononcer comme il faut. La plupart des Grammairiens ne sont pas entrés dans ce détail de règles sûres , qui peuvent sur-tout nous diriger dans la connoissance de ce dernier objet. M. l'Abbé d'Olivet , qui nous a donné les meilleures règles de la prosodie Françoisse , auroit voulu y suppléer , en nous donnant un Dictionnaire prosodique , où il auroit apprécié la durée de chaque syllabe , & fixé , par ce moyen , la prononciation sur laquelle il s'élève souvent des doutes. Cet illustre Grammairien n'auroit pas manqué de bien accueillir l'Ouvrage de l'ancien Professeur que nous annonçons , & de l'encourager à pousser plus loin ses recherches , afin

d'avoir une théorie exacte, soit des accents, qui marquent l'élevation ou l'abaissement de la voix dans la prononciation d'une syllabe, soit de la quantité, qui en indique la durée plus ou moins longue. On a remarqué que le François, qui néglige le plus la prononciation de sa Langue, n'en exige pas moins rigoureusement l'accent le plus pur, dans les personnes destinées à parler en public. On a vu, dans les Provinces méridionales, plusieurs Villes, siffler des Acteurs, à cause de leur mauvais accent & d'une articulation vicieuse. On ne doit donc pas être surpris qu'à Paris on détourne la tête & l'on manifeste son dégoût, lorsqu'on entend déclamer un Acteur Provincial, qui ne s'est point guéri de son accent. On a beau dire que la prononciation s'apprend plus de vive voix, par l'usage & la fréquentation des personnes qui parlent correctement, que par des règles détaillées & méthodiques ; l'usage du monde & la lecture des bons livres ont beau rectifier, en quelque chose, le langage & l'écriture : ils ne donneront jamais des principes fixes & propres à diriger dans la prononciation de beaucoup de mots. Il est impossible de parler toujours

correctement , lorsqu'on n'a d'autre règle que l'habitude & une imitation aveugle. On n'avance , dans quelque science que ce puisse être , qu'autant qu'on étudie & qu'on approfondit les véritables principes. Comme on ne peut mieux perfectionner les organes , que lorsqu'ils sont tendres & susceptibles de toutes sortes d'accens ; on ne sauroit mettre trop tôt ce nouveau Dictionnaire entre les mains des jeunes gens , qui leur applanira les difficultés de la Langue Françoisse & de la Langue Latine. Les Provinciaux y trouveront de bonnes observations sur leurs articulations vicieuses. Le choix judicieux des exemples qui y sont joints devient un ornement nécessaire dans les Ouvrages didactiques.

Commentaires sur les Loix Angloises de M. Blackstone, traduits de l'Anglois par M. D. G. sur la quatrième Edition d'Oxford, 3 vol. in-8. à Bruxellès, chez Boubers ; à Paris , chez Durand, Libraire , rue Galande , & chez Dorez, rue Saint-Jacques , près Saint-Yves.

On desiroit , depuis long temps , une bonne traduction de cet Ouvrage , si estimé parmi les Anglois. L'Auteur , persuadé qu'il faut éclaircir l'Histoire par

E v

les Loix, & les Loix par l'Histoire, avoit étudié, à fond, la constitution du Gouvernement d'Angleterre & les différentes révolutions de ce Royaume. Aucun monument, relatif à l'Histoire, n'a échappé à ses recherches. Aussi l'Ouvrage de M. Blackstone doit être regardé comme celui d'un Savant Littérateur, d'un Publicien profond & d'un Jurisconsulte habile.

Rien n'est si essentiel, comme l'observe l'Auteur, que de connoître les Loix du Corps de société dans lequel on vit. Cicéron nous apprend que l'on étoit obligé, dans l'âge d'adolescence, d'apprendre par cœur les douze tables de la Loi : pourquoi faut-il qu'on néglige parmi nous l'étude d'une science qui doit être regardée comme la sauve-garde des droits naturels & la règle de la conduite civile. La constitution particulière d'Angleterre rend cette connoissance encore plus nécessaire. Dans un Royaume où la liberté civile consiste principalement dans le pouvoir de faire tout ce que la Loi permet, chaque individu est en quelque façon nécessaire d'avoir quelque connoissance des Loix qui le concernent immédiatement ; soit pour ne pas encourir le blâme de vivre dans une

société aux Loix de laquelle il est soumis, sans les connoître ; soit pour n'être pas exposé aux inconvéniens qui résulteroient de cette ignorance. Le Commentaire de M. Blackstone ne pouvoit donc qu'être bien accueilli par ses compatriotes. Il est également essentiel pour tous les Jurisconsultes, les Historiens, les Littérateurs & les Publicistes, de quelque nation qu'ils soient. Ceux qui aiment la saine morale & les anciens usages, le liront avec plaisir. On peut regarder cet Ouvrage comme un bon modèle d'un Traité sur les Loix Françaises, qu'on attend depuis long-temps.

Sermons, Discours, Panégyriques, &c.
dédiés au Pape Clément XIII, deux volumes. A Paris, rue S. Jean-de-Beauvais, la première porte cochère au dessus du Collège.

Les Curés & les Missionnaires trouveront dans ces deux volumes tous les matériaux qui leur seront nécessaires pour l'instruction des fidèles. L'auteur s'est d'abord appliqué, dans ses premiers ouvrages, à résoudre selon les maximes de la plus saine morale, une partie des difficultés qui arrêtent les jeunes Prêtres dans l'exercice de leur ministère. Il a

E vj

voulue encore leur fournir des modèles de discours qu'ils puissent lire en chaire, ou les débiter en tout ou en partie. Les Pasteurs qui ont plus de zèle que de loisir, ou même de facilité, aiment encore mieux s'approprier les ouvrages d'autrui, que de manquer au devoir si essentiel d'éclairer leurs Paroissiens. Ils trouveront dans ces deux volumes que nous annonçons, les principales maximes, qui ont pour but d'établir l'empire de la justice chrétienne, & de faire respecter & aimer une religion qui fixe à chaque âge ses devoirs, à chaque sexe ses pratiques convenables, & à chaque condition ses vraies bornes. On a beau prêcher cette religion, dit on, personne ne quitte ses mauvaises inclinations. Un remède, parce qu'il ne guérit pas tous les malades, doit-il être pour cela rejeté comme inutile. Un miroir ardent ne fait qu'une impression légère sur le marbre & l'acier, s'ensuit-il qu'il n'est pas propre à mettre en feu des matières combustibles. Préparez votre terre avec soin, jetez une bonne semence, que le soleil & la pluie viennent tour-à-tour, & la récolte ne sauroit manquer d'être abondante. Qui ne reconnoît pas sous cette emblème la prédication lorsqu'elle est

jointe à la vigilance & à la sagesse des Pasteurs animés d'un zèle apostolique? Qu'on parcoure l'Histoire Ecclésiastique, & l'on verra de siècle en siècle les peuples passer successivement des horreurs de la barbarie à la douceur du christianisme, du sein de l'ignorance à la connoissance de leurs devoirs, de la corruption à la vertu. Augustin va prêcher en Anglerette, où l'ignorance & la corruption des mœurs étoient à leur comble. A sa voix tout change de face; aux vices des payens succèdent les vertus du christianisme. Romuald prêche en Espagne, on y voit des Evêques mêmes & des Chanoines rentrer en eux mêmes & se réformer. Boniface de Mayence va prêcher dans la Frise, la Hesse & la Thuringe; Saint Amand chez les Gantois & les Elclaves; Otton dans la Pologne & la Poméranie, pays où la pluralité des femmes étoit en usage, où l'on adoroit des arbres & l'on sacrifioit des enfans: on y voit bientôt l'humanité succéder à la barbarie, la charité à l'esprit de vengeance, la douceur à la férocité. Savonarrolle vient à Florence, ville plongée dans la mollesse, le luxe & tous les vices; il monte en chaire: on court l'en-

tendre , on ne parle que de réforme ; les instrumens de luxe & de la vanité sont portés sur la place & brûlés au pied d'une pyramide. Enfin on voit dans Florence une autre Ninive , la conversion des habitans n'étant ni moins prompte ni moins durable. La prédication reproduira encore les mêmes prodiges , lorsque l'éloquence des Pasteurs sera soutenue par la fermeté de leur zèle & la sainteté de leur vie.

* *Eloge de Marc-Aurèle ;* par M. Thomas , de l'Académie Française. A Amsterdam , & se trouve à Paris chez Moutard , quai des Augustins.

On a observé plus d'une fois les inconvéniens du panégyrique. La louange fatigue aisément. La raison sévère se défie toujours d'un homme qui dit : Je vais louer. S'il exagère , c'est un Rhéteur qui flatte , c'est un Artiste qui remplit une tâche & qui en fait un jeu d'esprit. Le panégyrique demande un sujet heureux , où l'Orateur puisse se passionner sans affectation , sûr de retrouver pour

* *Article de M. de la Harpe.*

son Héros , dans le cœur de ceux qui l'écoutent , la même sensibilité que dans le sien. S'il porte cette sensibilité jusqu'au point de faire oublier l'art , & d'occuper entièrement de l'homme qu'il célèbre , il a obtenu un beau triomphe. L'Orateur n'est jamais plus puissant que lorsqu'il peut paraître un personnage pénétré de la chose dont il parle : que sera-ce s'il l'est en effet ? S'il faut louer un grand Prince , qui le louera mieux que le Sage qui a été son maître & son ami , & qui vient près de son cercueil pour rendre hommage à sa mémoire , en présence de tout un Peuple ? Quel intérêt acquiert alors le panégyrique ? C'est cette idée si heureuse qu'a saisie M. Thomas. C'est cette forme absolument neuve qui fait de l'éloge de Marc-Aurèle un Drame si animé , si attachant , si pathétique ; & la beauté du style en fait un Drame sublime.

« Après un règne de vingt ans , Marc-
 » Aurèle mourut à Vienne. Il était alors
 » à faire la guerre aux Germains. Son
 » corps fut rapporté à Rome , où il en-
 » tra au milieu des larmes & de la désol-
 » ation publique. Le Sénat , en deuil ,
 » avait été au-devant du char funèbre.

112 MERCURE DE FRANCE.

» Le peuple & l'armée l'accompagnaient.
 » Le fils de Marc-Aurèle suivait le char.
 » Le peuple marchait lentement & en
 » silence. Tout à-coup un vieillard s'a-
 » vança dans la foule ; sa taille était hau-
 » te & son air vénérable ; tout le monde
 » le reconnut : c'était Apollonius, Phi-
 » losophe Stoïcien, estimé dans Rome ,
 » & plus respecté encore par son carac-
 » tère que par son grand âge. Il avait
 » toutes les vertus rigides de la Secte ,
 » & de plus avait été le maître & l'ami
 » de Marc Aurèle. Il s'arrêta près du cer-
 » cueil , le regarda tristement , & tout à-
 » coup élevant la voix , &c. ».

Cette manière d'établir le lieu de la scène est noble & imposante. Ces descriptions locales étaient familières aux Anciens , qui s'attachaient beaucoup à parler aux sens ou à l'imagination , qui les supplée. Voyez dans le troisième livre de l'Enéide la peinture d'Andromaque offrant des libations au tombeau d'Hector.

*Solemnes tum fortè dapes & tristia dona ,
 Ante urbem , in luco , falsi Simoentis ad undam ,
 Libabat cineri Andromache , manesque vocabat
 Hectoreum ad tumulum viridi quem cespitem inanem ,
 Et geminas , causam lacrimis , sacra verat aras.*

Un exemple beaucoup plus ancien , & peut-être encore plus beau par sa touchante simplicité , c'est cet exorde qui précède les plaintes éloquentes de Jérémie sur les malheurs de Sion. *Postquam in captivitatem redactus est Israel & Jerusalem deserta est , sedit Jeremias Propheta flens , & planxit lamentatione hac in Jerusalem , & amaro animo suspirans & ejulans dixit : Quomodo , &c.* Un pareil début s'empare d'abord de l'âme , & vous transporte sur une scène de douleur , & ce qui suit répond parfaitement à la beauté de cet exorde.

Un Philosophe Stoïcien ne connaît point l'adulation. Aussi l'Auteur qui le fait parler n'a-t-il mis dans son discours aucune de ces flatteries qui se mêlent à l'éloge des meilleurs Princes. Jamais la louange ne fut plus austère , jamais la vérité ne parut plus sainte. « Romains , (dit-il) la pompe funèbre de l'homme juste » est le triomphe de la vertu qui retourne à l'Être Suprême. Consacrons cette » fête par nos éloges. Je sais que la vertu » n'en a pas besoin : mais ils seront l'hommage de notre reconnoissance. Il en est » des grands hommes comme des Dieux ; » comblés de leurs bienfaits, nous n'avons

114 MERCURE DE FRANCE.

» pas pour eux de récompenses, mais
» nous avons des hymnes. Puissé je au
» bout de ma carrière, en parcourant la
» vie de Marc-Aurèle, honorer à vos
» yeux les derniers momens de la mien-
» ne. Et toi qui es ici présent, toi, son
» successeur & son fils, écoute les vertus
» & les actions de ton père. Tu vas ré-
» gner ; la flatterie t'attend pour te cor-
» rompre. Une voix libre, pour la der-
» nière fois peut-être, se fait entendre à
» toi. Ton père, tu le fais, ne m'a point
» accoutumé à parler en esclave. Il aimait
» la vérité. La vérité va faire son éloge.
» Puisse-t-elle un jour faire le tien ! »

Apollonius retrace l'éducation sévère que reçut Marc-Aurèle loin de Rome & de la Cour, & il prend cette occasion pour reprocher aux Romains que cette éducation mâle commence à dégénérer parmi eux.

« L'héritier avare compte avec plaisir
» tous ceux qui lui ont transmis des ri-
» chesses. Marc-Aurèle, plus avancé en
» âge, comptait tous ceux à qui, dans
» son enfance, il avait dû l'exemple
» d'une vertu. Mon père, nous disait-il,
» m'apprit à n'avoir rien de lâche &
» d'efféminé ; ma mère, à éviter jusqu'à

» la pensée du mal ; mon aïeul , à être
 » bienfaisant ; mon frère , à préférer la
 » vérité à tout. Voilà de quoi , Romains , il
 » rend grâces aux Dieux , à la tête de l'ou-
 » vrage où il a déposé tous les sentimens
 » de son cœur. Bientôt des maîtres lui en-
 » seignèrent tous les devoirs de l'homme ,
 » mais en les pratiquant. On ne lui disait
 » pas , aime les malheureux ; mais on soula-
 » geait devant lui ceux qui l'étaient. Per-
 » sonne ne lui dit , mérite des amis ; mais
 » il vit l'un de ses maîtres sacrifier sa for-
 » tune à un ami opprimé. J'ai vu un
 » guerrier qui , pour lui donner des le-
 » çons de valeur , lui montra son sein
 » tout couvert de blessures , &c.

» Il n'était pas encore sorti de l'enfan-
 » ce , que déjà l'enthousiasme de la vertu
 » était dans son cœur. A douze ans il
 » s'était consacré au genre de vie le plus
 » austère. A quinze , il avait cédé à sa
 » sœur unique tout le bien de son père.
 » A dix-sept , il fut adopté par Antonin ;
 » & je ne vous rapporte que ce que j'ai
 » vu moi-même , il pleura sur la gran-
 » deur. O jour qui , après quarante an-
 » nées m'est encore présent ! Il se prome-
 » nait dans les jardins de sa mère ; j'étais
 » auprès de lui ; nous partions ensemble

116 MERCURE DE FRANCE.

» des devoirs de l'homme , lorsqu'on
» vint lui annoncer son élévation. Je le
» vis changer de couleur , & il parut
» long-temps inquiet & triste. Sa maison
» cependant l'entourait avec des trans-
» ports de joie. Étonnés de sa douleur ,
» nous lui en demandons la cause. Pou-
» vez-vous me le demander ? dit-il. Je
» vais régner ».

Apollonius observe que la philosophie fut le caractère distinctif de Marc Aurèle.

« A ce mot de philosophie, je m'ar-
» rête. Quel est ce nom sacré dans cer-
» tains siècles & abhorré dans d'autres ;
» objet tout-à-tour & du respect & de
» la haine , que quelques Princes ont
» persécuté avec fureur , que d'autres
» ont placé à côté d'eux sur le Trône ?
» Romains , oserai je louer la philosophie
» dans Rome , où tant de fois les Philo-
» sophes ont été calomniés , d'où ils ont
» été bannissant de fois ? C'est d'ici , c'est
» de ces murs sacrés que nous avons été
» relégués sur des rochers & dans des îles
» désertes : c'est ici que nos livres ont
» été consumés par les flammes : c'est ici
» que notre sang a coulé sous les poi-
» gnards. L'Europe , l'Asie & l'Afrique
» nous ont vus , errans & proscrits , cher-

» cher un asyle dans les antres des bêtes
 » féroces, ou condamnés à travailler,
 » chargés de chaînes, parmi les assassins
 » & les brigands. Quoi donc! la philo-
 » sophie serait-elle l'ennemie des hom-
 » mes & le fléau des Etats? Romains,
 » croyez-en un vieillard qui, depuis
 » quatre-vingts ans, étudie la vertu &
 » cherche à la pratiquer. La philosophie
 » est l'art d'éclairer les hommes pour les
 » rendre meilleurs. C'est la morale uni-
 » verselle des Peuples & des Rois, fon-
 » dée sur la nature & sur l'ordre éternel.
 » Regardez ce tombeau; celui que vous
 » pleurez était un sage. La philosophie
 » sur le Trône, a fait vingt ans le bon-
 » heur du monde. C'est en essuyant les
 » larmes des Nations qu'elle a réfuté les
 » calomnies des Tyrans ».

Apollonius continue de tracer le ta-
 bleau de la philosophie, & c'est avec la
 fierté du pinceau le plus énergique,
 » Romains, c'est cette philosophie qui
 » vous a donné Caton & Brutus. C'est
 » elle qui les soutint au milieu des rui-
 » nes de la liberté. Elle s'étendit ensuite
 » & se multiplia sous vos Tyrans. Il sem-
 » ble qu'elle était devenue comme un
 » besoin pour vos ancêtres opprimés,

» dont la vie incertaine était sans cesse
 » sous la hache du despotisme. Dans ces
 » temps d'opprobre, seule elle conserva
 » la dignité de la nature humaine. Elle
 » apprenait à vivre, elle apprenait à mou-
 » rir ; & tandis que la tyrannie dégradait
 » les âmes, elle les relevait avec plus
 » de force & de grandeur. Cette mâle
 » philosophie fut faite de tout temps
 » pour les âmes fortes. Marc-Aurèle s'y
 » livra avec transport. Dès ce moment il
 » n'eut qu'une passion, celle de se livrer
 » aux vertus les plus pénibles. Tout ce
 » qui pouvait l'aider dans ce dessein
 » était pour lui un bienfait du ciel. Il
 » remarqua comme un des jours les plus
 » heureux de sa vie celui de son enfance,
 » où il entendit pour la première fois
 » parler de Caton. Il garda avec recon-
 » noissance les noms de ceux qui lui
 » avaient fait connaître Brutus & Thra-
 » séas. Il remercia les Dieux d'avoir pu
 » lire les maximes d'Épictète, &c. »

Apollonius veut faire connaître au
 Peuple Romain le précis de la philoso-
 phie de Marc-Aurèle, composé par cet
 Empereur lui-même, & qui est parvenu
 jusqu'à nous. « Ici le Philosophe s'arrêta
 » un moment ; la foule innombrable des

» Citoyens qui l'écoutaient, se serra pour
 » l'entendre de plus près. A un grand
 » mouvement succéda bientôt un grand
 » silence. Seul entre le Peuple & le Phi-
 » losophe, le nouvel Empereur était in-
 » quiet & pensif. Apollonius avait une
 » main appuyée sur la tombe ; de l'autre
 » il tenait un papier écrit de la main de
 » Marc-Aurèle. Il reprit la parole & lut
 » ce qui suit ».

Dans le précis philosophique & moral
 que M. Thomas fait lire par Apollonius,
 il a saisi l'esprit général des Ouvrages de
 Marc-Aurèle. Il s'attache à faire voir
 sur-tout de quel œil cet Empereur regar-
 dait le Trône & l'humanité : le respect
 qu'il ressentait pour l'une & l'effroi que
 lui inspirait l'autre. Marc-Aurèle a de-
 vant les yeux le jugement qu'il doit su-
 bir dans la postérité, s'il ne règne pas
 pour le bonheur des hommes. Il se dit à
 lui-même : « La nature indignée te dira ,
 » je t'ai confié mes enfans pour les ren-
 » dre heureux, qu'en as tu fait ? Pourquoi
 » ai je entendu des gémissemens sur la
 » terre ? Pourquoi les hommes ont-ils
 » levé leurs mains vers moi pour me
 » prier d'abrégier leurs jours ? Pourquoi
 » la mère a-t-elle pleuré sur son fils qui

» venait de naître? Pourquoi la moisson,
 » que j'avais destinée à nourrir le pau-
 » vre, a-t-elle été arrachée de sa caba-
 » ne? Que répondras-tu? Les maux des
 » hommes déposeront contre toi, & là
 » Justice qui t'observe, gravera ton nom
 » parmi les noms des mauvais Princes ».

Ici la lecture d'Apollonius est interrompue.

« Le Peuple se mit à crier, jamais,
 » jamais; mille voix s'élevèrent ensem-
 » ble. L'un disait, tu as été notre père;
 » un autre, tu ne souffris jamais d'op-
 » presseurs; d'autres, tu as soulagé tous
 » nos maux; & des milliers d'hommes
 » à la fois, nous t'avons béni, nous te
 » bénissons. O sage! ô clément! ô juste
 » Empereur! Que ta mémoire soit sa-
 » crée, qu'elle soit adorée à jamais. Elle
 » le sera, reprit Apollonius, & ce sera
 » dans tous les siècles. Mais c'est en
 » s'effrayant lui-même des maux qu'il
 » aurait pu vous causer, qu'il est parvenu
 » à vous rendre heureux, & à mériter
 » ces acclamations qui retentissent sur sa
 » tombe ».

On sent combien tous ces mouvemens
 ont d'intérêt & de dignité. Un moment
 plus frappant & qui a paru de la plus
 grande

grande beauté, c'est celui où Marc Aurèle est représenté dans l'entretien qu'il a avec lui même, prêt à abdiquer l'Empire, dont le fardeau l'épouvante. Je fus un instant résolu, dit il, oui je fus résolu d'abdiquer l'Empire.

« A ces mots les Romains, qui écou-
 » taient dans un profond silence, paru-
 » rent effrayés comme s'ils étaient me-
 » nacés de perdre leur Empereur. Ils
 » oublièrent que ce grand homme n'était
 » plus. Bientôt cette illusion se dissipa ;
 » on eût dit qu'alors ils le perdaient une
 » seconde fois. Dans un mouvement ru-
 » multueux, ils s'inclinèrent tous vers sa
 » tombe. Femmes, enfans, vieillards,
 » tout se précipita de ce côté. Tous les
 » cœurs étaient émus, tous les yeux ver-
 » saient des larmes. Un bruit confus de
 » douleur errait sur cette immense as-
 » semblée. Apollonius lui-même se trou-
 » bla. Le papier qu'il tenait tomba de sa
 » main ; il embrassa le cercueil. La vue de
 » ce vieillard désolé parut augmenter le
 » trouble général. Peu-à peu le murmure
 » se ralentit. Apollonius se releva comme
 » un homme qui sortait d'un songe ; &
 » l'œil encore à demi égaré par la dou-
 » leur, il reprit le papier sur la tombe,

» & continua d'une voix altérée, &c. »

Le grand peintre Tacite n'aurait pas employé des couleurs plus vraies, plus touchantes. Un morceau d'un autre genre & d'une imagination poétique & sublime, c'est le songe de Marc-Aurèle.

« Je voulus méditer sur la douleur. La
 » nuit était déjà avancée. Le besoin du
 » sommeil fatiguait ma paupière. Je
 » luttai quelque temps. Enfin je fus
 » obligé de céder, & je m'assoupis.
 » Mais dans cet intervalle, je crus avoir
 » un songe. Il me sembla voir dans un
 » vaste portique une multitude d'hom-
 » mes rassemblés. Ils avaient tous quel-
 » que chose d'auguste & de grand. Quoi-
 » que je n'eusse jamais vécu avec eux,
 » leurs traits pourtant ne m'étaient pas
 » étrangers. Je crus me rappeler que
 » j'avais souvent contemplé leurs statues
 » dans Rome. Je les regardais tous,
 » quand une voix forte & terrible reten-
 » tit sous le portique: *Mortels, apprenez*
 » *à souffrir*. Au même instant devant l'un
 » je vis allumer des flammes, & il y
 » posa la main. On apporta à l'autre du
 » poison, il but, & fit une libation aux
 » Dieux. Le troisième était debout, au-
 » près d'une statue de la Liberté, brisée.
 » Il tenait d'une main un livre; de l'au-

„tre , il prit une épée , dont il re-
 „gardait la pointe. Plus loin , je dis-
 „tinguai un homme tout sanglant , mais
 „calme , & plus tranquille que ses bour-
 „reaux. Je courus à lui en m'écriant : O
 „Régulus , est ce toi ? Je ne pus sou-
 „tenir le spectacle de ses maux , & je
 „détournai mes regards. Alors j'apperçus
 „Fabrice dans la pauvreté , Scipion mou-
 „rant dans l'exil , Epictète écrivant dans
 „les chaînes , Sénèque & Thraséas les
 „veines ouvertes , & regardant d'un œil
 „tranquille leur sang couler. Environné
 „de tous ces grands hommes malheu-
 „reux , je versais des larmes ; ils paru-
 „rent étonnés. L'un d'eux , ce fut Caton ,
 „approcha de moi , & me dit : Ne
 „nous plains pas , mais imite nous ; &
 „toi aussi , apprends à vaincre la douleur.
 „Cependant il me parut prêt à tourner
 „contre lui le fer qu'il tenait à la main.
 „Je voulus l'arrêter ; je frémis ; & je
 „m'éveillai „.

Il faut se borner , car on serait obligé
 de transcrire tout le discours pour en ci-
 ter toutes les beautés. Venons à l'endroit
 où Apollonius rappelle la faveur que
 Marc-Aurèle avait accordée aux Philoso-
 phes & aux Gens de Lettres. Le Pané-

gyriste y parle bien noblement de lui-même & de ceux qui, comme lui, élèvent leur âme en épurant leur raison.

« En parlant de la protection que Marc-
 » Aurèle accorda aux hommes utiles de
 » tous les rangs, puis je oublier, Ro-
 » mains, celle qu'il nous accordait à
 » nous-mêmes & à tous ceux qui, com-
 » mē lui, cultivaient leur raison par
 » l'étude. Je prends les Dieux à témoin
 » que ce n'est point un lâche intérêt qui,
 » dans ce moment, me fait louer mon
 » Empereur. Si pendant soixante ans je
 » n'ai ni aspiré à des honneurs, ni brigué
 » des richesses; si, aimé de Marc-Au-
 » rèle, j'ai justifié mon pouvoir par ma
 » conduite; si, outragé quelquefois, je
 » n'ai jamais répondu à la haine que par
 » des bienfaits, & à la calomnie que par
 » mes actions; j'ai peut-être le droit de
 » parler de tout ce que ce grand homme
 » a fait pour la philosophie & les lettres.
 » Je ne fais si elles auront encore un
 » jour des ennemis dans Rome; je ne
 » fais si la proscription & l'exil devien-
 » dront encore notre partage : mais,
 » dans aucun temps, on ne pourra étouf-
 » fer en nous le cri de la nature, qui
 » nous avertit que les Peuples ont le

„ droit d'être heureux. Nous pleurerons
 „ sur les maux du genre humain : &
 „ lorsqu'en quelque partie du monde il
 „ s'élèvera un Prince comme Marc-An-
 „ rèle, qui annoncera qu'il veut placer
 „ avec lui sur le Trône la morale & les
 „ lumières ; au fond de nos réduits nous
 „ leverons, tous ensemble, nos mains
 „ pour remercier les Dieux. Ici je vou-
 „ drai pouvoir ranimer ma voix trem-
 „ blante. Marc Aurèle, du haut du Ca-
 „ pitole, donne le signal. Tous ceux qui,
 „ dans toutes les parties de l'Empire,
 „ aiment & cherchent la vérité, accou-
 „ rent autour de lui. Il les encourage, il
 „ les protège; vous l'avez vu même, étant
 „ Empereur, se rendre plus d'une fois dans
 „ les Écoles publiques pour s'y instruire.
 „ On eût dit qu'il venoit dans la foule
 „ chercher la vérité, qui fuit les Rois.
 „ Sous son règne nous étions utiles. Cette
 „ gloire nous eût suffi. Ce grand homme
 „ voulut y ajouter les honneurs. Il a éle-
 „ vé plusieurs de nous aux premières
 „ places de l'Empire, & leur a fait ériger
 „ des statues à côté des Catons & des
 „ Socrates. Romains, si vos Tyrans pou-
 „ vaient sortir de leurs tombeaux & re-
 „ paraître dans vos murs, combien ils

126 MERCURE DE FRANCE.

» seraient étonnés en voyant leurs pro-
 » pres statues mutilées & abattues dans
 » Rome; & , à leurs places , les succes-
 » seurs de ces mêmes hommes , qu'ils
 » faisaient traîner dans les prisons &
 » dont ils faisaient couler le sang sous
 » les haches ! »

Viennent ensuite les Députés de toutes les Nations de l'Empire , qui , en rappelant les bienfaits que chacune de ces Nations a reçues de Marc-Aurèle , apportent successivement à sa cendre les hommages des trois parties du monde. Cette cérémonie est imposante : mais des hommes d'un goût sévère & délicat ont pensé que cette répétition de la même formule : J'apporte à la cendre de Marc-Aurèle les hommages de l'Italie ; j'apporte à la cendre de Marc-Aurèle les hommages de l'Afrique , &c. avait un air d'arrangement peu fait pour la noble simplicité qui règne dans l'Ouvrage. Il serait facile de remédier à ce défaut , si c'en est un , en faisant parler tour à tour ces Représentans de chaque Peuple , qui raconteraient ce que Marc-Aurèle fit pour eux , & tous se réunissant ensuite , s'écrieraient d'une voix unanime , nous apportons à la cendre de Marc-Aurèle les hommages de l'Univers.

Si l'Auteur adoptait ce changement dans une seconde édition, il pourrait aussi supprimer ou corriger quelques phrases qui paraissent manquer de justesse où de naturel. Plus ce défaut est rare dans cet excellent discours, plus on desire de n'en voir aucune trace. Par exemple Apollonius commence par dire : *Il ne faut pleurer que sur la cendre des méchans, car ils ont fait le mal & ne peuvent plus le réparer.* Cette idée me paraît plus recherchée que vraie. On dirait avec beaucoup plus de fondement : Il faut pleurer sur la cendre des hommes vertueux, car ils ne peuvent plus faire le bien; & ce début même, dans la bouche du Stoïcien Apollonius, ferait plus pathétique & d'un plus grand effet. Voici d'ailleurs quelques phrases dont la tournure ne me semble pas heureuse. Il reçut cette première éducation à laquelle vos Ancêtres ont toujours mis un si grand prix, & qui prépare à l'âme un corps robuste & sain... *Mourir n'est qu'une action de la vie. . . Le temps coulait pour les divisions & pour les crimes; son cours était suspendu pour le rétablissement de l'ordre.* Ce dernier membre de phrase offre même un sens louche : car il pourrait signifier le contraire de ce

Fiv

que l'Auteur veut dire. Voilà les seules taches que j'aye remarquées dans ce chef-d'œuvre. Terminons par le tableau de la mort de Marc-Aurèle, & ne nous refusons pas au plaisir de transcrire la péroraison, qui surpasse tout ce que nous venons d'admirer. « Quand le dernier » terme approcha, il ne fut point étonné. » Je me sentais élevé par ses discours. » Romains, le grand homme mourant » je ne fais quoi d'imposant & d'auguste. » Il semble qu'à mesure qu'il se détache » de la terre, il prend, quelque chose de » cette nature divine & inconnue qu'il » va rejoindre. Je ne touchais ses mains » défaillantes qu'avec respect; & le lit » funèbre où il attendait la mort me sem- » blait une espèce de sanctuaire. Cepen- » dant l'armée était consternée; le soldat » gémissait sous ses tentes; la nature » elle-même semblait en deuil. Le ciel » de la Germanie était plus obscur. Des » tempêtes agitaient la cime des forêts » qui environnaient le camp; & ces ob- » jets lugubres semblaient ajouter encore » à notre désolation. Il voulut quelque » temps être seul, soit pour repasser sa » vie en présence de l'Être Suprême, » soit pour méditer encore une fois avant

» que de mourir. Enfin il nous fit appe-
 » ler. Tous les amis de ce grand homme
 » & les principaux de l'armée vinrent se
 » ranger autour de lui. Il était pâle, les
 » yeux presque éteints & ses lèvres à
 » demi glacées. Cependant nous remar-
 » quâmes tous une tendre inquiétude sur
 » son visage. Prince, il parut se ranimer
 » un moment pour toi. Sa main mourante
 » te présenta à tous ces vieillards qui
 » avaient servi sous lui. Il leur recom-
 » manda ta jeunesse. Servez lui de père,
 » leur dit-il; ah! servez lui de père.
 » Alors il te donna des conseils tels que
 » Marc-Aurèle mourant devait les don-
 » ner; & bientôt après Rome & l'Univers
 » le perdirent.

» A ces mots tout le Peuple Romain
 » demeura morne & immobile. Apol-
 » lonius se tut; ses larmes coulèrent. Il
 » se laissa tomber sur le corps de Marc-
 » Aurèle. Il le serra long temps entre ses
 » bras, & se relevant tout-à coup : Mais
 » toi, qui vas succéder à ce grand hom-
 » me, ô fils de Marc-Aurèle! ô mon
 » fils! permets ce nom à un vieillard qui
 » t'a vu naître, & qui t'a tenu enfant
 » dans ses bras. Songe au fardeau que
 » t'ont imposé les Dieux. Songe aux de-

F v

130 MERCURE DE FRANCE.

voirs de celui qui commande, aux droits
de ceux qui obéissent. Destiné à ré-
gner, il faut que tu sois ou le plus
juste ou le plus coupable des hommes.
Le fils de Marc-Aurèle auroit-il à choi-
sir ? On te dira bientôt que tu es tout-
puissant ; on te trompera ; les bornes
de ton autorité sont dans la loi. On te
dira encore que tu es grand ; que tu es
adoré de tes Peuples. Ecoute : quand
Néron eut empoisonné son frère, on
lui dit qu'il avait sauvé Rome ; quand
il eut fait égorger sa femme, on loua
devant lui sa justice. Quand il eut as-
sassiné sa mère, on baisa sa main par-
ricide, & l'on courut aux Temples re-
mercier les Dieux. Ne te laisse pas non
plus éblouir par des respects. Si tu n'as
des vertus, on te rendra des hommages,
& l'on te haïra. Crois-moi ; on n'abuse
point les Peuples. La justice outragée
veille dans tous les cœurs. Maître du
monde, tu peux m'ordonner de mou-
rir, mais non de t'estimer. O fils de
Marc-Aurèle ! pardonne ; je te parle
au nom des Dieux, au nom de l'Uni-
vers qui t'est confié. Je te parle pour le
bonheur des hommes & pour le tien.
Non, tu ne seras point insensible à une

» gloire si pure. Je touche au terme de
 » ma vie. Bientôt j'irai rejoindre ton
 » père. Si tu dois être juste, puissé je vivre
 » encore assez pour contempler tes ver-
 » tus! Si tu devais un jour...

» Tout-à coup Commode , qui était
 » en habit de guerrier , agita sa lance
 » d'une manière terrible. Tous les Ro-
 » mains pâlirent. Apollonius fut frappé
 » des malheurs qui menaçaient Rome.
 » Il ne put achever. Ce vénérable vieil-
 » lard se voila le visage. La pompe fu-
 » nèbre , qui avait été suspendue , reprit
 » sa marche. Le Peuple suivit , consterné
 » & dans un profond silence. Il venait
 » d'apprendre que Marc-Aurèle était tout
 » entier dans le tombeau ».

Si ce n'est pas là de l'éloquence , de
 la grandeur & du génie , il n'y en eut
 jamais. Quelles paroles que celles-ci!
 Ecoute : quand Néron eut empoisonné
 son frère , &c. Jamais la vérité n'eut un
 ton plus mâle & plus sublime. Et quel
 tableau que celui qui termine l'Ouvrage!
 Quel effet il produirait sur la toile si le
 pinceau d'un grand Artiste l'y retraçait!
 J'avoue que la beauté de ce morceau m'a
 profondément frappé. Ne nous laissons
 point intimider jusques dans le senti-

F vj

132 MERCURE DE FRANCE.

ment de nos plaisirs, & n'ayons point cette faiblesse si commune de nous refuser à l'admiration, de peur d'être démentis par l'envie. Osons parler comme on parlerait, si l'Auteur de cet Ouvrage était depuis cent ans sous la tombe. Plus on dédaigne constamment l'adroite & intrigante médiocrité, qui emploie à s'arranger un succès de deux jours, l'art & le talent qu'elle ne fait pas mettre dans ses Ouvrages; plus il faut rendre une justice éclatante à ceux qui ne se recommandent que par leur mérite, & à qui celui d'autrui n'inspire que de l'émulation. La gloire ne peut être sentie que par de belles âmes, & n'est dispensée que par des mains pures; il ne manquera rien à celle de M. Thomas, quand son Ouvrage aura été dénigré, comme de raison, par ceux dont le métier est d'outrager journellement les talens, la vérité & la vertu.

Ouvres de M. de Saint Marc; vol. in-8°. grand format, orné de gravures, avec le portrait de l'Auteur. Prix 6 livres broch. A Genève, & se trouve à Paris, chez Monory, Lib. rue de la Comédie Française.

L'amour & un sentiment naïf du beau & de l'honnête, ont dicté les poësies de ce recueil, qui contient des Epîtres, des Pièces Anacréontiques, des Contes, la Tragédie lyrique d'Adèle de Ponthieu, des Comédies-Ballets, des Pastorales, & le Discours de réception de l'Auteur à l'Académie de Bordeaux.

Les partisans de nos mœurs antiques sauront gré à l'Auteur d'avoir consacré une partie de ses tableaux poétiques à nous rappeler les mœurs de notre bonne & ancienne Chevalerie. La première Epître de ce recueil, intitulée *la Chevalerie*, est une leçon de noble franchise, d'amour de la Patrie & de respect pour les Dames. L'Epître est terminée par cette vertueuse exhortation que fait le Poète à ses Compatriotes.

François, vous êtes nés pour l'amour de la gloire.
Voulez-vous au bonheur enchaîner la victoire ?
Cédez un doux empire à ce sexe charmant ;
Liez-vous à ses pieds par un heureux serment.
Envain vous l'accusez d'erreurs & de caprices ;
Ses défauts, quels qu'ils soient, ne sont dûs qu'à
nos vices.

Par un manège adroit, ou des soins empressés,
Vous voulez qu'il vous plaise, & vous l'en punis-
sez.

134 MERCURE DE FRANCE.

Il se respectera si l'honneur vous anime.

Il aura cent vertus , s'il obtient votre estime.

Soyez justes , & vrais ; ne couvrez plus de fleurs

Le chemin qui le trompe , & le mene aux erreurs.

Bientôt vous le verrez , sur de nouvelles traces ,

Conquérir par les mœurs , & regner par les grâces ,

Au talent de trahir préférer la candeur ,

Applaudir l'héroïsme , estimer la valeur ,

Et ramener ces jours , que l'on traite de fables ,

Où les plus vertueux étoient les plus aimables.

Plus sensibles alors , plus noblement charmés ,

Vous serez moins séduits ; mais vous serez aimés.

Ciel ! un riant espoir tout-à-coup vient me luire.

Volez au pied du Trône où l'amour vous attire.

Si les regards d'un Roi peuvent tant sur nos cœurs ,

Eh ! que ne fera point l'exemple de ses mœurs ?

Contemplez votre Maître , & l'auguste Princesse ,

Qu'enchainent avec lui l'amour & la jeunesse ,

Les grâces , la franchise , & la douce gaité ,

Dont le charme indulgent sied à la Mejesté.

Voyez-là , de sa main renversant la barrière

Qu'opposoit à sa Cour une étiquette altière ,

Élever des Mortels , par un choix glorieux ,

Au bonheur d'être assis à la table des Dieux.

Allez , suivez ses pas , & qu'elle vous enseigne

A chérir les vertus qui vont parer son regne.

Un seul de ses regards , un seul vous l'apprendra ;

Et c'est en souriant qu'elle vous instruira.

Mais quels sont ces accens ? Que j'aime à les entendre !

Mes yeux versent des pleurs ; mon cœur devient plus tendre :

De ce Trône accessible où vous portez vos vœux
Une voix part, & dit : François, soyez heureux !
Et moi j'ose ajouter, soyez dignes de l'être.
Imitez vos Ayeux, imitez votre Maître ;
Rappelez dans vos cœurs l'antique loyauté ;
Honorez la vertu pour plaire à la beauté.

Le Poëte, non content de nous avoir retracé dans cette Epître les usages respectables de l'ancienne Chevalerie, a voulu encore nous en rendre témoins. Sa Tragédie d'*Adèle de Ponthieu* nous remet en quelque sorte sous les yeux, ces jours heureux, où la foiblesse & la vertu offensées voyoient accourir de toutes parts une foule de héros, jaloux de les défendre & de les venger ; où les noms d'honneur & de patrie alloient retentir dans tous les cœurs des Chevaliers, & de ceux qui prétendoient à le devenir ; où les Souverains les plus puissans croyoient moins honorer les Chevaliers que s'honorer eux-mêmes, en partageant ce glo-

riens titre avec eux. Cette Tragédie, représentée en trois actes par l'Académie Royale de Musique, pour la première fois, le premier Décembre 1772, est ici réimprimée en cinq actes. Le Poëte a donné plus de développement à son poëme, afin de mettre en action ce qui auparavant n'étoit qu'en récit. Il a pensé, avec raison, que dans un sujet aussi neuf sur la scène, aussi intéressant pour la Nation, on ne devoit rien négliger de ce qui pouvoit donner de la pompe & de la majesté au spectacle. Ces développemens d'ailleurs feront voir aux partisans de nos anciens Opéra combien les grands tableaux historiques, traités par une main habile, sont supérieurs à tous les lieux communs de la Mythologie. Nous pensons même que cette Tragédie d'*Adèle de Ponthieu*, revêtue de la nouvelle action que le Poëte lui a donnée, fera époque dans l'histoire de notre scène lyrique. Quel spectacle en effet plus capable d'intéresser la Nation Françoisse que celui qui lui retrace son attachement à ses devoirs, à son Souverain, à sa Patrie, qui lui offre l'image de ses triomphes, & lui présente le tableau de cette galanterie héroïque, qui l'a toujours caractérisée,

Les Comédies Ballets & les Pastorales qui sont imprimées à la suite de la Tragédie d'*Adèle de Ponthieu*, prouvent également que M. de Saint-Marc a bien étudié toutes les parties de la scène lyrique ; & que c'est d'après cette étude réfléchie qu'il a , dans son Discours de réception à l'Académie de Bordeaux , tracé les difficultés qu'elle présente. Il fait voir que la Tragédie lyrique n'exige pas moins de talens que la Tragédie simple. En effet la marche des deux Drames est semblable ; il faut que la fable en soit également noble , & nous conduise de même , par degrés , à la pitié & à la terreur. Les caractères doivent être également soutenus dans ces deux Drames , mais plus rapidement prononcés dans le lyrique ; qui , soit par le nombre des vers , soit par leur mesure , soit par les sacrifices qu'il faut faire aux divertissemens , offre à peine la quatrième partie d'une Tragédie simple. Aussi cette dernière parle-t-elle plus à la raison & au cœur , tandis que la Tragédie lyrique , avec l'avantage de présenter souvent en action ce que l'autre ne peut présenter qu'en récit , est plus particulièrement le spectacle de l'imagination & des sens. Mais quelles

138 MERCURE DE FRANCE.

différences n'offre-t-elle pas au Poëte, dans la nécessité qui lui est imposée de substituer des tableaux aux développemens, de préparer des effets & des oppositions à la musique ; en variant rapidement la situation de ses personnages, en donnant tour-à-tour aux passions qu'il fait agir, des momens d'agitation & de calme ; en faisant succéder l'espérance à la crainte, la peine au plaisir, le bonheur à l'excès d'inquiétude. Ajoutons, continue M. de Saint-Marc, la nécessité, plus épineuse encore, de suspendre naturellement l'action, sans néanmoins la laisser oublier, pour offrir aux yeux, dans chaque acte, les charmes de la danse, & ceux de la peinture, dans les changemens également prescrits du lieu de la scène.

Les poësies Anacréontiques qui font partie des *Œuvres* que nous annonçons, offrent des images simples, naïves & enjouées. Les contes, d'une tournure épigrammatique, ont aussi la précision & la vivacité de l'épigramme. On se rappelle cette anecdote de Madame de Staal, dont nous avons des *Mémoires* écrits avec assez de franchise & d'ingénuité. Cette Dame avoit eu autrefois quelques intrigues galantes. Une femme de ses amies, qui

favoit qu'elle composoit ses Mémoires, lui demanda comment elle s'y prendroit pour se peindre elle-même, lorsqu'elle en seroit à la sensibilité de son cœur, à ses aventures galantes? *Oh !* dit-elle, *je ne me représenterai qu'en buste.* Cette répartie fait la matière du conte suivant, par lequel nous terminerons cet extrait. Il est intitulé : *Il ne faut pas tout dire.*

Une femme d'esprit & d'un goût fort vanté
Avait fait imprimer l'histoire de sa vie,
Et tiroit sur-tout vanité

D'avoir, c'étoit-là sa manie,
En tous ses points rendu la vérité.

Oui, lui dit un ami, sans doute, on doit vous
croire ;

Mais n'avez-vous pas prudemment

Mis de côté le dénouement

De plus d'une galante histoire ?

Convenez du fait entre nous ;

Allons, cela n'est-il pas juste ?

Ah ! reprit-elle, sans courroux ;

Je ne me suis peinte qu'en buste.

*Remède éprouvé pour guérir radicalement
le cancer occulte & manifeste ou ul-
céré. Par Messire G. R. le Febure de
Saint-Ild***, Ecuyer, Docteur en*

Médecine. Feuille in-8°. A Paris chez
Michel Lambert, Imprimeur Libraire,
rue de la Harpe, près St Côme.

- Ce n'est que d'après un nombre d'observations très-répétées que l'Auteur propose le remède dont il s'agit ici : il a joint aux siennes propres celles des Médecins de la Faculté de Paris, entre-autres celles de M. de Cézan. C'est avec une extrême prudence qu'il propose le poison, qu'il regarde comme spécifique, pour la cure du cancer. « En essayant de nouveaux » remèdes, dit il, un Médecin ne satisfait pas seulement aux devoirs de l'humanité, il travaille encore pour les progrès de l'art ». . . Et dans les cas désespérés, « il convient mieux sans » doute de tenter un remède même douteux, que d'abandonner le malade au » sort le plus funeste ». M. le Febure a fait des expériences chimiques pour découvrir la nature du cancer. Il a recueilli de l'*ichor* qui distille des cancers ouverts; il en a eu de deux Sujets différens: l'un a verdi & l'autre a rougi le sirop de violette. Voici une contrariété bien évidente dans la nature de ce virus; & il conclut de ce phénomène que la médecine ratio-

nelle ne tire qu'un foible avantage de ses lumières, pour faire le choix des remèdes qui conviennent à certaines maladies, d'après l'examen qu'elle a fait de leur virus. C'est l'arsenic qu'il propose pour la guérison du cancer ; il pense qu'on ne sera point étonné de voir un Médecin oser donner ce poison intérieurement, puisqu'on a vu le célèbre Van-Swieten humaniser le sublimé - corrosif, & M. Störck nous familiariser avec la ciguë. La Médecine, ajoute M. le Febure, a retiré des secours puissans de plusieurs déletères qui tiennent aujourd'hui un rang distingué dans la matière médicale ; l'émétique a été pros crit pendant cent années. D'ailleurs il n'est point le premier Médecin qui ait donné l'arsenic intérieurement, M. Jacobi l'a fait prendre pour toutes sortes de fièvres, & particulièrement pour les intermittentes ; Pircarn & Zacutus Lusitanus s'en sont servis dans la dysenterie ; Friccius parle aussi de plusieurs Médecins qui l'ont employé de la même manière. M. le Febure est cependant celui qui l'a donné le premier pour le cancer : il est bien vrai que Fallope, Penot, Gui de Chauliac, Théodoric, Valescus l'ont employé en topiques sur

142 MERCURE DE FRANCE

les ulcères cancéreux; mais ils s'en servoient en qualité d'escarotique, & ils l'unissoient souvent au sublimé-corrosif. Ce n'est qu'à la vertu spécifique de l'arsenic que l'Auteur attribue la guérison du cancer; il n'explique point la manière d'agir sur le virus cancéreux; il ne dit point quelle est la partie constitutive de ce minéral, qui contribue particulièrement à la guérison du cancer. « Il est » au-dessus de nos lumières, dit-il, d'expliquer l'action des spécifiques proprement dits ». Il ne se permettra de faire des hypothèses qu'après que la spécificité de son remède sera à l'abri de tout soupçon. Il faut voir dans l'Auteur même la manière d'administrer le remède, & de panser les ulcères cancéreux. Nous ne pouvons qu'applaudir aux vues sages & patriotiques de M. le Febure. Jusqu'ici nous n'avons point eu de remède spécifique contre la cruelle maladie dont nous parlons; c'est un grand avantage pour l'humanité si elle trouve ici le moyen de se secourir dans un cas aussi désespéré. Certains hommes, jaloux de ce que les autres inventent, s'élèvent contre tous les nouveaux remèdes: comment, disent-ils ici, pourra-t-on aujourd'hui guérir

une maladie incurable jusqu'à nous? Incurable jusqu'à nous est trop fort : nous avons sous les yeux des observations trop récentes & trop vraies pour hasarder une négative aussi générale ; le célèbre Storck n'est point fait pour abuser le Public ; & le cancer eût été incurable dans la force du terme , jusqu'à nous , que ce ne pourroit être une raison pour désespérer de le guérir un jour. Laissons à eux-mêmes ces frondeurs éternels , & concluons qu'il sera toujours avantageux à l'humanité de chercher des remèdes nouveaux : on sera trop riche & trop heureux , si , sur cent , il en réussit un. Il ne nous est pas besoin de rappeler à nos Lecteurs que M. le Febure , auquel on doit ce nouveau secours pour les cancers , a écrit avec succès sur les maladies vénériennes & sur les accouchemens.

Nous apprenons que M. Juncker , Allemand , vient de traduire dans sa langue l'utile Traité sur le cancer , dont nous venons de parler ; il s'imprime à Strasbourg , chez M. Heitz. Quand il nous sera parvenu , nous en rendrons compte à nos Lecteurs.

La Vie du Pape Clément XIV (Ganga-

nelli). A Paris, chez la veuve Desaint, rue du Foin S. Jacques.

Cette vie, comme dit l'auteur au commencement de la Préface, n'est point celle d'un Pape qui n'a d'autre éclat que la prééminence de son rang & de ses vertus; mais la vie d'un Pontife, qui, par ces singuliers & mémorables événemens dont son règne fut accompagné, tient à tous les empires & à tous les siècles à venir. Ganganeili avoit sçu, par ses rares qualités, se concilier l'estime générale de toutes les Cours, & de toutes les Communions. Aussi son Histoire peut être regardée comme l'éloge de la raison, de la piété & de la saine politique. L'auteur de cette vie, qui depuis longtemps a consacré ses talens & son loisir à la défense de la morale de l'Evangile, méritoit plus que tout autre de devenir le panégyriste d'un Pontife digne des premiers siècles de l'Eglise. Après avoir rapporté des circonstances intéressantes de son enfance & de sa jeunesse, il le suit dans le cloître pas à pas; & il le fait connoître par des anecdotes curieuses, comme le Religieux le plus humble & le plus savant, ennemi de toute espèce

espèce d'intrigue, étranger aux affaires du siècle; il n'avoit d'autre zèle que celui de pratiquer avec édification tous les devoirs de la vie Religieuse: *je ne suis jamais plus libre*, disoit-il souvent, *que lorsque j'ai des devoirs à remplir, parce que je me fais un plaisir de tout ce que je dois faire.* Son humilité l'empêchoit de prendre le plus léger intérêt aux élections: *peu m'importe*, lui a-t-on souvent entendu répéter, *que les Supérieurs changent, puisque la Règle ne doit jamais varier.* L'amour de l'écude avoit étouffé en lui tout germe d'ambition.

M. Caraccioli présente ensuite Ganpanelli sous la Pourpre avec des traits de sagesse & de lumière, qui justifient parfaitement le choix qu'on fit de sa personne lorsqu'on l'éleva sur la Chaire de Saint Pierre. Benoît XIV, juste appréciateur du mérite, s'empressa de le nommer Consultant du Saint Office, place qui exige beaucoup de connoissances, lorsqu'on veut la remplir avec distinction. L'auteur parle à ce sujet de l'Inquisition, qui est depuis long temps à Rome un Tribunal presque sans vigueur, & fait cette observation judicieuse, que la Capitale du monde Chrétien est la ville où

L'on est le moins inquiété pour les affaires de religion. « On y respire, dit il, cette douceur, cette paix, dont le suprême Législateur nous donna l'exemple, & l'on n'y connoît que la voie de la persuasion.

Ganganelli, rempli d'amour pour cette paix si desirable & si avantageuse au bien de l'Eglise, cherchoit les moyens efficaces de la rétablir dans tous les pays catholiques. Il ne celloit de dire que la foi se persuadoit & ne se commandoit pas; & que c'étoit combattre tout à la fois l'esprit de l'Evangile & les principes de la raison, que de vouloir employer des moyens violens au progrès de l'Evangile. Aussi réprouvoit-il tous ceux qui ne sont propres qu'à troubler le repos public, sans éclairer les esprits, & à produire des hommages forcés & bien peu propres à plaire à la Divinité. « On peut emprisonner le corps, le tourmenter, le détruire, disoit un célèbre Académicien. Mais l'âme prend son essor : elle échappe à la violence, portant en elle-même cette loi ineffaçable, cette liberté de penser, qu'il est impossible de lui ravir, quand on forceroit la langue d'articuler quelques mots. L'on ne sauroit emporter les

» consciences à main armée , non plus
 » que les remparts avec des raisonne-
 » mens ».

L'histoire du Pontificat de Ganganelli forme un tableau digne de la curiosité des Lecteurs. On doit savoir gré à cet Auteur , d'avoir semé son Ouvrage de traits propres à faire connoître le Gouvernement de Rome, le génie de ses Habitans , la politique des Conclaves, la manière de vivre des Cardinaux , & d'avoir recueilli plusieurs bons mots dont Clément XIV. assaisonneoit tout ce qu'il disoit. On est ravi de lui entendre dire *que le besoin des Peuples est l'horloge des Souverains , qui , à quelque moment qu'ils ayent besoin de leur assistance , doivent être à eux.*

L'article de la mort , dont il fut longtemps le tranquille spectateur , & qui lui coûta de si vives douleurs , est traité avec cette circonspection si nécessaire à un Historien qui ne doit rien affirmer qu'avec des preuves en main. L'Auteur , sans rien omettre , rejette tout ce qui est superflu. Le parallèle qu'il a fait entre Clément XIV & Sixte-Quint nous a paru bien caractériser ces deux grands Pontifes. Il est suivi de neuf Lettres de l'immor-

G ij

448 MERCURE DE FRANCE.

tel Ganganelli, pleines de goût, de sagesse & d'érudition, qui prouvent que ce n'est pas sans raison que le Roi d'Angleterre, le Roi de Prusse, l'Impératrice de Russie, & le Sultan lui-même estimèrent singulièrement Clément XIV. M. de Voltaire, qu'on n'accusera pas d'avoir une passion aveugle pour les Pontifes de l'Eglise Romaine, a toujours fait, avec plaisir, l'éloge de Ganganelli, toutes les fois qu'il en trouve l'occasion, comme d'un Pape digne, à tous égards, & de notre admiration, & de nos regrets.

L'Auteur termine son ouvrage par ce trait bien flatteur pour Ganganelli : *si quelqu'un, dit-il, trouve que cette vie tient plus de l'éloge que de l'histoire ; qu'il s'en prenne à Clément XIV, & non à l'Historien. Eh ! pourquoi Ganganelli fut-il un si grand homme ?*

Recueil de Pièces concernant le Prix général de l'Arquebuse Royale de France, rendu par la Compagnie de la ville de Saint-Quentin, le 5 Novembre & jours suivans. 1774 ; brochure in-12. prix, 10 liv. 10 s. à Saint-Quentin, chez F. T. Hautoy, Libraire & Imprim.

meur du Roi ; & à Paris, chez Brocas,
Libraire, rue Saint - Jacques.

L'origine des Compagnies Militaires, appelées aujourd'hui *de l'Arquebuse*, est très-ancienne. Les Villes de Communes, qui avoient le droit de se garder elles-mêmes, comme celle de Saint-Quentin entretenoient de ces Compagnies qui se formoient au maniment des armes, & qui étoient toujours prêtes à marcher, au premier ordre. Ces Compagnies eurent différentes dénominations, suivant les différentes armes qui furent en usage. On les appela successivement Compagnies d'Archers, d'Arbalétriers & d'Arquebustiers. Les Communes, avec leurs Compagnies, voloient même au secours de leurs Souverains. Une notice héroïque, concernant la Compagnie de l'Arquebuse de Saint-Quentin, cite plusieurs faits d'armes où ont éclaté la fidélité & le zèle de ces Compagnies pour la patrie. Cette notice est suivie de la permission du Roi & du Gouverneur de la Province de Picardie, pour le tirage du Prix général qui s'est fait au mois de Septembre 1774, à Saint-Quentin. Viennent ensuite les conditions sous lesquelles le Prix devoit être tiré, & la déclaration des Prix

des quatre Pantons. Des Poésies Lyriques, dont le principal mérite est d'être relatives à la fête, ornent ce recueil qui contient aussi le tableau des Compagnies de l'Arquebuse Royale de France, la liste des Officiers & Chevaliers qui ont emporté les Prix des quatre Pantons, une dissertation historique sur l'Arquebuse de France & sur ce qui s'est passé en la ville de Saint-Quentin, lors de la reddition du Prix; enfin une description du Bouquet du Prix général. Les Compagnies de l'Arquebuse, pour entretenir entre elles l'émulation & l'adresse, & se former au maniment des armes, se sont associées pour distribuer des Prix généraux & particuliers. Ces Prix généraux se rendent dans les Villes qui sont choisies alternativement de Provinces en Provinces, & la Ville où ces Compagnies conviennent de tirer un Prix; devient dépositaire d'un gage d'armes, qu'elle reçoit à la pluralité des voix. Ce gage d'armes s'appelle *Bouquet*: il fixe & détermine le lieu où l'assemblée prochaine doit se tenir, & oblige ceux qui l'ont reçu de rendre le Prix, dans un temps limité, & de donner un nouveau gage d'armes, pour le tirage suivant. On nous donne ici la description des cérémonies de la représentation de ce Bouquet, qui s'est faite à

A V R I L. 1775. 151

Saint-Quentin, au mois de Septembre
dernier.

Conférences Ecclésiastiques du Diocèse
d'Angers, sur les actes humains &
sur les péchés, tenues pendant l'année
1760 & les suivantes, par l'ordre de
Monseigneur l'Illustissime & Révé-
rendissime Jacques de Grasse, Evêque
d'Angers; rédigées par l'Auteur des
Cas réservés & des Loix, 2 vol. in 12.
à Paris, chez la Veuve Defaint, rue
du Foin-Saint-Jacques.

Ces deux nouveaux volumes font suite
aux anciennes Conférences du même
Diocèse, rédigées & publiées par M.
Babin. Ce pieux Eccésastique ne don-
noit que le résultat des Conférences;
mais le nouvel Editeur a cru devoir les
donner entières. L'importance des ma-
tières lui a paru le demander. Ce sont
les fondemens de la morale : ils ont
besoin de preuves, de développement,
d'explication & d'appliation à des cas
particuliers; ce qui jette nécessairement
dans de certaines longueurs. L'Editeur
a d'ailleurs voulu rendre notre morale
plus respectable, par des citations fré-
quentes de l'Ecriture & des Pères; la

G iv

152 MERCURE DE FRANCE:

venger quelquefois des attaques des ennemis de la Religion ; la rendre plus intéressante, en montrant la beauté de cette morale Evangélique, sa nécessité & son utilité. Le même Editeur nous prévient, dans son avertissement, qu'on lui a fait si souvent des questions sur des objets des anciennes Conférences, qu'il a cru devoir les prévenir, en entrant dans un plus grand détail : mais aussi, pour éviter la confusion des idées, il a fait une espèce de récapitulation des principes, à la fin des questions qui ont paru le mériter ; il a cherché à y mettre cette précision qui présente des idées claires & nettes, d'après lesquelles on peut prononcer sûrement sur les cas différens.

Nouvelle édition *in-4.* de l'Histoire Naturelle, sous le titre d'*Œuvres complètes de M. le Comte de Buffon, &c.* ornées de plus de 360 figures d'Animaux, dont 60 n'avoient point paru. Les Tom. I, II & III sont en vente. A Paris, hôtel de Thou, rue des Poitevins.

Cette nouvelle édition *in-4* paroît sous le titre, d'*Œuvres Complètes de M. de Buffon*, parce qu'on y réunira différens morceaux qui n'ont point encore paru.

On a mis à la tête du premier volume le Portrait de M. le Comte de Buffon, gravé par M. Cheviller, d'après le Tableau de M. Drouais: la ressemblance est parfaite, ainsi que l'exécution. Quant à la beauté de l'ouvrage, elle est aussi reconnue, & aussi établie que la gloire de son Auteur. L'Historien de la nature est grand, fécond, varié, majestueux comme elle. Comme elle il s'élève sans efforts & sans secousses; comme elle, il descend dans les plus petits détails, sans être moins attachant ni moins beau; son style se plie à tous les objets, & en prend la couleur: sublime quand il déploie à nos regards l'immensité des mondes, & les richesses de la création; quand il peint les révolutions du globe, les bienfaits ou les rigueurs de la nature: orné quand il décrit; profond quand il analyse; intéressant lorsqu'il nous raconte l'histoire des animaux utiles, devenus nos amis & nos bienfaiteurs: juste envers ceux qui l'ont précédé dans le même genre d'écrire, il loue Pline & Aristote, & il est plus éloquent que ces deux grands hommes: en un mot, son ouvrage est un des beaux monumens de ce siècle, élevé pour les âges suivans, & auquel l'antiquité n'a rien à opposer.

154 MERCURE DE FRANCE.

La nouvelle édition *in-4* comprend la totalité des Ouvrages de M. de Buffon. Le premier volume renferme la Théorie de la terre ; le second, les Supplémens à la Théorie de la terre & l'Introduction à l'Histoire des Minéraux ; le troisième, la suite de la Théorie de la terre & les préliminaires à l'Histoire des Végétaux. Cette édition, par la beauté du papier, de l'impression des planches, mérite l'attention du Public & des Amateurs ; toutes les planches ont été gravées de nouveau, & confiées à la direction de M. de Seve, le Dessinateur de tout l'Ouvrage. Les papiers ont été fabriqués exprès, & l'on a fait fondre de nouveaux caractères. Il n'est point sorti d'Ouvrage plus soigné des presses de l'Imprimerie Royale. Le Public peut en juger par les trois premiers volumes qui sont actuellement en vente.

Cette Edition comprendra huit à neuf volumes *in 4*. C'est pour cette Edition qu'on fait imprimer en couleur les animaux quadrupèdes. Le premier Cahier paroîtra incessamment. Le prix de chaque volume *in - 4*. est de 15 liv. en feuilles, 15 liv. 12 s. broché & 17 liv. 10 s. relié. Ceux qui prendront les

A V R I L. 1775. 159

quadrupèdes colorés ne payeront les volumes que 4 liv. les planches en manière noire leur étant inutiles.

On vient de mettre aussi en vente, à Paris, hôtel de Thou, rue des Poitevins; le tome III des Œuvres complètes de M. le Comte de Buffon, in-4. Imprimerie Royale; les tomes VIII à XIV desdites Œuvres in-12. le tome III, in-4. de l'Histoire-naturelle des oiseaux; par M. de Buffon & Guénau de Montbeliard; le tome III, in-fol. grand & petit papier; le tome II, in-4. de la Minéralogie; le tome V de l'Abrégé des Mémoires de l'Académie des Sciences, in-4. les tomes XVI, XVII de la Collection Académique, in-4. les tomes XXXVI, XXXVII des Mémoires de l'Académie des Inscriptions, in-4. une nouvelle Edition de Pierre & Thomas Corneille, avec les Commentaires de M. de Voltaire, considérablement augmentés, 8 vol. in-4. Cette Edition peut aussi servir de suite aux Œuvres de M. de Voltaire, in-4.

Catalogue des Livres de la Bibliothèque

Gvj

156 MERCURE DE FRANCE.

de feu M. de Laleu, Secrétaire du Roi,
& Notaire, dont la vente sera faite
en sa maison, Hôtel de la Tour-du-
Pin, vieille rue du Temple, le Mardi,
2 Mai, & jours suivans, in-8. prix
2 liv. 8 s. broché : à Paris, chez
Saillant & Nyon, Libraires, rue Saint-
Jean de Beauvais.

Ce catalogue, très-bien fait, exact & méthodique, offre un grand nombre de Livres rares & précieux. *Les Belles-Lettres* sont composées des plus belles Editions des Auteurs Latins & François. *La partie du Théâtre*, soit Italienne, soit Française, est très-nombreuse ; & *l'Histoire*, sur-tout celle de France, est fort riche. On a eu soin de donner des notes instructives sur les objets les plus remarquables.

Histoire universelle du Règne végétal, ou Nouveau Dictionnaire physique & économique de toutes les Plantes qui croissent sur la surface du Globe : contenant leurs noms Botaniques & Triviaux dans toutes les Langues, leurs classes, leurs familles, leurs genres & leurs espèces ; les endroits où

on les trouve le plus communément , leur culture ; les animaux auxquels elles peuvent servir de nourriture ; leurs analyses chymiques ; la manière de les employer pour nos alimens , tant solides que liquides ; leurs propriétés , non-seulement pour la Médecine des hommes , mais encore pour celle des animaux ; les doses & la manière de les formuler , & les différens usages pour lesquels on peut s'en servir dans les Arts & Mériers , &c , &c , &c. On y a joint une bibliothèque raisonnée de tous les livres de Botanique , l'explication des différens termes usités dans cette partie de l'Histoire Naturelle ; une notice de tous les systêmes , & enfin la liste des Professeurs & des Jardins botaniques de l'Europe. Ouvrage orné de 1200 Planches gravées en taille-douce par les meilleurs Maîtres , & dessinées d'après nature. Par M. Buc'hoz, Docteur en Médecine, Médecin Botaniste de Monsieur , frère du Roi , & Médecin de Quartier Surnuméraire de sa Maison , ancien Médecin de quartier de Monseigneur le Comte d'Artois , & Médecin ordinaire de feu Sa Majesté le Roi de Pologne,

158 MERCURE DE FRANCE.

Agrégé au Collège Royal & à la Faculté de Médecine de Nancy , Associé des Académies de Mayence , de Châlons , d'Angers , de Dijon , de Béziers , de Caen , de Bordeaux & de Metz , Correspondant de celles de Rouen & de Toulouse ; Membre de la Société royale d'Agriculture de Rouen. 24 volumes *in-folio*, dont 12 de discours & 12 de planches. A Paris , chez Brunet , libraire , rue des Ecrivains , vis-à-vis le Cloître Saint-Jacques-la-Boucherie.

Le titre de cet Ouvrage annonce assez quelle en est l'importance & l'entendue ; on se contentera , pour en démontrer l'utilité , de dire que les Commissaires nommés par l'Académie Royale des Sciences , MM. Macquer & Guettard , pour l'examiner , en ont fait le rapport le plus favorable.

Dans cet Ouvrage , disent les Commissaires , le premier de ce genre qui ait paru en François , M. Buc'hoz ne s'attache pas seulement à faire connoître les plantes ; mais il détaille les usages qu'on en fait , non-seulement en Médecine , mais dans les différens arts où elles sont employées ,

pour en donner une connoissance complete. Il les décrit avec exactitude , développe toutes les parties de la fleur , & & en établit ainsi le genre. Il donne en outre , non seulement la concordance des Auteurs , en rapprochant les synonymes ou les phrases par lesquelles les Auteurs ont désigné les plantes ; mais il rapporte même les propriétés que ces plantes ont dans les différens pays où elles croissent. Au moyen de ce secours , il sera difficile à toute personne qui cherchera à connoître une plante , de ne pas bien constater quelle sera cette plante , dont il voudra avoir la connoissance.

M. Buc'hoz ne s'est pas moins donné de peine , & n'a pas eu moins d'attention , lorsqu'il s'est agi de parler de l'usage des plantes. Comme l'analyse chimique est un des moyens des plus sûrs pour avoir une connoissance raisonnée de ces usages , M. Buc'hoz rapporte les analyses de celles qui ont été analysées ; & tire ce qu'il dit des meilleurs Chimistes. Il a également recours aux ouvrages des plus habiles Médecins-praticiens , pour ce qui regarde l'usage qu'on fait des plantes dans la pratique de la Médecine. La Médecine vétérinaire étant d'une très-grande im-

portance dans l'économie rurale , M. Buc'hoz a cru devoir ne pas négliger de faire aussi mention de l'utilité que l'on retire des plantes dans la pratique de cette Médecine ; & il a pareillement eu recours aux ouvrages les plus sûrs & les mieux faits sur les maladies des animaux , pour en extraire ce dont il avoit besoin.

Il en a agi de même pour ce qui regarde l'usage des plantes dans les arts. Plusieurs de ces plantes demandent à être cultivées en grand , pour que l'on puisse en avoir une quantité suffisante : M. Buc'hoz détaille avec soin la culture que l'on a imaginée pour ces plantes.

Les grains dont nous nous servons pour notre nourriture , & ceux que nous cultivons pour les animaux que nous employons aux travaux , & dont nous nous nourrissons en partie , étant de première nécessité , & demandant aussi de notre part beaucoup de soins , & une culture plus recherchée ; M. Buc'hoz a eu l'attention de tirer des Auteurs les plus accrédités , ce qu'il dit de ces plantes si utiles & si nécessaires. M. Buc'hoz n'a pas oublié de parler de la manière dont il cultive les plantes de pur agrément , ou de celles qu'on emploie seulement à l'ornement

des jardins. Enfin, M. Buc'hoz a su réunir dans son ouvrage, tout ce que le Botaniste, l'Amateur & le Cultivateur peuvent désirer. M. Buc'hoz n'en présente à présent que le premier volume, accompagné de six cents planches très-bien gravées; & dont plusieurs sont des plantes qui ne l'ont jamais été. Ces gravures, qui sont *in folio*, ne représentent pas seulement une branche de la plante; mais, lorsque M. Buc'hoz a vu la plante en fleur, il a fait graver cette fleur, & ses parties, dans le plus grand détail: ce qui est important pour les Botanistes. Lorsque la plante l'a permis par son peu de grandeur, M. Buc'hoz l'a fait graver dans celle qu'elle a naturellement: & il a ainsi mis toute personne en état de la reconnoître.

Dans un ouvrage de la nature de celui-ci, où l'on a réuni un grand nombre d'objets, les tables alphabétiques ne peuvent être qu'absolument nécessaires: il seroit très-difficile d'y trouver ce que l'on auroit lu, & qu'on voudroit lire, si on manquoit de tables. M. Buc'hoz a senti cette vérité; &, pour mettre chacun en état de se faciliter cette recherche, il a formé dix tables alphabétiques; au moyen desquelles on trouvera aisément les sy-

nonymes des plantes , & les noms communs qu'elles portent dans leur pays natal ; les maladies contre lesquelles on les emploie , soit des hommes , soit des animaux ; les objets d'agriculture , les plantes alimentaires , les plantes dont on fait usage dans les arts & métiers , dans les jardins d'ornement ; les plantes analysées ; les recettes médicinales ; enfin les endroits d'où les différentes plantes viennent. A ces différentes tables , M. Buc'hoz ajoute un petit Dictionnaire des termes des arts , pour mettre en état chaque personne d'entendre plus facilement ce qu'il aura pu dire de ces arts dans le cours de cet ouvrage. L'Académie peut être en état , à ce que nous croyons , de juger que le travail de M. Buc'hoz ne peut qu'être utile ; qu'on ne peut que désirer qu'il soit continué jusqu'à la fin ; & nous pensons qu'elle peut accorder son approbation à cet ouvrage.

Il paroît actuellement sept volumes de planches : le prix de chaque volume est de trente-six livres. On sera le maître de se les procurer séparément. Le huitième est prêt à paroître. Quant aux volumes de discours , ils seront chacun de cinquante feuilles d'impression. Le Prix en sera de dix livres. On en distribuera les trois pre-

miers ensemble. Le premier est déjà imprimé ; le second & le troisième sont sous presse, & paroîtront incessamment. Le sieur Brunet, qui a fait l'acquisition du fonds de cet ouvrage, se fera un devoir de remplir les engagements de la souscription, & de fournir *gratis* aux Souscripteurs, les trois volumes du discours qui leur sont promis, en lui rapportant cependant la quittance signée du sieur Costard. Il ne sera pas moins exact pour remplir les engagements dudit sieur Costard, au sujet du cinquième volume du Dictionnaire Vétérinaire, qui est actuellement sous presse, de même que le sixième ; & du quatrième volume du Dictionnaire minéralogique.

Brunet, libraire, rue des Ecrivains, donne avis au Public qu'il a fait l'acquisition du *Dictionnaire Vétérinaire* & des Animaux domestiques, par M. Buc'hoz, &c. Cet ouvrage est de la dernière importance, principalement dans les circonstances présentes, & d'une utilité universellement reconnue. L'Auteur y rapporte tout ce qui a paru intéressant sur les maladies épizootiques des bestiaux : il en

164 MERCURE DE FRANCE.

donne la description, les divers symptômes & la manière de les traiter : il a rassemblé sur cet objet, à l'article *Épizootie*, tout ce qu'il y a de plus intéressant ; & aux articles *Contagion*, *Vétérinaire*, *Bétail*, &c. il indique tous les palliatifs qu'on peut employer contre ces sortes de maladies.

Ce Dictionnaire fera indispensablement époque, tant pour les maladies des bestiaux que pour la manière de les élever, & le profit qu'on en peut tirer pour les usages économiques ; c'est un vrai répertoire pour tout ce qui concerne l'Art vétérinaire, l'économie champêtre, la chasse, la pêche, &c. En un mot, on y trouve rassemblées les connoissances de tous les siècles jusqu'à ce jour, sur les Sciences économiques. Cet ouvrage est donc de la plus grande nécessité pour les habitans des campagnes, & pour tous ceux qui font valoir leurs terres. Les quatre premiers volumes se distribuent actuellement, & les deux derniers paroîtront dans six semaines, au plus tard.



ACADÉMIES.

I.

D I J O N.

Séance publique de l'Académie des Sciences, Arts & Belles-Lettres de Dijon, tenue le 18 Décembre 1774.

M. MARET, Secrétaire perpétuel pour la partie des Sciences, a ouvert la séance par la lecture du programme des prix proposés par l'Académie pour les années 1775, 1776 & 1777.

Il a lu ensuite l'Histoire littéraire de l'Académie pour l'année 1774, dans laquelle il a donné une notice de tous les Ouvrages qui ont rempli les séances de cette année.

Cette lecture a été suivie de l'Eloge de M. Michault, Censeur Royal & Académicien honoraire, fait par M. de Morveau, Vice-Chancelier de l'Académie.

M. Michault, né à Dijon le 18 Janvier 1707, y est mort dans le mois de

Septembre 1770. Des circonstances particulières ont retardé le tribut de louanges dû à la mémoire de cet Académicien, & à cette occasion M. de Morveau dit :

« Mais la louange , qui honore le plus
 » les Savans , n'est pas celle que la sensibilité leur prodigue au moment où
 » l'on ferme leur tombeau ; c'est celle
 » que l'impartialité leur accorde quand
 » on a cessé de les pleurer , & qui s'appuie sur des faits que les années ont
 » respectés ».

Ces faits qui donnent à M. Michault des droits à l'estime de la postérité, sont, un goût vif pour les Lettres, une ardeur pour l'étude, supérieure à tous les obstacles; des talens prouvés par des Ouvrages, par des collections, qui annonçoient dans cet Académicien une variété, une étendue de connoissances d'autant plus remarquable, que le desir de tout savoir ne l'avoit pas porté à effleurer seulement les objets, & que sa littérature étoit aussi profonde que variée.

L'accueil honorable que fit à M. Michault l'illustre Président Bouhier, en l'admettant dans la société des Savans qui s'assembloient dans sa Bibliothèque; l'empressement avec lequel il fut admis dans

cette Académie lors de son établissement, & dans la Société que M. de Ruffey avoit formée ; la place de Secrétaire qu'il remplit avec honneur dans l'une & dans l'autre de ces Sociétés ; son association à l'Académie de Rouen, à celle de Caen, & à la Société d'Auxerre ; la confiance dont l'honora l'illustre Chancelier Daguesseau, en le nommant Censeur royal, sont autant de preuves du mérite réel de cet Académicien, autant de traits qui justifient les regrets & les éloges de l'Académie.

Une énumération, une notice des ouvrages que M. Michault a fait imprimer, & de ceux qu'il a laissés manuscrits, montrent à quels titres il avoit acquis cette considération que tout Homme de Lettres ambitionne. Une grande connoissance de la bibliographie, « connoissance, dit M. » de Morveau, qui semble devenir plus » rare, à mesure qu'elle seroit plus nécessaire », distinguoit plus particulièrement M. Michault, & l'a mis en correspondance avec une infinité de savans & de curieux,

S'il ne parvint pas au premier rang, s'il ne peut pas être mis de pair avec ces hommes dont le nom n'est prononcé

qu'avec admiration, qu'avec respect: en est-il moins digne d'éloges? M. de Morveau justifie cette remarque par une réflexion qu'on affoiblirait en la donnant par extrait.

« Il n'y a que l'envie contemporaine
 » qui ose dire qu'il faut refuser tout hon-
 » neur à ceux qui ne sont pas parvenus
 » au premier rang. Elle ne le dit, que
 » parce qu'elle voudrait voir la carrière
 » déserte. Est-ce donc qu'il naîtrait des
 » Crébilloff, des Piron, des Buffon
 » dans une Ville dont tous les Citoyens
 » seroient ensevelis dans les ténèbres de
 » l'ignorance, abandonnés ou à la mo-
 » leste, ou à la frivolité? Qui est-ce qui
 » ne s'est pas encore rendu compte que
 » les génies eux-mêmes n'osent débiter
 » qu'en se cachant dans la foule; que
 » dans leur premier essor, ils recher-
 » chent l'appui de ceux qu'ils doivent
 » bien-tôt laisser en arrière; que s'il leur
 » manque, la prudence de leur âge leur
 » conseille l'inaction, & que leurs forces
 » se perdent enfin dans l'habitude du
 » repos? On distingue les siècles qui
 » ont produit les grands hommes, &
 » c'est le nombre des Écrivains, des Sa-
 » vans, des Artistes du second ordre qui
 » ont

» ont formé ces siècles. C'est le prix qu'on
 » a mis aux efforts, qui a enfanté des
 » succès. Ainsi la destinée des Lettres sol-
 » licite elle-même nos éloges, pour un
 » Citoyen qui n'a vécu que pour elles,
 » qui n'a cessé de lutter avec courage
 » contre la malignité, obstinée à répandre
 » les dégoûts sur la plus noble des
 » professions, qui n'a cessé de remettre
 » sous les yeux de ses compatriotes,
 » dans ses écrits, dans ses conversations,
 » dans de riches collections en tous gen-
 » res, tous les objets qui pouvoient
 » éveiller le talent, échauffer le zèle,
 » produire l'enthousiasme, diriger l'ému-
 » lation. C'est sur-tout à ces titres, que
 » le nom de M. Michault fera long-
 » temps répété parmi nous avec recon-
 » noissance.

M. l'Abbé Colas a lu ensuite un discours, qui a pour objet l'aménité, considérée relativement à ceux qui cultivent les Sciences & les Lettres.

L'aménité, dit l'Orateur, est » cet
 » heureux don de plaire, ce coloris
 » suave que les grâces répandent sur les
 » talens & les mœurs, pour en faire les
 » délices de la société ; aussi prévenante,
 » mais plus naturelle que la politesse ;

II. Vol.

H

170 MERCURE DE FRANCE.

» aussi douce, mais plus engageante que
» la bonté; aussi gracieuse, mais plus
» calme que la gaieté: l'aménité donne
» au caractère, du liant & de l'aisance;
» au mérite, de l'indulgence & de la
» modestie; aux écrits, de l'intérêt &
» des charmes.

M. Colas développe successivement ces idées, & fait voir que le moyen le plus sûr d'obtenir cette immortalité, objet des vœux de tous les gens de Lettres, est d'aimer ses semblables, pour leur plaire & en être aimé, d'intéresser à ses succès, par son zèle pour le bonheur, pour les succès de ses contemporains.

» Pline le jeune est si digne d'être
» aimé, que son épouse ne le quitte
» pas même dans le cours de ses études;
» &, comme pour s'associer à ses veilles,
» soutient, d'une main empressée, la
» lampe qui les éclaire. Les Cicéron,
» les Quintilien partagent la joie que
» leur tendresse procure à leur famille,
» goûtent les prémices de celui que
» leur dévouement obtint de la Patrie.
» On voit, en Grèce, un Aristipe assez
» appliqué, assez profond, pour fonder
» une Secte Philosophique; être, en
» même temps, assez liant, assez souple,

» pour vivre à la Cour & pour y plaire :
 » un Socrate se montrer toujours serein ,
 » toujours inaltérable , malgré les capri-
 » ces de Xantipe ; se placer , dans les
 » festins , au rang des convives , & ne
 » pas hésiter de paroître dans les cercles
 » d'Aspasie & de Diotime.

L'homme de Lettres , le Savant qui
 aime les hommes & qui veut en être
 aimé , » tolère les foiblesses , accueille
 » les efforts , relève les perfections des
 » autres , concourt à leur gloire , évite
 » toute prétention qui indispose , toute
 » arrogance qui révolte , toute critique
 » qui offense , toute comparaison qui
 » humilie. Il a pour tous les hommes
 » de l'indulgence , pour soi-même de la
 » modestie. Indulgence , modestie , s'é-
 » crie l'Orateur , si essentielles à notre
 » paix ! de tous les dons de l'aménité ,
 » vous êtes sans doute les plus desirables ,
 » ou plutôt vous tenez à tous , tous
 » contribuent à vous former.

A ce portrait du Savant aimable ,
 succède une exposition des avantages de
 l'indulgence & de la modestie. Ceux
 que procure la modestie sont rendus
 sensibles par une comparaison frappante.

» Prévenu pour la plus riche parure

H ij

172 MERCURE DE FRANCE.

» de Flore, j'accours contempler une
 » suite de tulipes nombreuses & choisies.
 » Le rayon du midi les colore, & ces
 » plantes brillent de couleurs dont la
 » vivacité me fatigue; j'espérois admi-
 » rer, je ne suis qu'ébloui. Reviens-je
 » quelques momens après? Le spectacle
 » a changé. Le lustre des panaches est
 » moins ardent; les calices mollement
 » s'entrouvrent; mon œil s'y repose
 » avec complaisance; je jouis de leurs
 » trésors, à loisir; la passion de l'Ama-
 » teur me paroît justifiée & je me réunis
 » à ses éloges. D'où provient ce change-
 » ment? Un voile, étendu sur le ber-
 » ceau qui surmonte ces fleurs, fait
 » toute la magie; son ombre délicate,
 » n'atténuant que l'éclat qui blesse, don-
 » ne la nuance & conserve la beauté qui
 » ravit.

Une des plus précieuses prérogatives
 de l'aménité est de répandre sur les écrits
 de celui qui en est doué, un intérêt &
 des charmes, qui, captivant jusqu'à l'en-
 vie, la font même consentir à la propre
 défaite.

C'est en désignant l'aménité d'après les
 grands maîtres, par les noms d'Articisme
 & d'Urbanité, que M. Colas décrit ici
 ses effets.

„ Sous son impression , jamais rien de
 „ dur & d'emphatique dans les termes ,
 „ de bizarre ni d'outré dans les idées ,
 „ de contraint ni de recherché dans la
 „ manière de les rendre ; des pensées
 „ naturelles & justes , un style nombreux
 „ & coulant , un diction pure & facile ,
 „ & sur-tout une élégance aisée , plus
 „ sentie qu'apperçue : voilà ses dons ; &
 „ les Ouvrages qu'ils embellissent pré-
 „ sentent toujours une surface douce &
 „ polie , non moins éloignée de l'affec-
 „ tation que de la négligence. L'amé-
 „ nité fait orner la simplicité , sans la dé-
 „ truire ; son art est de paroître tenir
 „ des objets mêmes , les agrémens qu'elle
 „ leur prête. Aussi , formées de la sorte
 „ sans apprêts , les beautés qui en résul-
 „ tent attachent sans efforts ; le travail
 „ ne s'y marque point , & l'on n'apper-
 „ çoit , en elle , que la fleur de l'esprit
 „ & la touche du sentiment.

Les Homère, les Periclès, les Dé-
 mosthène, Platon, Pline, sont les modè-
 les de cet Atticisme , dont Monsieur
 Colas appuye la définition qu'il vient
 d'en donner ; & , à l'occasion de Pline ,
 rappelant une époque bien flatteuse pour
 l'Académie , celle où M. de Buffon lut ,

dans une séance publique, un fragment
 de son Ouvrage sur les époques de la
 nature, il dit : » Quel cri m'arrête ! Des
 » acclamations universelles me fixent sur
 » le Génie supérieur qui, dans nos jours,
 » l'a surpassé. Lorsque nous l'entendîmes
 » prescrire les momens au développe-
 » ment du globe, ne crûmes-nous pas
 » le voir se saisir de l'Univers ? Dumoins
 » son style sans cesse en exprime l'har-
 » monie, ses descriptions en réfléchif-
 » sent les couleurs. A lui seul apparte-
 » noit de démontrer, par le fait, que
 » l'aménité peut embrasser & décorer
 » tous les genres.

M. Colas, en terminant son dis-
 cours, fait observer que, de l'aveu
 même des autres peuples, l'aménité est
 le trait distinctif du caractère des Fran-
 çois. Mais, remarque-t-il, » dès-qu'on
 » nous verra lui substituer l'appareil des
 » sentences & l'enflure des mots, ana-
 » lyser quand il faut sentir, raisonner
 » quand on doit émouvoir, devenir
 » avides de déclamations, enthousiastes
 » d'attendrissemens Romanesques, de
 » scènes de terreur ; & , dans nos lectu-
 » res, nos spectacles, nos compositions,
 » préférer la teinte sombre & lugubre

» de Rimbrant , au coloris frais &
 » brillant de l'Albanne : que l'alarme
 » égale la surprise ; il y aura tout lieu
 » de craindre que la nation ne change
 » de caractère, ne perde entièrement
 » son aménité.

Mais ce qui le rassure contre une révolution si funeste , » ce sont les prémi-
 » ces d'un règne sous lequel la justice
 » & la bonté s'unissant pour notre
 » bonheur, ont déjà fait renaître l'en-
 » jouement & la sérénité ; c'est spéciale-
 » ment la protection continuée aux So-
 » ciétés littéraires & savantes, où les
 » talens se polissent par le concours, la
 » sensibilité se développe par les égards,
 » & la nécessité de vivre ensemble en
 » fait une de s'aimer, & , par consé-
 » quent, de se plaire par tous les attraits
 » de l'aménité.

La séance a été terminée par la lecture d'une Epître, en vers, de M. l'Abbé la Serre, résidant à Lyon, adressée à M. l'Abbé le Monnier.

L'Auteur félicite son ami, sur la naïveté & l'élégance de ses fables, sur l'art avec lequel il peint nos ridicules ; il l'invite à peindre, avec la même liberté,

H iv

Les travers & les crimes

De ce monde tant exalté ,
 Où dans le gouffre des délices
 Notre valeur s'enfvelit ;
 Où le luxe , source des vices ,
 En les ornant , les anoblit .
 Où le flatteur , plein de souplesse ,
 En s'élevant par la bassesse ,
 De sa honte s'enorgueillit ;
 Où notre caduque jeunesse ,
 Le front ridé , les yeux flétris ,
 Court acheter chez nos Laïs ,
 Et les langueurs de la vieillesse ,
 Et des remords , & nos mépris ;
 Où , d'un sexe vain & frivole ,
 Nous voyons le folâtre eslain
 Gouverner , un grelot en main ,
 Les hommes , dont il est l'idole ;
 De leurs goûts être la boussole ,
 Et l'arbitre de leurs destins .

Ce morceau donne une suffisante idée
 du ton Philosophique sur lequel est
 écrite cette Epître , & du faire de l'Auteur .
 L'on s'en tiendra , quoique avec regret ,
 à cette courte notice d'un Ouvrage qu'il
 auroit fallu transcrire en entier .

Lettre à M. LACOMBE.

MONSIEUR,

L'Académie a reçu, le 4 Juin 1774, un Mémoire pour concourir au prix proposé pour 1776. On lui en a envoyé un, pour le même concours, le 5 Janvier dernier. Ces envois prématurés ne peuvent être que l'effet d'une erreur des Auteurs. Ces Messieurs pourroient trouver étonnant que l'on ne fît pas connoître le jugement des Mémoires envoyés; peut-être même ont-ils regretté de n'avoir pas eu assez de temps pour les travailler. L'Académie vous prie, Monsieur d'insérer ma Lettre dans un de vos Mercures; & je suis chargé d'annoncer que les Auteurs peuvent faire retirer leurs Ouvrages, qui n'ont point été lus; qu'il n'est pas besoin qu'ils se nomment, & qu'il suffira qu'ils rappellent l'épigraphe de leur Mémoire, & donnent une copie exacte de la première & de la dernière phrase.

Je suis avec respect, Monsieur,

Votre très-humble & très-obéissant
serviteur MARET, *Secrét. Perpét.*

H v.

I I.

*Prix proposé par l'Académie des Jeux
Floraux. Extrait des Registres de ladite
Académie, du 17 Mars 1775.*

L'Académie, pénétrée des sentimens que la France & la ville de Toulouse en particulier, ont fait éclater à l'occasion du rétablissement du Parlement, a cru ne pouvoir participer à la joie publique, d'une manière plus convenable à son institution & à ses anciens usages, qu'en proposant un Prix extraordinaire destiné à une Ode, qui aura pour sujet le rétablissement du Parlement. Ce Prix sera une Thémis d'argent, dont le piédestal portera une inscription relative à cet événement.

Les Auteurs sont avertis de faire remettre leurs Ouvrages à M. Delpy, Secrétaire de l'Académie ; ou, en son absence, à M. l'Abbé Magi, rue Provençal : on les recevra depuis le premier Juin jusqu'au 25 du même mois.

Le Prix sera distribué, le premier Dimanche de Juillet, dans une Assemblée publique extraordinaire, qui sera

AVRIL. 1775. 179
terminée par une Cantate en musique,
à l'honneur des Muses & du Parlement.

III.

L'Académie Royale de Chirurgie tiendra sa séance publique, le Jeudi 27 Avril, dans la grande Salle des NOUVELLES ECOLES, rue & vis-à-vis l'Eglise des Cordeliers, à trois heures après midi ; & le Lundi 8 Mai, les leçons seront ouvettes par un Discours, à onze heures précises du matin, dans *le nouvel Amphitéâtre*.

SPECTACLES.

CONCERT SPIRITUEL.

DANS le Concert donné au Château des Tuileries le 2 Avril, Dimanche de la Passion, on a exécuté une excellente symphonie ; Mde Charpentier a chanté avec goût un motet à voix seule ; M. Dupont a joué sur le violoncelle une nouvelle sonate de sa composition, & a obtenu les applaudissemens dûs à son talent pro-

H vj

digieux. *Joad*, oratoire nouveau, tiré des chœurs d'Athalie, & de la composition de M. Cambiny, a fait le plus grand plaisir, & beaucoup d'honneur au génie de cet habile Compositeur. Le Public a été enchanté d'une symphonie concertante de M. Davaux, & exécutée avec intelligence & une précision admirable par MM. Leduc le jeune, Laurent & Monin. L'air italien, parfaitement chanté par Mlle Duchâteau, a eu beaucoup de succès. On a admiré le jeu ferme, précis & très-flatteur de M. Lamotte, premier violon de l'Empereur. Ce jeune virtuose a exécuté un concerto de sa composition, & l'on peut dire qu'il a un talent rare pour la double corde. Ce Concert a été terminé par *Notus in Judea Deus*, très-beau motet à grand chœur de M. Ray, Maître de Musique de Nantes.

Le Concert du Vendredi 7 Avril, a été parfaitement rempli par une grande symphonie, par un motet à voix seule, de la composition de M. Giroust, Maître de Musique de la Chapelle du Roi, & chanté par Madame Giroust; par un concerto de clarinette parfaitement exé-

A V R I L. 1775. 181

cuté par M. Baer, qui met dans son jeu beaucoup d'âme & de goût; par un motet à deux voix de M. Poullain, chanté par MM. Legros & Guichard; par un excellent concerto de violon, de la plus brillante exécution, de M. Stamits; par un motet à voix seule chanté par M. Guichard. M. Lebrun, premier hautbois de S. A. S. l'Electeur Palatin, a étonné & ravi l'assemblée par un concerto de sa composition, sur le hautbois, instrument qu'il a su maîtriser, adoucir, animer & rendre, à son gré, sensible & passionné. Ce Concert a fini par l'excellent oratoire tiré des chœurs d'Esther, de la composition de M. Méréaux.

Concert du 9 Avril, Dimanche des Rameaux. M. Jarnowik a exécuté un nouveau concerto de sa composition qui a été très-applaudi. On sait que le talent de ce Virtuose fait les délices des Amateurs, & que son jeu est brillant, fini & précieux, en même temps qu'il est sensible & animé. M. Lebrun, a pareillement enchanté par son talent supérieur, & par un concerto de sa composition sur le hautbois. On a exécuté un très-beau

182 MERCURE DE FRANCE.

motet à grand chœur formé de la réunion des talens choisis de différens Auteurs Italiens. Les autres morceaux exécutés dans ce Concert sont connus & fort goûtés, tels que le motet à trois voix de M. Mereaux, un motet de M. Giroust, un motet de M. Guichard, une symphonie concertante de M. Davaux.

O P É R A.

L'ACADÉMIE royale de Musique a fait la clôture de son Théâtre, le Vendredi 31 Mars, par l'Opéra d'*Iphigénie*, & le Samedi premier Avril, par la représentation d'*Orphée*, les deux chefs-d'œuvres de M. le Chevalier Gluck, qu'il a fait jouer toujours avec succès dans plusieurs Capitales de l'Europe, & qui ont été accueillis & applaudis à Paris avec tout l'entousiasme François.

L'Académie prépare pour l'ouverture, après Pâques, l'Opéra de *Céphale & Procris*, Tragédie lyrique en trois actes, dont le poëme est de M. de Marmontel, & la musique de M. Grétry.

M. Rebel, Administrateur-Général de l'Académie Royale de Musique, ayant obtenu sa retraite, M. Leberton, à qui le feu Roi avoit donné la survivance de cette place, en a pris possession & en fait les fonctions depuis le 1^{er} Avril. L'administration générale de ce grand Spectacle, le premier & le plus considérable qu'il y ait dans le monde, ne pouvoit être confiée à un habile Compositeur, qui connût mieux le goût & l'esprit de ce Théâtre, & qui eût plus le génie, les talens & l'intelligence propres pour le conduire, pour y maintenir l'ordre, & lui donner tout son éclat.

COMÉDIE FRANÇOISE.

LES Comédiens François ordinaires du Roi ont joué le samedi premier Avril, pour la clôture, *Iphigénie en Tauride*, Tragédie de M. de la Touche, & les *Fausse Infidélités*, Comédie en un acte, en vers, de M. Barthe. Dans la Tragédie, le rôle d'*Oreste* a été joué supérieurement

184 MERCURE DE FRANCE.

& avec beaucoup d'énergie & d'intelligence par M. Ponteuil , dont le talent , digne d'être encouragé , prend de jour en jour plus d'assurance & d'effor.

M. Désessarts, Acteur aimé du Public & le dernier reçu, a fait le compliment d'usage. Ce compliment a eu le mérite d'être fort court, bien dit, bien prononcé & bien accueilli.

D É B U T.

Mde Suin, Comédienne qui jouoit avec succès sur le Théâtre de la Ville à Versailles, a débuté à la Comédie Française le Jeudi 23 Mars, par le rôle d'*Elmire* dans le *Tartuffe*, par celui de *Mde de Clainville* dans la *Gageure*; elle a joué *Mélanide* le Mardi 28 Mars. On a fort applaudi ses talens, & l'on espère beaucoup des moyens qu'elle paroît avoir pour réussir.

COMÉDIE ITALIENNE.

LES Comédiens Italiens ordinaires du Roi ont donné, pour la clôture, les *Femmes vengées*, de M. Sedaine & de

A V R I L. 1775. 185

M. Philidor ; Opéra Comique fort gai ,
& très bien joué , dont nous avons rendu
compte.

Le compliment , que M. Anseaulme
est en possession de composer depuis plu-
sieurs années , étoit un petit Drame im-
promptu , joué par plusieurs Acteurs &
Actrices Italiens & François. M. Trial ,
déguisé en Porteur de petite loterie ,
donnoit des lots à ceux qui tiroient des
numéros sur sa boîte , & chacun de ces
lots étoit un compliment récité ou chanté
par l'Acteur ou l'Actrice. Ces couplets
ont paru en général heureusement expri-
més , ont fait plaisir & ont été applaudis.

A R T S.

G R A V U R E S.

I.

Costume des anciens Peuples , par M.
Dandré Bardon , Professeur de l'Aca-
démie Royale de Peinture & de Sculp-
ture , Directeur perpétuel de celle de
de Marseille , & Membre de l'Acadé-
mie des Belles-Lettres , Sciences &

Arts de la même Ville. Seconde partie; vingt troisième & vingt quatrième cahiers. A Paris, rue Dauphine, chez Jombert, père & fils, & Cellot Imprimeur.

CES nouveaux cahiers font suite à ceux que nous avons précédemment annoncés. Ils contiennent, ainsi que les premiers, 12 planches, qui nous rappellent les usages civils & militaires des Egyptiens. Les explications qui y sont jointes ont la netteté & l'étendue nécessaire pour satisfaire l'Artiste ou l'Amateur qui veut éclairer, par la connoissance des mœurs & usages des Anciens, l'étude qu'il fait de l'Histoire.

I I.

Le petit Boudeur, Estampe de format in-4°. gravée par Carl. Guttenberg, d'après le tableau de J. B. Greuze, Peintre du Roi. Prix 1 l. 4 s. A Paris, chez le Graveur, rue de Tournon, vis à-vis l'Hôtel de Brancas.

Le petit Boudeur est un enfant d'une jolie figure; il est représenté assis sur une chaise, & son attitude est assez pit-

AVRIL. 1775. 187

toresque. L'Artiste a cherché à rendre l'effet du tableau par des travaux soignés & finis. Il a fait hommage de son travail à M. le Seurre , Amateur qui cultive les Arts.

M U S I Q U E.

I.

OUVERTURE d'*Henri IV & la marche*, arrangées pour le clavecin ou le forte-piano, avec accompagnement d'un violon ou violoncelle, *ad libitum*. Par M. Benaut, Maître de Clavecin. Prix 2 l. 8 s. A Paris , chez l'Auteur , rue Gît-le-Cœur , la deuxième porte cochère à gauche en entrant par le Pont-Neuf ; & aux adresses ordinaires.

I I.

Quatre symphonies concertantes pour huit instrumens , deux violons , deux hautbois & deux cors , alto viola , flûte , & violoncelle & basse ; composées par Vanhal. Op. XVIII^e. Prix 9 liv. Au Bureau d'abonnement musical , rue du Ha-

lard Richelieu ; & aux adresses ordinaires. A Lyon , chez M. Castaud.

HISTOIRE NATURELLE.

I.

M. REGNAULT vient de mettre au jour le premier cahier du recueil des jeux de la Nature, Ouvrage qu'il a annoncé au mois de Février dernier sous le titre des *Monstres* ou écarts de la Nature. Ce cahier contient dix sujets tirés tant du cabinet du Roi que de ceux de différens particuliers ; 1°. un enfant monopède , 2°. un cochon d'inde à deux corps , 3°. un poulain cyclope , 4°. un double enfant , 5°. un poulet à quatre pattes , 6°. un chat à deux têtes , 7°. un lapin tripède , 8°. un enfant à deux têtes , 9°. un chien à trois croupes , & un veau à double tête forment la dixième planche.

Les personnes qui désireront connoître la forme & l'exécution de ce recueil , pourront le voir à Paris , chez l'Auteur , rue Croix des Petits Champs ; chez Didot le jeune , Dessain junior & Lacombe , Libraires ; à Reims , chez Cazin ; à Di-

A V R-I L. 1775. 189

jon , chez Frantin ; à Lyon , chez les Frères Pérille ; & à Rouen , chez la veuve Besongne.

La souscription restera au même prix jusqu'au mois de Juillet prochain , pour la commodité des personnes de Province & des Etrangers. Voyez , pour les conditions de la souscription , le volume du Mercure de Février 1775 , p. 187.

Le même Auteur invite plusieurs Souscripteurs de son Ouvrage de Botanique , à retirer les cahiers de Novembre & Décembre 1774 , qui doivent leur être délivrés *gratis* , avant le mois de Juillet prochain ; parce qu'à cette époque s'il reste quelques exemplaires , on sera obligé de les compléter , au préjudice de ceux qui resteroient imparfaits par la négligence des Souscripteurs , que cet avis regarde : si l'Auteur savoit leurs adresses , il les leur feroit parvenir.

I I.

Maison hospitalière pour les accouchemens.

M. Lebas , Professeur public d'accouchemens aux Ecoles royales de Chirurgie , ancien Prévôt de sa Compagnie , Membre de plusieurs Académies, Cen-

190 MERCURE DE FRANCE.

seur royal, &c. autant occupé de la perfection, de la théorie & de la pratique des accouchemens, dont l'enseignement lui est confié depuis plusieurs années, que du bien de l'humanité, vient de former un établissement où il reçoit, au dernier mois de leur grossesse, les personnes enceintes & hors d'état de subvenir aux frais de leurs couchés, pour les y nourrir, accoucher & médicamenter gratuitement, jusqu'à ce qu'elles soient rétablies. L'ordre & la discipline que ce Maître de l'art, aussi distingué par ses lumières que par son attachement à son état, a établi dans cet asyle pour l'humanité, tant relativement aux Elèves des deux sexes qu'aux personnes grosses qui y sont reçues, ont tellement fixé l'attention de M. de Sartine & de M. le Noir, Lieutenant - Général de la Police de Paris, qu'ils l'ont honorée de leur protection particulière. Ceux & celles qui desireront s'instruire dans la partie des accouchemens, trouveront chez lui tous les moyens propres à remplir leurs vœux. Il demeure rue Christine, au Bureau des Journaux, où les personnes enceintes se présenteront pour être reçues, & celles qui desireront s'instruire, soit à titre de pensionnaires, soit à celui d'externes.

*Extrait d'une Lettre de M. de Voltaire à
M. le Baron d'Espagnac. De Ferney, le
premier Février 1775.*

Je vous fais mille remerciemens, Monsieur ;
d'avoir bien voulu écouter ma prière, de permet-
tre qu'on imprimât votre excellente Histoire du
Maréchal de Saxe avec des plans de batailles &
de marches.

Vous poussez la bonté jusqu'à daigner enrichir
ma bibliothèque de cet Ouvrage, qui sera éter-
nellement cher à tous les Français, & qui est
l'instruction de tous les Gens de guerre. Je ne
suis pas du métier : mais je le respecte infiniment,
quand c'est un Officier-Général tel que vous qui
en donne des leçons.

J'ai l'honneur d'être, avec respect & recon-
naissance.

*Extrait d'une autre Lettre de M. de Voltaire
à M. le Baron d'Espagnac. A Ferney,
le 10 Mars 1775.*

Tous les plans dont vous avez gratifié le Pu-
blic, sont d'une exactitude dont personne n'avait
encore approché. Vous représentez les positions
des armées avant & après, comme dans l'action
même. Votre Livre sera à jamais l'instruction des

Officiers, & c'est assurément un des plus beaux monumens du siècle. Pardonnez moi ces éloges puisque c'est la vérité qui les dicte.

J'ai l'honneur d'être, avec la reconnaissance & l'estime la plus respectueuse.

Lettre de M. d'Alembert à M. le Baron d'Espagnac. De Paris, le 21 Février 1775.

Je reçois à l'instant, Monsieur, la nouvelle édition de votre excellent & magnifique Ouvrage, que vous me faites l'honneur de m'envoyer. Quelque mauvais juge que je sois en ces matières, je lirai certainement, avec tout l'intérêt possible, les augmentations que vous y avez faites, & je ne doute point qu'elles ne reçoivent des connoisseurs les mêmes suffrages que la première édition. Quant à moi, je ne puis vous offrir que ma reconnaissance de toutes vos bontés, & je vous prie d'être bien persuadé qu'elle ne peut être plus vive & plus sincère.

J'ai l'honneur d'être, avec le plus respectueux attachement.

Lettre de M. de Marmontel, Historiographe de France, à M. le Baron d'Espagnac. De Paris, le 2 Mars 1775.

Si je n'avois pas reçu aujourd'hui, Monsieur,
comme

comme une marque de vos bontés, la nouvelle édition de l'Histoire du Maréchal de Saxe, je l'aurois acquise demain. Que n'ai-je des guides aussi sûrs pour tous les autres détails du règne de Louis XV. Je vous suivrai pas à pas, Monsieur, en faisant hommage à mon Maître des lumières que je lui devrai. Agréez celui de ma reconnoissance & du respect avec lequel j'ai l'honneur d'être,

Lettre de M. Thomas à M. le Baron d'Espagnac. De Paris, le 3 Mars 1775.

Je vous dois, Monsieur, de nouveaux remerciemens pour la nouvelle édition de la vie du Maréchal de Saxe, que vous avez eu la bonté de m'envoyer. Vous avez ajouté un nouveau degré de perfection à un Ouvrage qui étoit déjà si digne de l'estime publique. La vie de cet homme illustre devient, sous votre plume, une partie intéressante de notre Histoire. Les Militaires y trouveront des leçons, & les Familles, qui ont bien servi l'Etat, un monument élevé à leur gloire. Vous écrivez sur la guerre comme Polybe, & vous achevez de peindre un grand homme à la manière de Plutarque, par les anecdotes & les traits particuliers de sa vie. Personne, Monsieur, ne vous a lu avec plus d'empressement & d'intérêt que moi. J'ai appris comme j'aurois dû louer un Homme célèbre, & je devois effacer le peu de lignes que j'ai osé écrire aux pieds de son tombeau.

Agréez ma reconnoissance & tous les sentimens de respect avec lesquels j'ai l'honneur d'être,

II. Vol.

I

*Lettre de M. D***, de l'Académie des Sciences, à M. de Voltaire, en lui envoyant son Essai sur les Comètes*.*

Monsieur, il est juste de rendre à César ce qui appartient à César. D'après ce grand principe de morale, personne n'a plus de droit que vous à l'Ouvrage que j'ai l'honneur de vous présenter. Vous verrez en effet que ce n'est qu'un commentaire sur la vérité que j'ai prise pour épigraphe, & que vous avez su exprimer en si beaux vers. Je n'ai d'autre mérite que d'avoir rendu sensible, dans 400 pages, ce que vous avez exposé dans deux lignes. Vous avez encore un autre droit à cet Ouvrage, c'est l'intérêt que vous devez prendre à la stabilité de l'Univers. Qu'importe en effet au vulgaire des hommes la durée de cette terre ? Pourvu que la révolution qui doit la détruire n'arrive pas dans l'instant précis de leur existence passagère. Tout le reste leur est à-peu-près indifférent ; mais vous, Monsieur, dont la réputation durera autant que ce monde, vous avez un touc

* L'Auteur avoit pris pour épigraphe les vers suivans de l'Épître de M. de Voltaire à Mde la Marquise du Châtelet :

Comètes, que l'on craint à l'égal du tonnère,
Cessez d'épouvanter les Peuples de la terre.

À V R I L. 1775. 195

entre intérêt à la stabilité de la terre, & vous devez accueillir un Ouvrage dans lequel cette stabilité est établie.

J'ai l'honneur d'être, avec le plus profond respect, Monsieur,

Votre très-humble, &c.

Réponse de M. de Voltaire.

A Ferney, le 18 Janvier 1775.

Monsieur, je vous remercie avec beaucoup de sensibilité & un peu de honte, de l'utile & beau présent que vous daignez me faire. Je ressemble assez à ce vieux animal de basse-cour à qui on donna un diamant; la pauvre bête répondit qu'il ne lui fallait qu'un grain de millet.

Autrefois, Monsieur, j'aurais pu suivre vos calculs; mais, à quatre-vingt & un ans, accablé de maladies, je ne puis guères m'en tenir qu'à vos résultats. Je les trouve si probables, que je ne compte pas après vous. Je suis très-persuadé qu'aucune comète ne peut prendre aucune planète en flanc. Vous décidez un grand procès; vous donnez un arrêt par lequel le genre humain conservera long-temps son héritage. Reste à savoir si l'héritage en vaut la peine.

Je ne crois pas non plus que nous acquerions jamais un nouveau satellite, qui serait, ce me semble, un domestique fort importun, & qui troublerait furieusement les services que nous rend celui que nous avons depuis si long-temps,

I ij

Pour les Arcadiens, qui se croyaient plus anciens que la Lune, il me semble qu'ils ressembaient à ces Rois d'Orient, qui s'intitulaient Cousins du Soleil. Je veux croire que ces Messieurs d'Arcadie avaient inventé la musique, *Soli cantare periti Arcades*; mais ces bonnes gens n'apprirent que fort tard à manger du gland, & il est dit qu'ils se nourrissent d'herbes pendant des siècles.

Vous en savez, Neuton & vous, un peu plus que ces Arcades, & que toute l'Antiquité ensemble.

Je souhaite que Neuton ait raison, quand il soupçonne qu'il y a des comètes qui tombent dans le Soleil pour le nourrir, comme on jette des buches dans un feu qui pourrait s'éteindre. Neuton croyait aux choses finales; j'ose y croire comme lui: car enfin la lumière sert à nos yeux, & nos yeux semblent faits pour elle. Toute la Nature n'est que mathématique. Vous la voyez toute entière avec les yeux de l'esprit; & moi, qui ai perdu les miens, je m'en rapporte entièrement à vous.

J'ai l'honneur d'être, avec l'estime que je vous dois, & avec une respectueuse reconnaissance,

Monsieur,

Votre très-humble & très-obéissant
serviteur DE VOLTAIRE, Gentil-
homme ordinaire de la Chambre
du Roi,



A N E C D O T E S.

I.

LA Reine Catherine de Médicis, voulant amener les Huguenots à lui céder leurs Places de sûreté, eut une conférence avec les Chefs du Parti & les Députés du Roi de Navarre; elle remit ses intérêts entre les mains d'un Négociateur aussi adroit qu'éloquent. Celui-ci, dans un beau discours préparé à ce sujet, déploya toutes les ressources de son art, & son éloquence alloit triompher. Catherine, enivrée de l'espoir d'un si heureux succès, s'adresse à un des députés Huguenots : *Gouverneur de Figeac, que vous semble, lui dit-elle, de cette harangue ? Madame, reprit vivement celui-ci, M. l'Orateur a fait assurément une excellente étude de l'éloquence ; mais mes compagnons, ni moi, ne sommes pas d'avis de payer ses études, de nos têtes.*

II.

Au siège de Mastricht par les Français

I iij

198 MERCURE DE FRANCE.

çois, en 1673, un Grenadier du Régiment du Roi, remarquant qu'un Officier, qui le suivoit à l'assaut, étoit tombé sur le ventre, lui rendit la main droite pour le relever : en cet instant, un coup de mousquet lui perce le poignet; le Grenadier, sans se plaindre ni s'étonner, lui tend la main gauche & le relève.

I I I.

A l'âge de 14 ans, le Duc de Berri, petit fils de Louis XIV, rencontra un Officier qui lui exposa son extrême besoin. Le Duc de Berri lui dit qu'il ne pouvoit l'assister alors, mais qu'il devoit toucher, le lendemain, son mois, & qu'il pourroit, ce jour là, lui porter quelque secours, & lui donna un rendez-vous à la chasse. Dès-que le Prince vit cet Officier, il lui mit, en secret, une bourse où il y avoit trente louis. C'étoit tout ce qu'il avoit reçu pour ses menus plaisirs. Le soir, les Princes firent une partie de jeu. Le Duc de Berri s'excusa de jouer; &, comme il fut pressé d'en donner les raisons, il avoua qu'il avoit donné son mois à un pauvre Officier ruiné par la paix, & qu'il avoit mieux aimé se priver de

ses plaisirs, que de laisser mourir de faim un homme qui avoit bien servi le Roi.

I V.

Un Cavalier qui avoit épousé une Demoiselle fort laide, mais très méritante, disoit : *Je l'ai prise au poids, & je n'ai point acheté la façon,*

V.

M. de Vendôme trouva, un jour, Palaprat, son secretaire, qui maltraitoit son domestique; il lui en fit des reproches fort vifs : *Comment, Monseigneur, vous me blâmez,* dit Palaprat ; *savez-vous bien que, quoique je n'aie qu'un laquais, je suis aussi mal servi que vous qui en avez trente.*

A V I S.

I.

Concours pour une place de Dessinateur.

LE décès du sieur Hagnignier, Adjoint à Professeur à l'Ecole royale gratuite de dessin,

100 MERCURE DE FRANCE.

laisse une place à remplir ; en conséquence il sera ouvert un concours le premier Mai de la présente année.

On s'adressera , pour y être admis , à M. Bachelier , Directeur de ladite École , muni d'un certificat de premier médailliste , signé de M. Cochin , Secrétaire de l'Académie royale de Peinture & Sculpture.

I I.

Chocolat aphrodisiaque ou anti-vénérien.

M. Martin , Apothicaire , rue Croix des Petits-Champs , vis-à-vis celle du Bouloir , continue de débiter avec succès le chocolat aphrodisiaque ou anti-vénérien de M. le Febvre , D. M. P. & de plusieurs Académies.

Ce Médecin prie ceux qui lui écriront , rue du Foin Saint Jacques , au Collège Gervais , d'acquiescher leurs lettres.

I I I.

Pommade pour guérir les hémorrhoides.

Pommade qui guérit radicalement les hémorrhoides internes & externes , en peu de jours , sans qu'il y ait rien à craindre de retour de cette maladie , ni accident pour la vie , en les guérissant ; prouvé par nombre de certificats authentiques que l'Auteur a entre ses mains , & par un nombre infini de personnes dignes de foi , de tout âge & de tous sexe , guéries radicalement depuis

plusieurs années, &c. par l'usage qu'elles ont fait de cette pommade, inventée & composée par le sieur C. Levallois, pour sa propre guérison à lui-même, au mois de Mai 1763.

Cette pommade fait son opération avec une douceur & une diligence surprenantes, en ôtant d'abord les douleurs dès ses premières applications.

Elle est divisée en deux sortes, pour agir ensemble de concert; l'une est préparée en suppositoires, pour être insinuée & amollir les hémorroïdes internes par une douce transpiration; l'autre est applicative sur les externes, pour fondre & dissoudre, avec la même douceur, les gros-fleurs externes, & recevoir au dehors la transpiration qui se fait intérieurement.

L'on distribue cette pommade avec approbation & permission, chez l'Auteur, ci-devant rue du Temple, à présent rue des Gravilliers, la cinquième maison après la rue des Vertus, en entrant par la rue St Martin, vis-à-vis d'un Boulanger; ou à son dépôt, chez M. Deloche, Marchand Limonadier, au coin de la rue de la Perle, au Marais, à Paris.

Le prix des doubles boîtes, avec six suppositoires, pour les hémorroïdes anciennes, est de 6 livres.

Et pour celles qui sont nouvellement parues, la demi boîte, avec trois suppositoires, sont de 3 l. joint à un imprimé qui indique la manière de s'en servir.

Les personnes de Province qui désireront se procurer de cette pommade, sont priées d'affranchir leurs lettres.

I V.

Baume spécifique pour la surdité, dureté d'oreilles, & généralement les accidens qui attaquent cette partie.

Par acte passé devant Bontemps & son Confrère, Notaires à Paris, le 30 Octobre 1750, entre le sieur Babelin, & la feue demoiselle de Luffan, qui lui a cédé & transporté les droits. Le sieur Babelin a perfectionné, par le conseil d'habiles Médecins, le remède qu'il présente aujourd'hui au Public; il a lieu d'espérer qu'il le recevra aussi favorablement qu'il a fait du vivant de Mlle de Luffan.

Manière de s'en servir.

Ce topique est un remède spiritueux & doux qui opère lentement, & quelquefois guérit très-promptement: cela dépend du temps & de l'ancienneté de la surdité; plus la maladie est ancienne, plus il faut se servir long-temps de ce remède.

On prend un gros de ce baume que l'on met le soir dans l'oreille, la tête penchée du côté opposé, situation où il faut demeurer une demi-heure, pour que ce baume reste & pénètre plus avant; ensuite on se bouche l'oreille avec du coton bien imbibé dudit baume: on fera la même chose à l'autre oreille, observant, si l'on peut, de s'endormir sur la moins mauvaise, qui sera toujours celle qu'on pansera la première.

Avant de mettre ce baume dans l'oreille, il faut s'en froter la tête, puis après mettre une calote chaude, de papier brouillard. Il est telle surdité où la guérison sera assez prompte pour n'employer que deux boîtes, particulièrement quand la surdité est nouvelle; il s'en trouvera de plus anciennes & de plus opiniâtres, qui resteront plus long temps, mais qui céderont enfin à l'efficacité du remède, continué avec exactitude. On peut se purger avant d'en faire usage, & pendant qu'on le continue: il n'y a aucun régime à observer; on doit seulement se garantir du vent & du brouillard.

De quelque manière que les opérations de ce remède se manifestent, il n'y a rien à craindre; au contraire elles sont toujours les garans d'une guérison bien plus prompte, que lorsqu'il ne semble pas agir: mais soit qu'il opère ou doucement ou vivement, il ne peut jamais causer le moindre accident.

Les attestations des habiles Médecins, mentionnées dans ledit brevet, sont de sûrs garans des heureux succès de ce baume.

On pourra envoyer chercher ce baume tous les jours, rue Tiquetonne, maison du sieur Berget, Fabriquant de chapeaux, où demeure ledit sieur Babelin, Oculiste. On n'en débitera dans aucun autres endroits.

Le prix est de 12 l. 12 s. la boîte.



 ORDONNANCES, &c.

I.

Le Roi, outre les deux Ordonnances, l'une portant création de cent Compagnies de Fusiliers, sous la dénomination de *Corps Royal d'Infanterie de la Marine*, & l'autre rétablissant la Compagnie de Bombardiers classés dans les Ports de Brest, Toulon & Rochefort, & réglant provisoirement ce qui sera observé dans le service & l'administration de l'Artillerie de la Marine; en a rendu une troisième concernant l'instruction, la discipline, l'avancement des Gardes du Pavillon & de la Marine, & les épreuves à faire des Aspirans aux places de Gardes de la Marine.

I I.

Le Parlement a enregistré le 16 de ce mois, des Lettres Patentes du Roi, données à Versailles le 12 Janvier, en faveur de la Ville Impériale de Rutlingen, pour l'exemption du droit d'aubaine & la liberté du commerce.

I V.

Il paroît deux Ordonnances du Roi, en date du 26 Décembre dernier, l'une pour le dépôt des Troupes des Colonies à l'Isle de Ré, & l'autre pour la réforme du Régiment de l'Amérique.

NOUVELLES POLITIQUES.

De Constantinople, le 3 Février 1775.

LA Caravane de Bagdad, consistant en quinze cents chameaux chargés, allant à Damas, a été pillée près de Palmyre, par Sheek Tyawr, Chef des Arabes d'Amisy. Six cents Perses, qui se rendoient à la Mecque à la suite de cette Caravane, ont été également dépouillés. Il y avoit parmi eux des personnes de distinction. On dit que, faute de vêtemens, il en est mort près de deux cents, de la rigueur du froid. La perte des effets tombe principalement sur les Marchands de cette Ville, & sur ceux de Bagdad, de Bassora, de Damas & d'Alep.

De Vienne, le 15 Mars 1775.

L'Empereur a fixé son départ pour la Croatie & la Dalmatie, au 18 du mois prochain. Sa Majesté Impériale, ainsi qu'il a été dit précédemment, s'arrêtera quelques jours à Trieste, & ira à Venise, où Elle restera jusqu'aux Fêtes de l'Ascension. Les Archiducs ses Frères s'y trouveront. Un Officier-Général, Membre du Conseil de Guerre, est parti aujourd'hui pour faire les préparatifs de ce voyage.

De Madrid, le 21 Mars 1775.

On apprend par les lettres du Commandant

206 MERCURE DE FRANCE.

Général de Melille, du premier & du 3, du courant, que l'attaque de la Tour de Sainte Lucie, projetée par les ennemis, n'avoit pas eu lieu; que leurs échelles, placées dans cette vue derrière la Puntilla, ont été retirées; que nous avons démontré leur batterie de la plage, & qu'il ne leur reste plus que deux ou trois canons.

Le Commandant Général de Melille & le Gouverneur de Penon font les plus grands éloges du service de leur artillerie. Les Maures ont perdu beaucoup de monde, & le Roi de Maroc, depuis plusieurs jours, n'est pas sorti de sa tente.

Les lettres du Penon, du 18, écrites par le Gouverneur Don Florentio Moreno, portent que jusqu'ici il n'y a pas eu de nouvel événement; que le nombre des bombes qui ont été jetées par l'ennemi, se monte à quatre cents soixante dix-huit, & qu'il n'y a eu que deux hommes tués & six blessés.

De Cadix, le 11 Mars 1775.

On prépare ici, avec la plus grande activité, un armement supérieur à ce que nous avons vu jusqu'ici de relatif au siège de Melille. Il consistera en plusieurs Vaisseaux de ligne, en Frégates & en Bâtimens marchands, destinés au transport de toute sorte de munitions de guerre, & même d'un Corps de Troupes, parmi lesquelles il y aura de la Cavalerie.

De Rome, le 8 Mars 1775.

Le Souverain Pontife paroît vouloir habiter

le Palais du Vatican jusqu'après la belle saison : on assure que les différens Bureaux ont eu ordre d'aller s'y établir. Sa Sainteté continue de donner audience à tous ceux qui se présentent, & son antichambre est ouverte jusqu'à minuit. Le grand nombre de personnes qu'Elle reçoit, ne l'empêche pas de s'occuper des objets qui concernent l'administration. On s'attend même à voir bientôt paroître de nouveaux Réglemens, principalement au sujet de l'exportation des denrées.

La Ville de Césene où est né le Saint Père, lui a envoyé une Deputation de deux Prélats & de deux Gentilshommes Séculiers, pour le féliciter sur son exaltation. Sa Sainteté a reçu ces Députés avec les démonstrations de la plus vive tendresse.

De Turin, le 22 Mars 1775.

Jendi dernier, le Roi déclara le mariage du Duc de Chablais, son frère, avec la Princesse Marianne, sa fille. Les Ministres Etrangers avoient été invités la veille, par le Maître des Cérémonies, à se rendre à la Cour, ainsi que les Chevaliers de l'Annonciade, les Ministres d'Etat, & toutes les personnes qui ont les entrées de la Chambre. Le lendemain, le Roi, le Prince de Piémont & le Duc de Chablais, furent complimentés par le Corps Diplomatique, à la tête duquel l'Ambassadeur de France porta la parole. Le jour d'après on signa le contrat de mariage ; & Dimanche, à cinq heures du soir, l'Archevêque de cette Ville, Grand Aumônier, donna aux nouveaux Epoux la bénédiction nuptiale.

208 MERCURE DE FRANCE.

La Duchesse de Chablais reçut le 20, les complimens des Ministres Etrangers. Le même jour, dans l'après-midi, ainsi que le lendemain 21, la Noblesse fut admise à féliciter cette Princesse & son auguste Epoux. Il y eut grand cercle à la Cour.

De Venise, le 4 Mars 1775.

On assure que la République a le projet d'établir avec l'Empire de Russie, un commerce direct par la Mer Noire.

De Naples, le 4 Mars 1775.

Le Roi, désirant que tous ses Sujets, sans exception, participent à la joie que l'heureuse naissance du Prince son fils premier né, a causée généralement, vient de faire publier un Indult, par lequel il est ordonné aux Officiers de Justice de rendre la liberté à diverses personnes détenues en prison pour dettes, ou pour d'autres délits susceptibles de cette grâce.

Sa Majesté s'est en outre déterminée à donner, une fois la semaine, des audiences privées à ses Sujets. Elle a commencé Mercredi dernier, à recevoir les Mémoires qu'un lui a présentés & Elle daigne en prendre lecture Elle-même.

De Londres, le 15 Mars 1775.

Le Bill qui tend à restreindre le commerce de la Nouvelle-Angleterre & à la priver de la pêche sur les Bancs de Terre-Neuve ou sur les Côtes de l'Amérique septentrionale, passa le 8,

à la Chambre des Communes, à la pluralité de cent quatre vingt-huit voix contre cinquante-huit. Ce Bill, à compter du 1^r Juillet prochain, défend aux Colonies d'exporter toutes espèces de marchandises ailleurs que dans les possessions de l'Empire Britannique, soit aux Indes Orientales, soit en Europe. Au 1^r Septembre, tout Vaisseau chargé autre part que dans la Grande-Bretagne, de Marchandises quelconques, pour la Nouvelle-Angleterre, sera saisissable, non-seulement dans les Ports de cette Province, mais même à deux lieues de ses Côtes. Il n'y a d'excepté que les chevaux, les vivres & les toiles fabriquées en Irlande, venant directement de ce Royaume.

Des lettres de Philadelphie portent qu'on y a reçu le Discours du Roi à l'ouverture du Parlement, & qu'on lui a donné le surnom d'Arrêt de mort pour l'Amérique. Elles ajoutent qu'un Vaisseau du Port de Glasgow, arrivé à la Nouvelle-Yorck, peu de temps après la défense d'importation, a tenté, sous la protection d'un Vaisseau de guerre, de débarquer quelques marchandises; mais que les Habitans s'y sont opposés, & l'ont forcé de faire voile pour la Jamaïque.

Le Congrès Provincial tenu à Cambridge, le 7 de ce mois, a pris les résolutions les plus favorables pour les Bostoniens. Il a pourvu à ce qu'aucun des Habitans de cette Province ne pût approvisionner l'armée qui est actuellement devant Boston.

On apprend par un Courier de Cambridge, que ce même Congrès a nommé un Comité pour répondre au Discours très-gracieux du Roi, &

210 MERCURE DE FRANCE.

pour l'assurer que les Colonies n'ont aucun dessein de violer les Loix, ainsi qu'on l'a représenté sans fondement à Sa Majesté.

De la Haye, le 24 Mars 1775.

La nouvelle Ecluse inventée à la Haye paroît remplir, dans l'exécution, toutes les promesses du projet. Le principal avantage de cette machine consiste à fournir les moyens d'inonder, avec la plus grande célérité, un Pays dont on veut interdire l'approche à l'ennemi, de décharger une rivière de l'excès de ses eaux, d'en retenir la quantité nécessaire à la navigation, enfin de dominer l'élément le moins docile chez toutes les Nations en général, & chez les Hollandois sur-tout. Le devis de cette Ecluse, en six planches, très-bien gravées, se vend à Amsterdam & en cette Ville.

NOMINATIONS.

Le Marquis d'Aubierre, Chevalier des Ordres du Roi, Lieutenant Général de ses Armées, Conseiller d'Etat d'Epee, & ci devant son Ambassadeur aux Cours de Vienne, Madrid & Rome, eut l'honneur de faire, le premier Avril, ses remerciemens au Roi pour la place de Commandant de la Bretagne, dont Sa Majesté l'a pourvu.

Le 2 Avril, le Marquis de Lauzun a prêté serment entre les mains du Roi en qualité de Lieutenant Général du Beauvoisis.

Le Vicomte de Vibraye, que le Roi a nommé son Ministre plénipotentiaire auprès du Duc de Wirtemberg, & le Marquis de Claufonnette, qui l'a précédé dans cette place, & qui passe, en la même qualité, à la Cour de l'Electeur de Mayence, ont eut l'honneur de faire à cette occasion, le 31 Mars, leurs remerciemens au Roi. Le Marquis d'Entraigues Latis, ci-devant revêtu du même caractère auprès de cet Electeur, a été nommé, par S. M., Ministre plénipotentiaire près de l'Electeur de Saxe.

M O R T S.

Il est mort vers la fin de l'année dernière, dans le village de Cossana, en Carniole, un Laboureur, nommé Urbin Prelz, âgé d'environ 114 ans. Cet homme, dans un âge si avancé, avoit tellement conservé ses forces, que, peu de temps avant sa mort, il faisoit deux lieues à pied, sans soutien; il s'étoit marié deux fois, & à quatre-vingt-deux ans il avoit eu un fils de sa seconde femme, qui étoit restée vingt-cinq ans stérile.

François Cavalcaselle, Apothicaire de Venise, y mourut le 16 Février, d'une attaque d'apoplexie, à l'âge de 100 ans, 10 mois & 2 jours. Il a conservé jusqu'au dernier moment l'usage de sa raison; sa vue n'étoit point affoiblie: & il se promenoit tous les jours à pied; il avoit fait le 14 Février plusieurs parties d'échecs. Sa veuve est âgée de 93 ans.

212 MERCURE DE FRANCE.

N. Agard de Morogues, Vicaire-Général de l'Archevêché de Bourges, & Abbé commendataire de l'Abbaye Royale de Notre-Dame de Loroï, Ordre de Citéaux, Diocèse de Bourges, est mort à Bourges le 13 Mars, dans la 66^e année de son âge.

N. de Paris, Vicaire-Général, Official & Sous-Doyen de l'Eglise d'Orléans, Abbé commendataire de l'Abbaye de Chezal-Benoît, Ordre de St Benoît, Diocèse de Bourges, est mort à Orléans le 13 Mars, dans sa 78^e année.

N. Darguel, Visiteur-Général des Carmelites, & Abbé commendataire de l'Abbaye Royale de Notre-Dame d'Haute-Fontaine, Ordre de Citéaux, Diocèse de Châlons-sur-Marne, est mort à Toulouse le 20 Mars, dans la 77^e année de son âge.

Marie-Louise-Elisabeth Hennequin de Charmon, veuve du Marquis de la Palun, Gouverneur pour le Roi de la Ville & Principauté d'Orange & Bourbon l'Archambaut, ancien Capitaine des Gardes du Comte de Charolois, est morte le 30 Mars, dans sa 82^e année.

Jean de Brosin, Baron de Méré, Capitaine des des Vaisseaux du Roi, Chevalier de l'Ordre Royal & Militaire de St Louis, est mort, le 3 Avril, au Château d'Ecury, près Soissons, âgé de 89 ans.

René-Charles de Maupeou, Marquis de Morangles, Vicomte de Bruyeres, Seigneur de Noilly, de Montigny & autres lieux, ancien Premier Président du Parlement, Chancelier & Garde des Sceaux de France, est mort à Paris le 4 Avril, dans la 87^e année de son âge.

Jeanne Leterrier, veuve de François Queudenville, est morte le 22 Mars, au village de Breteville-la-Pavée, près Caën, dans sa 106^e année; elle n'avoit aucune des infirmités de la vieillesse, son esprit étoit encore sain & sa mémoire très-bonne.

Le nommé Pierre Regnier, Jardinier, est mort à Morigny, village situé à un quart de lieue d'Estampes, sur la fin de Janvier dernier, dans sa 108^e année. En 1773 il avoit cultivé lui-même son jardin & cueilli ses fruits. Le Gouvernement lui avoit accordé, depuis environ six mois, une pension de 100 écus, à cause de son grand âge. Il avoit l'esprit sain, la mémoire bonne, & marchoit fort aisément, portant toujours son bâton sous son bras.

Simon-Nicolas, Comte de Montjoie, Evêque de Bâle, Prince du Saint-Empire, est mort, le 5 d'Avril, en son Château de Porentru, dans sa 82^e année. Il avoit été élu Evêque le 21 Octobre 1762.

LOTÉRIE.

Le tirage de la loterie de l'Ecole royale militaire s'est fait le 5 Avril. Les numéros sortis de la roue de fortune sont 32, 71, 83, 64, 85. Le prochain tirage se fera le 5 Mai.

T A B L E.

P ISCES FUGITIVES en vers & en prose, page	5
Vers au Soleil,	<i>ibid.</i>
Au Dieu Mercure,	8
Tirfis & Annette,	<i>ibid.</i>
Vers à M. de Miroménil,	13
Épître à Mde * * *.	14
Traduction d'une Ode d'Horace,	15
Le Barbet & le Dogue, <i>fable.</i>	17
L'Homme, le Lion & le Tigre, <i>fable.</i>	18
Le Bonheur interrompu, <i>conte,</i>	20
Aux trois Capotes du bal de S. . .	43
Épître à la Folie,	44
Dialogue entre Galilée, Matherbe & Fontenelle,	49
Le Procès non jugé,	61
Explication des Enigmes & Logogryphes,	63
ENIGMES,	64
LOGOGRYPHES, .	67
NOUVELLES LITTÉRAIRES,	70
Roger & Victor de Sabran,	<i>ibid.</i>
Précis des maladies chroniques & aiguës,	74
Histoire de l'Alcoran,	80
Expériences & observations sur différentes especes d'airs,	88
L'Esprit du Gouvernement économique,	92
Dictionnaire d'Histoire naturelle,	96
Lettre sur les Economistes,	99
Dictionnaire des mots homonymes,	102

Commentaires sur les Loix Angloises de M.	
Blackstone,	105
Discours, Panégyriques,	107
Eloge de Marc-Aurèle,	110
Œuvres de M. de Saint-Marc,	132
Remède éprouvé pour guérir radicalement le cancer,	139
La vie du Pape Clément XIV,	143
Recueil de pièces concernant le prix général de l'Arquebuse royale de France,	148
Conférences Ecclésiastiques,	151
Œuvres complètes de M. le Comte de Buf- fon,	156
Catalogue de la Bibliothèque de feu M. de Laleu,	156
Histoire universelle du règne végétal,	<i>ibid.</i>
ACADÉMIES.	165
— de Dijon,	<i>ibid.</i>
— des Jeux Floraux,	178
— de Chirurgie,	179
SPECTACLES.	<i>ibid.</i>
Concert Spirituel,	<i>ibid.</i>
Opéra,	182
Comédie Française	183
Comédie Italienne,	184
ARTS.	185
Gravures,	<i>ibid.</i>
Musique.	187
Histoire naturelle,	188
Maison Hospitalière pour les accouche- mens,	189
Lettres de M. de Voltaire à M. le Baron d'Es- pagnac,	191
Lettre de M. d'Alembert à M. le Baron d'Es- pagnac,	192

216 MERCURE DE FRANCE.

Lettre de M. de Marmontel à M. le Baron d'Espagnac,	<i>ibid.</i>
Lettre de M. Thomas à M. le Baron d'Espagnac,	193
Lettre de M. D***, de l'Académie des Sciences, à M. de Voltaire, en lui envoyant son Essai sur les Comètes,	194
Réponse de M. de Voltaire,	195
Anecdotes.	197
Avis,	199
Ordonnances,	204
Nouvelles politiques ;	205
Nominations,	210
Morts,	211
Loterie,	213

A P P R O B A T I O N.

J'ai lu, par ordre de Mgr le Garde des Sceaux, le second Volume du Mercure du mois d'Avril 1775, & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher l'impression.

A Paris, le 15 Avril 1775.

LOUVIL.

De l'Imp. de M. LAMBERT, rue de la Harpe
près Saint Côme,

SEP 7 - 1940



